This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BT
301
.R39
Z9
F88
1863

Digitized by Google

Digitized by Google

EXAMEN CRITIQUE

DE LA

VIE DE JÉSUS

DE M. E. RENAN.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXAMEN CRITIQUE

DE LA

VIE DE JÉSUS

DE M. RENAN

PAR

M. L'ABBÉ FREPPEL, Charles Émile
Professeur d'Éloquence sacrée à la Sorbonne.

SIXIÈME ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'UNE RÉPONSE A M. HAVET,
Professeur au Collége de France.

PARIS

A. BRAY, LIBRAIRE, RUE DES SAINTS-PÈRES, 66,

V. PALMÉ, LIBRAIRE, RUE SAINT-SULPICE, 22.

1863

ACHAT DE LIVRES ET MUSIQUE
LIBRAIRIE
A. CISNEROS
4 et 6, rue Dauphine
BORDEAUX

Digitized by Google

Digitized by Google

Vignaud
1-10-30

EXAMEN CRITIQUE

DE LA

VIE DE JÉSUS

DE M. E. RENAN.

La Bruyère écrivait au XVIIe siècle : « J'exigerais de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires et de ces arguments qui emportent conviction[1]. » Nous ne sommes pas aussi sévère que l'auteur du chapitre sur les *Esprits forts*. Franchement, exiger des incrédules qu'ils sachent beaucoup, qu'ils parlent clairement et qu'ils raisonnent juste, c'est trop leur demander : la science et la logique sont choses trop rares et trop difficiles pour qu'on puisse les imposer comme conditions à tous ceux qui veulent rompre avec la croyance générale. Mais du moins avons-nous le droit d'attendre d'eux qu'ils se prennent au sérieux et qu'ils traitent leurs lecteurs avec respect. On trouvera sans doute que nos prétentions n'ont rien d'exagéré : elles se réduisent à prier nos adversaires

1. *Les Caractères*, ch. XVI.

Digitized by Google

de discuter sérieusement des choses sérieuses. Tout écrivain ayant le souci de sa dignité doit trouver bon qu'on lui rappelle cette règle, surtout quand cet écrivain s'attaque à une religion qui est celle du monde civilisé; qu'il se croit de taille à faire descendre du trône de sa divinité celui que trois cents millions d'hommes adorent comme leur Dieu, et qu'enfin, regardant derrière lui, il peut voir, échelonnée sur un espace de dix-huit siecles, une lignée incomparable de savants et d'hommes de génie qui ont cru ce qu'il nie et vénéré ce qu'il outrage. Dans ce cas, rabaisser la controverse aux formes légères et frivoles d'un roman sans valeur scientifique, c'est ne savoir respecter ni ceux auxquels on s'adresse, ni le sujet que l'on traite.

Quand le docteur Strauss, cet Erostrate du criticisme moderne, voulut porter la torche de l'incendie dans le temple chrétien, il ne se crut pas dispensé d'être sérieux. On eût dit qu'il cherchait à se faire pardonner son paradoxe à force d'érudition. Ce hardi démolisseur avait compris qu'on ne renverse pas un édifice comme le christianisme par quelques pages de rêverie sentimentale : il consentit bien à passer pour téméraire; il ne voulut pas s'exposer à devenir ridicule. C'est pourquoi il fit un gros livre, dans lequel il ramassa toutes les objections soulevées depuis Celse contre l'histoire évangélique. De plus, il appela la métaphysique à son secours, en rattachant son exégèse au système de Hégel. Bref, c'était une œuvre scientifique qui méritait la peine d'être réfutée; non pas précisément qu'elle contînt rien de neuf ni d'original : on ne citerait pas une seule proposition de Strauss qui n'eût été avancée, soutenue, débattue avant lui. C'est ce que n'ont pas manqué de faire observer tous les savants qui sont entrés en lice avec le professeur de Tubingue, et le nombre en est grand : il suffira de citer, entre autres, les noms justement estimés de Hug, d'Ullman, de Tholuck,

Digitized by Google

de Néander, de Hengstenberg, de Sepp. Grâce aux nombreux écrits qu'elle a fait surgir de toutes parts, cette attaque est venue aboutir à une éclatante justification des Livres saints, et il faudrait être bien peu au courant du mouvement scientifique en Allemagne, pour ignorer le discrédit où est tombée la *Vie de Jésus* parmi ceux qui pensent et qui savent. Mais enfin, je le répète, Strauss avait fait de son mieux pour racheter son audace par une patience de travail peu commune : il aurait cru faire outrage au bon sens public si, voulant attaquer les croyances de son pays, il avait osé se présenter à lui un roman à la main.

M. Ernest Renan ne s'est pas cru obligé à tant de ménagements. Écrivant pour des Français, il aura jugé sans doute que le niveau intellectuel de ses lecteurs ne dépassait point la hauteur du roman. A quoi bon une discussion sérieuse là où il suffira de répandre un vernis poétique sur quelques bribes d'exégèse ramassées çà et là dans les écoles allemandes? Ailleurs, on en rirait ; en France, cela pourra réussir. Eh bien! je le dirai tout d'abord, ce dédain pour l'intelligenee du public français me blesse au cœur : il me semble que nous ne méritions pas cet affront. J'ignore si le livre de M. Renan aura le privilége de soulever l'indignation ; pour ma part, j'en suis humilié et peiné. J'en suis peiné pour l'honneur de la science française, qu'on ne manquera pas de tourner en ridicule à l'étranger ; j'en suis humilié pour le premier de nos corps savants, auquel appartient l'écrivain qui vient de donner au monde une telle preuve de frivolité ; et, je l'avouerai sans détour, l'une des choses qui m'ont préoccupé davantage dans la lecture de ce conte facétieux, c'est de penser qu'il pourra venir à l'esprit de quelque critique allemand ou anglais de vouloir mesurer à cet écrit la force des études dans notre pays. Depuis l'*Origine des Cultes* de

Digitized by Google

Dupuis, l'esprit français n'avait pas reçu d'injure plus sanglante.

Il faut être juste, M. Renan semble avoir compris combien léger est son bagage scientifique. Aussi éprouve-t-il le besoin de renvoyer ses lecteurs au livre de Strauss, lequel, dit-il, laisse peu à désirer pour la critique de détail des textes évangéliques [1]. Un tel procédé peut être fort commode; mais, à coup sûr, il n'est ni scientifique ni loyal.

Si, au lieu d'avoir été réfuté par tout ce que l'Allemagne moderne compte de plus distingué parmi ses savants, le livre de Strauss n'avait pas rencontré de contradicteurs, ou que ses conclusions fussent demeurées acquises à la science, on comprendrait qu'un écrivain eût le droit de s'appuyer là-dessus comme sur une base solide, sans se donner la peine de soumettre le procès à plus ample révision. Mais M. Renan ne peut pas ignorer que c'est tout le contraire : s'il l'ignore, pourquoi écrit-il? et si, ne l'ignorant pas, il n'en dit mot à ses lecteurs, que doit-on penser d'un pareil artifice? Laisser accroire par son silence que les objections sont restées sans réponse, et partir d'un système cent fois réfuté comme d'un fondement demeuré intact, c'est se faire moquer de ceux qui savent et tromper ceux qui ignorent. Nous ne faisons pas à l'auteur de la *Vie de Jésus* un reproche de n'avoir apporté aucun nouvel argument au débat : n'est pas original qui veut; mais lorsqu'on se résigne à ne produire que des redites, il faut au moins savoir répéter ce qui s'est dit de part et d'autre. M. Renan est d'autant moins reçu à recommander le livre de Strauss à la confiance presque absolue du public, qu'il en rejette, et avec raison, la donnée fondamentale.

Afin de se ménager un espace suffisant pour la formation de ses prétendus mythes, le critique allemand reculait

1. *Vie de Jésus*, par M. Renan. Introduction, p. 8.

Digitized by Google

la composition des Evangiles après la première moitié du IIe siècle : c'est sur cette hypothèse que pivote tout son système, lequel, de son propre aveu, croule par la base, si, au lieu d'être éloignés des événements par un intervalle de cent ans, les auteurs du Nouveau-Testament en ont été les témoins oculaires. Par suite d'une étourderie qui montre combien il est novice en fait d'exégèse, son imitateur français sacrifie l'ensemble de la théorie pour retenir tout le détail ; il persiste dans des conclusions qui n'ont plus de prémisses. D'un côté, il avoue que, « vers l'an 100, tous les livres du Nouveau-Testament étaient à peu près fixés dans la forme où nous les lisons [1] : » aveu qui serait précieux, si l'auteur avait quelque autorité en matière exégétique ; de l'autre, il n'en continue pas moins à soutenir un système qui repose sur une hypothèse toute contraire. C'est absolument comme si l'on voulait faire vivre une plante en l'arrachant du sol où elle plongeait ses racines. Que les auteurs du Nouveau-Testament aient été les disciples ou les contemporains du Christ, comme l'avoue M. Renan, ou bien qu'ils aient vécu cent ans après, comme le prétendait Strauss, voilà deux sentiments qui donnent à la relation des faits un caractère bien différent, suivant qu'on embrasse l'un ou l'autre. C'est dire assez que le romancier français compte singulièrement sur la naïveté de ses lecteurs, lorsqu'il leur propose de chercher « une discussion toujours judicieuse » dans un ouvrage dont l'idée capitale lui paraît une erreur.

Pour suppléer à l'absence d'éléments scientifiques dans son œuvre, M. Renan a cru devoir, en outre, chercher un appui dans quelques articles de Revue publiés par M. Colani, et dans les ouvrages de deux ou de trois autres pasteurs protestants. C'est à quoi se réduit toute la partie bi-

1. *Vie de Jésus*, Introd., p. 4.

Digitized by Google

bliographique de son livre. En vérité, cela n'est pas fort. Si l'honorable membre de l'Institut en est réduit à puiser sa science dans les écrits de MM. Albert Réville et Colani, je le plains bien sincèrement, et je commence à comprendre certains morceaux de sa *Vie de Jésus*, qui m'avaient paru dénoter une grande profondeur de vues et de recherches. Nous savions déjà que, parmi les ministres du saint Evangile, il s'en trouve qui semblent regarder comme un devoir de leur charge d'éteindre la foi de leurs coreligionnaires; mais, quelque jugement qu'il faille porter sur eux, nous les croyons cependant trop modestes pour avoir pu s'empêcher de sourire en se voyant transformés par M. Renan en représentants de la science biblique dans le monde. On pourrait, sans blesser l'amour-propre des ces messieurs, leur opposer des noms qui jouissent d'un certain crédit, non pas uniquement au sein d'une coterie obscure, mais dans l'Europe entière; et, pour ne citer que des livres composés ou traduits en français, j'ose recommander au public de M. Renan l'*Introduction au Nouveau-Testament*, de Hug; l'*Essai sur la crédibilité évangélique*, de Tholuck; l'*Introduction aux livres du Nouveau-Testament*, de Reitmayer; les *Origines du Christianisme*, de Dœllinger; l'*Introduction à l'Ancien et au Nouveau-Testament*, de M. l'abbé Glaire, et le beau livre de M. Wallon, membre de l'Institut, sur la *Croyance due à l'Évangile*. Il me semble que ces ouvrages font meilleure figure dans le monde savant que la Revue de M. Colani, découverte par M. Renan. Mais non, ce dernier tient absolument à ce que ses lecteurs ignorent l'existence des écrits qui ont réfuté à l'avance toutes ses assertions. Cela témoigne de la confiance qu'il a dans la valeur de son roman, et de l'idée flatteuse qu'il s'est faite du genre de public auquel il s'adresse.

Après avoir indiqué à ses lecteurs les œuvres où ils

Digitized by Google

pourront puiser la science qui manque à la sienne, M. Renan leur fait part des travaux préparatoires auxquels il s'est livré pour achever leur éducation. Il a lu Josèphe et Philon, voire même ce qu'il appelle les apocryphes de l'Ancien-Testament; il a eu le bonheur d'être initié aux secrets de la littérature talmudique par un savant israélite, M. Neubauer; de plus, il a étudié les quatre Evangiles canoniques; et enfin, il a voyagé en Palestine aux frais du gouvernement français. Ces études n'ont rien d'effrayant. Voilà dix-huit siècles que nous sommes courbés du matin au soir sur le texte évangélique, et je ne vois pas que le nouvel exégète ait fait aucune découverte à cet égard. M. Renan, qui ose beaucoup, n'ira pas cependant, je l'espère, jusqu'à vouloir faire passer Philon et Josèphe pour des auteurs inconnus avant lui. S'il faisait aux écrivains catholiques l'honneur de les lire, il verrait que la littérature juive ne leur est nullement étrangère, et je me permets, à ce propos, de lui signaler une source d'informations dont il tient trop peu compte : ce sont les théologiens targumistes Onkélos et Jonathan-ben-Uziel, dont les paraphrases, écrites avant la ruine de Jérusalem, remontent à une époque où l'on ne songeait pas encore au Talmud. Il n'y a que M. Renan qui ne sache pas de quelle utilité peuvent être ces écrits pour l'intelligence du mouvement intellectuel au Ier siècle, et je l'engage fort à recourir derechef aux bons offices de M. Neubauer. Enfin, malgré l'importance qu'il attache à son voyage en Orient, je ne ferai pas à l'auteur de la *Vie de Jésus* l'injure de penser qu'il s'imagine avoir découvert les Lieux-Saints; et même, si sa mission scientifique avait eu un résultat sérieux, nous serions les premiers à l'en féliciter et à en faire notre profit. Tout cet étalage d'érudition n'est bon qu'à éblouir les simples et ne nous touche guère. Ce qui nous intéresse davantage, c'est de savoir

Digitized by Google

pourquoi M. Renan se croit dans de bonnes conditions pour écrire l'histoire du christianisme.

La raison qu'il en donne est curieuse. « Pour faire l'histoire d'une religion, dit l'ancien séminariste de Saint-Sulpice, il est nécessaire, premièrement, d'y avoir cru (sans cela, on ne saurait comprendre par quoi elle a charmé et satisfait la conscience humaine) ; en second lieu, de n'y plus croire d'une manière absolue ; car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère [1]. » Je crois comprendre : pour faire l'histoire de la religion chrétienne, il faut être un renégat. Alors seulement l'on peut se flatter d'être impartial et sincère. A ce compte-là il n'y aurait que les athées qui pussent parler pertinemment du dogme de l'existence de Dieu. Pour écrire avec sincérité l'histoire d'un pays, il faudrait l'avoir aimé d'abord et trahi après. Ce n'est pas M. Thiers, c'est Moreau, qui, dans le camp des Russes, aurait dû écrire l'histoire de sa patrie sous l'Empire : sa défection eût été la garantie de son impartialité. M. Renan est-il bien sûr que la classe d'hommes dans laquelle il se range porte dans ses appréciations tout le calme et la sincérité désirables ? Qu'il me permette une hypothèse. Je suppose qu'un homme ait donné sa foi à la religion chrétienne, qu'il ait participé à tout ce que cette religion a de plus auguste, qu'il ait porté sa foi jusqu'au seuil même du sanctuaire, et qu'ensuite, se retournant contre les croyances et les pratiques de sa jeunesse, il s'attribue la mission de détruire la foi dans les autres, après l'avoir étouffée en lui-même, ne serait-il pas à craindre que le besoin de chercher des motifs à une telle rupture pût nuire à la sincérité de ses appréciations et le rendre injuste envers la cause qu'il vient d'abandonner? Serait-il même

1. *Vie de Jésus*, Introd., p. 58, 59.

Digitized by Google

impossible que le ressentiment, né de souvenirs importuns, vînt à se glisser dans son âme pour en fausser le sens et en troubler la vue ? Tacite, qui s'entendait à peindre les hommes, a dit ce mot profond : *proprium est humani ingenii odisse quem læseris.* Nous le savons, tous ceux qui chassent le Christ de leur cœur après l'y avoir porté, n'arrivent pas à ce degré d'exaltation irréligieuse, qui faisait dire à un homme dont je ne veux pas même écrire le nom : Ecrasons l'infâme ! Il en est, parmi eux, qui ont le blasphème froid et le respect ironique, qui affectent de jeter sur les épaules du Christ une pourpre dérisoire. Mais l'impartialité de l'historien leur est difficile aux uns comme aux autres ; et quoi qu'en dise M. Renan, pour admettre en lui cette sincérité qu'il s'arroge et qu'il nous refuse, j'aimerais mieux qu'il eût continué de croire, ou qu'il n'eût jamais cru.

J'ai appelé le livre de M. Renan un pur roman, sans valeur scientifique, et je m'engage à le prouver. Un livre n'a pas de valeur aux yeux de la science, quand l'auteur y suppose démontré ce qui ne l'est pas ; qu'il affirme sans rien prouver, et nie sans raison valable ; qu'il oppose de simples conjectures à un témoignage certain ; qu'il détruit l'une par l'autre ses allégations ; qu'il trompe son lecteur par des citations fausses ou incomplètes, en attribuant aux auteurs ce qu'ils n'ont pas dit, et en plaçant dans les textes ce qui ne s'y trouve point ; qu'il prétend expliquer les effets par des causes qui n'ont aucune proportion avec eux ; qu'il imagine des hypothèses ridicules pour se débarrasser des faits qui le gênent ; et qu'enfin, prenant la fantaisie pour règle, il arrange les événements à son gré, dénature le caractère des personnages, et altère le sens des doctrines. Un tel livre, envisagé comme œuvre d'imagination, peut attirer à son auteur une réputation d'artiste, de dilettante ; il peut même trouver quelque crédit auprès des ignorants,

Digitized by Google

mais il n'est d'aucun poids dans la balance de la critique. Quand j'aurai montré que l'ouvrage de M. Renan satisfait à toutes ces conditions, on m'accordera sans doute qu'il a sa place marquée parmi les romans sortis de la même librairie, un peu au-dessous, ou, si l'on aime mieux, à côté de *Salammbô*.

Et maintenant un mot sur l'apparition même du livre. Est-ce un bien? est-ce un mal? Certes, nous ne sommes pas de ceux qui pensent que les mauvais livres, quelque faibles qu'ils puissent être, soient suffisamment compensés par la réfutation qu'on peut en faire. Ceux qui ont une confiance illimitée dans les bons instincts de la nature humaine, et qui oublient que l'homme a un secret penchant vers tout ce qui flatte ses passions, ceux-là seuls peuvent méconnaître le danger qu'offrent de telles productions pour les esprits faibles et les imaginations faciles à séduire. Le livre de M. Renan fera des dupes; il a ce qu'il faut pour cela : du style et de grandes prétentions. Si tous ses lecteurs étaient au courant des questions qu'il effleure, un éclat de rire eût salué, d'un bout de la France à l'autre, l'apparition d'une pareille pièce ; et s'il n'y avait pas à notre époque beaucoup d'âmes malades, il se ferait un désert autour de l'écrivain qui fait à Notre-Seigneur Jésus-Christ le pire des outrages, celui de l'appeler un grand homme. Il n'en sera pas ainsi : M. Renan aura ses prôneurs; il a compté sur la capacité d'esprit et sur les dispositions morales de son public à lui; et je crois qu'il a compté juste. L'insignifiance de son œuvre n'est donc pas un motif pour fermer les yeux sur ce qu'elle peut avoir de périlleux. Et cependant je prierai mes lecteurs de considérer ceci. N'est-ce pas un honneur pour la religion chrétienne de voir ses adversaires réduits à une telle nullité d'invention? N'y a-t-il pas là de quoi fortifier les convictions de quiconque sait réfléchir et juger? Com-

Digitized by Google

ment! voilà un livre qu'on nous annonçait depuis long-
mps avec fracas; il allait, disait-on, battre en brèche
ous nos dogmes et saper le christiauisme par la base;
dirait le dernier mot de la science, après lequel il ne resterait plus qu'à prononcer l'oraison funèbre sur la tombe de l'Église catholique! Et quand ce terrible pourfendeur se décide enfin à retirer de son arsenal la machine de guerre tant vantée, il se trouve que tout ce belliqueux appareil se réduit à quelques armes inoffensives, avec lesquelles jouent, par manière de passe-temps, les étudiants de Gœttingue et de Leipzig! C'est sous la vieille défroque de Strauss, percée à jour depuis longtemps, que ce hardi novateur descend dans la lice, tenant d'une main un fer rouillé, et de l'autre quelques fleurs pieusement cueillies dans les champs de Magdala et de Safed! Voilà ce que l'incrédulité, en France, a de plus fort à nous opposer! C'est avec ce romantisme mignard, frotté d'un peu d'érudition de mauvais aloi, qu'elle prétend faire justice d'une doctrine qui, après avoir essuyé le feu de l'attaque pendant dix-huit siècles, se trouve en possession du monde civilisé! Je ne sais si M. Renan, comme romancier, aura autant de succès que M. Gustave Flaubert; mais ce que j'ose lui prédire, c'est que sa tentative est de nature à en décourager plus d'une autre. « En vérité, disait Pascal, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne [1]. »

1. *Pensées*, IIe partie, art. 2.

Digitized by Google

LES ÉVANGILES.

Il y a plusieurs années, M. Ernest Renan, qui, pour parler son langage, venait de passer de l'état de foi absolue à celui de foi relative, écrivait dans la *Liberté de Penser :* « A peine peut-être, en exprimant de tous les Evangiles ce qu'ils contiennent de réel, obtiendrait-on une page d'histoire de Jésus [1]. » Le mot parut fort; et le jeune disciple de Strauss, donnant à sa foi relative une nouvelle forme, crut devoir le supprimer dans la collection qu'il fit plus tard de ses premiers essais [2]. Aujourd'hui, le même auteur, se ravisant avec l'âge, se décide à donner au public une *Vie de Jésus* de 460 pages, dans laquelle il prétend s'appuyer d'un bout à l'autre sur le texte évangélique. Evidemment, M. Renan est en progrès. Pouvons-nous espérer qu'une nouvelle évolution finira par le ramener purement et simplement aux quatre Evangiles canoniques? Avec une telle souplesse de pensée, rien n'est impossible.

Donc, voyant qu'une page d'histoire ne suffirait point pour faire un livre, M. Renan se résigne à cette déclaration : « En somme, j'admets comme authentiques les quatre Evangiles canoniques. Tous, selon moi, remontent au Ier siècle, et ils sont *à peu près* des auteurs à qui on les attribue [3]. » A lire cette phrase, on dirait que nous ne sommes séparés que par un *à peu près* ; mais ne nous hâtons pas de rien conclure : M. Renan a des façons d'affir-

1. Art. *Historiens critiques de Jésus,* 15 avril 1849.
2. *Études d'histoire religieuse,* p. 210.
3. *Vie de Jésus,* Introd., p. 37.

Digitized by Google

mer qui ressemblent fort à des négations, et ses *à peu près* ont une signification toute particulière. Demandez-lui si, d'après cela, on peut dire que saint Matthieu, saint Marc et saint Jean sont réellement les auteurs des Evangiles qui portent leurs noms. Sans doute, vous répondra-t-il, on peut le dire; mais cependant « j'incline à croire que les discours au moins (c'est-à-dire la partie principale) ne sont pas de saint Jean [1]; » d'autre part, « ni pour Matthieu, ni pour Marc, nous n'avons les rédactions tout à fait originales [2]. » — Mais, dans ce cas, il n'est donc pas vrai de dire que les Evangiles sont *à peu près* des auteurs à qui on les attribue. — On peut le dire tout de même, car « en somme, le quatrième Evangile est sorti, vers la fin du Ier siècle, de la grande école d'Asie Mineure, qui se rattachait à Jean [3]. » Il est vrai que l'Evangile de saint Matthieu se bornait d'abord « à un recueil de sentences écrit par l'apôtre; » et celui de saint Marc « à un recueil d'anecdotes et de renseignements personnels que ce disciple écrivit d'après les souvenirs de Pierre.... On ne se faisait nul scrupule d'y insérer des additions, de les combiner diversement, de les compléter les uns par les autres. Le pauvre homme qui n'a qu'un livre veut qu'il contienne tout ce qui lui va au cœur. On se prêtait ces petits livrets; chacun transcrivait à la marge de son exemplaire les mots, les paraboles qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient. La plus belle chose du monde est ainsi sortie d'une élaboration obscure et complétement populaire [4]. » Mais, à part cela, les Evangiles sont, *à peu près*, des auteurs à qui on les attribue. — C'est-à-dire que, pour

1. *Vie de Jésus*, Introd., p. 36.
2. Ibid., p. 19.
3. Ibid., p. 25.
4. Ibid., p. 18, 21, 22.

Digitized by Google

vous, les Evangiles sont authentiques sans l'être, et que tout le monde a eu sa part dans des œuvres qui portent le nom d'un seul. — Il importe peu à notre objet actuel de pousser plus loin cette délicate analyse..., les personnes qui souhaiteraient de plus amples développements peuvent lire MM. Réville, Schérer, etc.[1]. » — Je demande à tout homme de bonne foi s'il est possible d'engager une discussion sérieuse avec un écrivain qui a des idées si flottantes et si peu arrêtées sur le sujet qu'il traite, et qui retire d'une main ce qu'il accorde de l'autre. Il n'est rien tel qu'un artiste qui s'improvise théologien : on ne sait par où le saisir ; il vous glisse entre les doigts au moment où vous croyez pouvoir le retenir sur un point quelconque. Essayons néanmoins de prendre M. Renan au sérieux, pour voir sur quelle base il appuie sa théorie. Commençons par les Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc.

L'analyse délicate que poursuit la plume discrète de notre romancier le conduit à imaginer que l'Evangile de saint Matthieu se réduisait d'abord à un pur recueil de sentences, sans relation de faits, et celui de saint Marc à un simple récit où les discours prenaient peu de place. C'est sur ce fond primitif qu'a dû travailler l'imagination populaire, pour en faire sortir le texte actuel. « Chacun voulait posséder un exemplaire complet. Celui qui n'avait dans son exemplaire que des discours, voulait avoir des récits, et réciproquement. C'est ainsi que l'Evangile selon Matthieu se trouva avoir englobé toutes les anecdotes de Marc, et que l'Evangile selon Marc contient une foule de traits qui viennent des *Logia* de Matthieu[2]. » A l'appui de cette hypothèse, l'auteur cite Papias, dont il se garde

1. *Vie de Jésus*, Introd., p. 20, 15.
2. Ibid., p. 20.

Digitized by Google

bien de reproduire le texte littéralement, afin de pouvoir y placer ce qui ne s'y trouve point. Voici le fragment de Papias, conservé par Eusèbe : « Matthieu a écrit en hébreu les oracles du Seigneur (τὰ λόγια) ; or, chacun les a *interprétés* comme il a pu [1]. » M. Renan conclut de là que, pour Papias, l'écrit de Matthieu se composait *uniquement* de discours [2]. Où a-t-il vu cela? Est-ce que le texte de Papias exclut le moins du monde le récit des faits à l'occasion desquels le Sauveur donnait son enseignement? Ne peut-on pas rappeler les oracles du Seigneur en même temps que les traits principaux de sa vie? Tertullien, employant le style du droit romain, appelle les Evangiles des « instruments, » et saint Justin « des mémoires. » S'ensuit-il de là que les Evangiles n'aient été pour l'un que des pièces juridiques, et pour l'autre que de simples relations sans caractère doctrinal? Et pourtant, c'est sur cette pointe d'aiguille que M. Renan échafaude toute sa théorie touchant la rédaction des deux premiers Evangiles [3].

1. Eusèbe, *Hist. ecclés.* III, 39.

2. *Vie de Jésus*, Introd., 19.

3. Ce qui prouve que, pour Papias, les *Logia* de Matthieu n'excluaient point la relation des faits, c'est que lui-même avait intitulé son ouvrage : Commentaire des *Logia* du Seigneur (Eusèbe, III, 39), ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper des faits, de rapporter des miracles, comme le démontrent les fragments conservés par Eusèbe. De plus, en mentionnant l'Évangile de saint Marc, qui certes comprenait des récits et des discours (λεχθέντα ἢ πραχθέντα), Papias n'en désigne pas moins les uns et les autres, comme pour saint Matthieu, par ce terme unique, « ensemble des discours du Seigneur : » preuve évidente que, pour lui, le mot *Logia* n'exclut nullement la relation des faits. En outre, si M, Renan était plus familier avec la littérature ecclésiastique, il saurait que saint Irénée, Clément d'Alexandrie et Origène appellent également nos Évangiles les *Logia* du Seigneur. Faut-il en conclure que la partie narrative était encore absente au IIIe siècle? (Iren., *Adv. hær. proœmium;* Clément d'Alex,, *Stromates* VII : Orig. *in Matth.* V, 19)

Digitized by Google

De plus, s'il était versé davantage dans la langue grecque, il ne ferait pas dire à Papias : « Chacun a *traduit* les *Logia* comme il a pu ; » c'est *interprété* qu'il faut : tel est le sens que Papias attache au mot ἑρμηνεύειν, quelques lignes plus haut [1]. Mais non, il fallait absolument faire accroire aux lecteurs qu'il circulait des *traductions assez diverses* de saint Matthieu, tandis qu'il ne s'agit que de commentaires variés, chose qui se reproduit encore de nos jours. Enfin, si le nouvel historien avait tenu à éclairer son public sur le vrai sentiment de Papias touchant l'Évangile de saint Marc, il aurait dû reproduire en entier cette phrase capitale : « Marc n'avait qu'un souci, celui de n'omettre aucune des choses qu'il avait apprises, *et de n'y rien mêler de faux.* » Bref, si la haute critique consiste à mal traduire les textes et à y placer ce qu'on veut, je suis tout prêt à m'incliner devant l'érudition de M. Renan ; dans le cas contraire, il me permettra de lui dire qu'il ne sait pas ou ne veut pas savoir.

Nous avons discuté le texte de Papias, pour montrer à notre adversaire qu'il nous trouvera disposé à lui répondre, chaque fois qu'il lui plaira d'en appeler à un document de l'antiquité chrétienne ; et nous regrettons sincèrement qu'il ne nous en fournisse pas l'occasion plus souvent. Mais M. Renan ne se sent pas à l'aise sur ce terrain de la tradition ; ce qu'il faut à son imagination de poëte, c'est le vaste champ des conjectures et des hypothèses ; il aime par-dessus tout « les élaborations obscures et complétement populaires. » Voici donc comment les choses

Il y a bien des années que Schleiermacher et Credner ont émis l'hypothèse dont M. Renan vient de se faire le tardif écho ; mais il y a longtemps aussi que Lücke, Hug, Thiersch, Maier et tant d'autres critiques en ont démontré la fausseté.

1. « On ne trouvera par mauvais que je rapporte, avec mes *interprétations* (ταῖς ἑρμηνείαις), ce que j'ai appris des anciens. »

Digitized by Google

ont dû se passer d'après lui : Matthieu et Marc avaient recueilli, l'un, quelques discours de Jésus ; l'autre, quelques anecdotes. Puis, chacun y a mis la main. Tel ajoutait à son exemplaire, tel autre retranchait du sien ; autant de têtes, autant de combinaisons diverses. Ici, « le pauvre homme qui n'avait qu'un livre y mettait tout ce qui lui allait au cœur ; » là, le petit livret se grossissait des paraboles que l'on trouvait ailleurs[1]. Et enfin, un beau matin, l'Eglise s'est réveillée en possession de deux Evangiles dont tous les manuscrits offraient le même texte, sauf quelques variantes insignifiantes de points, de virgules et d'accents, sans qu'il y eût eu l'ombre d'un concert entre les mille rédacteurs de ces pièces, et bien que chacun d'eux y eût inséré de son côté tout ce qui lui allait au cœur. M. Renan se plaint qu'on veuille lui faire admettre le surnaturel ; mais ce qu'il nous propose de croire sur l'origine des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc n'est rien moins qu'un miracle de premier ordre.

Pour faire toucher du doigt la pauvreté de ces fictions romanesques, il suffit de les porter sur un autre terrain. Vous croyez que César est l'auteur des *Commentaires* qui existent sous son nom? Détrompez-vous. César avait laissé quelques notes sur la guerre des Gaules. Ces notes circulaient parmi ses lieutenants et le reste de ses compagnons d'armes. Chacun s'en emparait pour y mêler ses propres souvenirs. On ne se faisait nul scrupule d'y insérer des additions, de combiner les faits diversement, de compléter le texte primitif par des renseignements pris de ci, de là. C'était à qui mettrait dans son exemplaire ce qui lui conviendrait davantage. Ce travail dura quelque vingt ans. Puis, un jour, par le plus grand des hasards, il se trouva que tous ces agents « d'une élaboration obscure et com-

1. *Vie de Jésus*, Introd., p. 22.

Digitized by Google

plétement populaire » s'étaient rencontrés sur un texte identique, dont le monde littéraire a eu la sottise de faire honneur à César. Si j'osais faire à mes contemporains l'injure de leur proposer une pareille hypothèse, j'ignore ce qu'ils me répondraient ; mais, si l'on se contentait de me traiter de rêveur, je m'estimerais heureux d'avoir échappé à si bon compte à la risée générale.

Un instant, toutefois : l'auteur de la *Vie de Jésus* a fait une trouvaille. Avec ce don de seconde vue qui lui permet d'apercevoir dans les textes ce qui ne s'y trouve point, pour lui faire négliger ce qu'ils contiennent, M. Renan a découvert une chose vraiment merveilleuse. Il sait, de science certaine, « qu'on attachait peu d'importance aux Evangiles, et que les textes évangéliques ont joui de peu d'autorité durant cent cinquante ans [1], » c'est-à-dire jusqu'à la fin du IIe siècle. Comment! vous venez de rappeler vous-même, d'après Papias, que *chacun* traduisait, ou mieux interprétait l'Evangile de saint Matthieu comme il le pouvait! D'autre part, saint Justin, né dans les premières années du IIe siècle, sinon à la fin du Ier, nous apprend qu'on lisait les Evangiles avec les écrits des prophètes, dans l'assemblée des fidèles, pendant la célébration du sacrifice [2], et vous venez nous dire qu'on attachait peu d'importance aux Evangiles et qu'ils jouissaient de peu d'autorité! En vérité, il n'est pas permis de savoir si peu et de parler avec tant de légèreté. Certes, ce n'est pas nous, catholiques, qui méconnaîtrons la grande place qu'occupait dès le principe la tradition orale à côté de l'Écriture-Sainte : tout ce qu'on dira pour relever l'importance de la première ne nous atteint pas le moins du monde; mais l'Ecriture-Sainte nous est chère au même titre que la tra-

1. *Vie de Jésus*, Introd., p. 21, 22.
2. Saint Justin, Ire *apologie*, p. 67.

Digitized by Google

dition; et c'est la gloire de l'Eglise catholique, depuis trois siècles, de n'avoir pas cessé un instant de défendre la Bible contre ceux-là mêmes qui, après en avoir tant exalté l'autorité à l'origine de leur défection, ont fini par en faire le point de leurs attaques.

Les préoccupations poétiques de M. Renan ne lui permettent pas de se faire aucune idée exacte du Ier et du IIe siècle. Il ne voit partout que gens qui retouchent, qui remanient, qui interpolent les textes; il a d'ailleurs sur la sincérité toute une théorie que nous examinerons bientôt et qui explique bien des choses. Oui, cette classe de gens existait. Mais où faut-il la chercher? Parmi les hérétiques. Les Valentin, les Basilide, les Marcion, faisaient exactement ce que vous dites. Mais c'est là précisément ce qui prouve avec quel soin jaloux l'Eglise primitive veillait sur l'intégrité du texte évangélique. Il faudrait être peu au courant de l'histoire de ces temps-là pour ignorer avec quelle véhémence les premiers Pères s'élèvent contre quiconque se mêle d'ajouter aux Evangiles ou d'en retrancher un iota. Saint Irénée ne cesse de reprocher ce méfait aux gnostiques; et tout un livre du traité de Tertullien contre Marcion, le quatrième, porte sur le même sujet. Si, en place de M. Renan, qui connaît peu ces choses, un de ses maîtres allemands avait à me répondre, il m'opposerait sans doute que je transporte au Ier siècle les habitudes du IIe. Mais cette objection est de nulle valeur. Les premiers chrétiens sortaient de la synagogue, et le respect des juifs pour la lettre de l'Ecriture-Sainte est chose proverbiale : y changer une syllabe passait pour un crime à leurs yeux. Comment supposer, dès lors, que les disciples de l'Evangile n'eussent pas pour les livres du Nouveau-Testament la vénération qu'ils professaient pour l'histoire des juges et des rois d'Israël? L'auteur de l'Apocalypse exprimait le sentiment général des premières communautés chrétiennes

Digitized by Google

quand il prononçait l'anathème contre quiconque oserait ajouter à son livre ou en retrancher un seul mot[1].

Ceux d'entre mes lecteurs qui ne connaissent pas encore la *Vie de Jésus* seront sans doute étonnés d'apprendre que toute la partie critique concernant les deux premiers Evangiles se réduit aux bagatelles dont je viens de m'occuper. C'est en six pages, où il cite un document et avance une hypothèse, que M. Renan expédie une question sur laquelle on a écrit de quoi remplir une bibliothèque[2]. Voilà pourquoi nous sommes en droit d'appeler son livre un pur roman, sans valeur scientifique. La méthode que l'auteur suit à cet égard est vraiment plaisante. A propos d'un détail insignifiant qui n'a aucune importance doctrinale ni même historique, il déploiera un luxe d'érudition à tout le moins inutile; et lorsqu'il faudrait, avant tout, établir solidement un point capital dont dépend tout le système, un trait de plume lui suffit. S'agit-il, par exemple, de savoir ce qu'étaient les *Boëthusim*, qui n'ont que faire dans l'Evangile, on ouvrira le Talmud de Babylone et celui de Jérusalem; on consultera le Thosiphta *Joma*, le Thosiphta *Sukka*, le Thosiphta *Rosch hasschana*, le Thosiphta *Menachoth*, etc., etc.[3]; M. Neubauer n'aura pas assez de science pour édifier son ami sur ce grave

1. *Apocalypse*, XII, 18, 19.

2. Sans parler des *Introductions générales au Nouveau Testament* de Hug, de Feilmoser, de Scholz, de Guericke, de Maier, etc., ni des ouvrages du même genre de Lardner et de Norton, l'intégrité des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc a été défendue dans des écrits spéciaux par Olshausen, *Apostolica Ev. Matth. origo*, Erlangen, 1837; Rördam, *De Origine Ev. can. maxim. Matth.* Copenhague, 1830; Schubert, *Hist. Christi a Matth. exibitæ authentia*, 1815; Muller, *De l'Authenticité des premiers chapitres de saint Matth.* Trèves, 1830; Thiess, *De Integritate Ev. Matt. Helmst*, 1782, etc.

3. *Vie de Jésus*, p. 218.

Digitized by Google

problème. S'agit-il, au contraire, d'entrer au vif de la question, de discuter ce qui fait le fond du débat, de démontrer, textes en main, que les évangélistes se contredisent réellement, qu'ils ne méritent point de confiance, oh! alors, l'on n'y met plus tant de façon : on sait glisser sur le sujet avec une légèreté merveilleuse. Une petite note de deux ou de trois lignes, jetée au bas de la page, suffira pour démolir un récit ; ou bien, l'on tournera court, moyennant l'une de ces formules magistrales : *Evidemment, il n'est pas douteux, la critique n'hésite pas, c'est là un anachronisme, ce récit est, sans contredit, légendaire....* Comment peut-on exiger de nous que nous conservions toute notre gravité devant une méthode historique qui appellerait le rire sur les lèvres de l'homme le moins disposé à s'égayer?

Je n'en voudrais d'autre preuve que la façon dont M. Renan *exécute* saint Luc. Le morceau est d'un haut comique. L'auteur est bien obligé de convenir que, relativement à cet évangéliste, « nous sommes sur un terrain solide, et qu'il s'agit d'un ouvrage écrit tout entier de la même main et de la plus parfaite unité[1]. » Mais, pour notre part, nous n'attachons aucune importance aux aveux que la vérité arrache à M. Renan, car nous ne sommes pas sûr que l'extrême mobilité de son imagination ne le portera point à les retirer, quand il lui plaira de donner à sa foi relative une nouvelle forme. Déjà il n'ébranle pas mal ce qu'il appelle un terrain solide. Ne pouvant attaquer l'authenticité de l'Evangile de saint Luc, il se rattrape sur la valeur historique du document, en faisant pleuvoir sur la tête de l'évangéliste une nuée d'épithètes plus ou moins flatteuses. D'après lui, saint Luc est un *démocrate,* un *ébionite exalté*, du reste, un *dévot très-exact,*

1. *Vie de Jésus,* Introd., p. 17.

Digitized by Google

mais qui exagère le merveilleux, ignore totalement l'hébreu, et raconte des légendes avec ces longues amplifications, ces cantiques, ces procédés de convention qui forment le trait essentiel des évangiles apocryphes.... A part cela, c'est un *artiste divin*, et son Evangile est celui dont la lecture a le plus de charme [1].

J'ai voulu vérifier de près ce qui a pu valoir à saint Luc les compliments de M. Renan, ne fût-ce que pour me former une idée exacte de la science de ce dernier. Et d'abord, pourquoi « le disciple de saint Paul ignore-t-il *totalement* l'hébreu? » On nous renvoie au bas de la page, en nous priant de comparer Luc (I, 31) à Matthieu (I, 21). J'ouvre saint Matthieu à l'endroit indiqué, et je lis : « Elle enfantera un fils auquel tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » De là, je passe à saint Luc, et je trouve: « Voilà que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus. » Je me demande en vain comment deux textes parfaitement semblables peuvent prouver pour saint Matthieu qu'il savait l'hébreu, et pour saint Luc qu'il l'ignorait. Serait-ce parce que celui-ci omet d'expliquer le sens du mot Jésus? Mais qui donc lui en faisait une loi? Depuis quand un auteur français est-il censé ignorer le grec ou le latin, parce qu'il ne juge pas à propos de donner l'étymologie d'un mot dont il se sert, et qui est emprunté à l'une ou à l'autre de ces deux langues? Et les *hébraïsmes* qui fourmillent dans l'Evangile de saint Luc, de l'aveu de tous les critiques, sans en excepter un seul, vous les ignorez? Il n'y a pas un élève de séminaire qui ne sache cela [2]. Ces

1. *Vie de Jésus*, Introd., p. 40, 41.

2. Les locutions suivantes sont de purs hébraïsmes : *sera appelé* le fils de Dieu, pour *sera* (I, 32); *sera appelé* consacré, pour *sera*

Digitized by Google

bévues de M. Renan me peinent parce qu'il pourrait venir en idée à quelque malin de supposer, ce qui n'est sans doute pas, que le professeur d'hébreu du Collége de France est peu versé dans la langue qui fait l'objet de son cours.

Nous ignorons si M. Renan a voulu faire l'éloge de saint Luc en l'appelant « un dévot très-exact; » mais s'il n'a, pour croire à la dévotion de l'Evangéliste, que la raison qu'il allègue, il n'est pas difficile. Veut-on savoir pourquoi le disciple de saint Paul mérite cette qualification? C'est qu'il rapporte que les saintes femmes, revenues du sépulcre, demeurèrent en repos, selon la loi (XXIII, 56). En vérité, la preuve est imposante, et il faut convenir qu'il n'y a rien à répliquer. Et la démocratie de saint Luc! C'est ici, sans doute, que les arguments vont abonder. Voyez, nous dit-on, la parabole du Riche et de Lazare. Ah! vraiment! pour être démocrate, il suffit de condamner le riche qui laisse mourir le pauvre de faim à sa porte! A ce compte-là, la démocratie peut ouvrir ses bras à tous les chrétiens, voire même à l'autocrate de toutes les Russies. Mais, pour M. Renan, « démocrate » est synonyme « d'opposé à la propriété. » Je ne sais comment les démocrates prendront ce « c'est-à-dire; » ce qu'il y a de certain, c'est que, si M. Renan

consacré (II, 23); les *fils* de l'Epoux, pour les *amis* et les *compagnons* (V, 34); un *fils* de la paix (X, 6); *manger du pain* pour *prendre un repas* (XIV, 1); il *alla* donc et il *s'attacha*, pour il *alla s'attacher* (XV, 15); les *fils* du siècle, les *fils* de la lumière (XVI, 8), etc., etc. Heumann et Lardner ne croyaient même pas qu'on pût admettre l'origine grecque de saint Luc à cause de sa connaissance exacte de la langue et des usages juifs. Maier trouve dans certains chapitres de saint Luc « une physionomie hébraïque (*ein aufallend Hebraïsches Sprachgepræge*). » Et voilà comme quoi saint Luc ignorait totalement l'hébreu! Pour quelle classe de personnes écrit donc M. Renan?

Digitized by Google

voit la négation de la propriété dans le blâme infligé à l'avarice et à la cupidité, il a eu raison de faire un cinquième Evangile : les égoïstes et les voluptueux lui en sauront gré.

Laissons là ces puérilités indignes d'un homme qui se respecte et qui pense. Déjà il nous est permis de caractériser la tactique de notre adversaire. On avance une énormité dans le texte, et l'on jette au bas de la page une citation qui ne dit rien. Le lecteur confiant ou distrait ne se tient pas en garde contre cette manœuvre; il n'a pas le loisir et ne se sent pas le goût de vérifier par lui-même les citations auxquelles on le renvoie ; et le tour est joué. Eh bien! nous continuerons cette tâche ingrate et pénible; et quand nous aurons prouvé jusqu'au bout que M. Renan cite mal, nie à tort et affirme sans raison, nous lui laisserons le choix entre ces deux hypothèses, les seules possibles : ou il a abordé son sujet sans préparation suffisante, ou il n'a pas voulu que ses lecteurs connussent la vérité.

L'EVANGILE DE SAINT JEAN.

Si, parmi les quatre Evangiles canoniques, il en est un qui aurait dû, ce semble, écarter tout soupçon de fraude ou d'imposture, c'est l'Evangile de saint Jean. Le Sauveur du monde n'est nulle part, ou il est dans ces pages qui retracent sa physionomie avec un accent de vérité inimitable. C'est ici surtout qu'on peut dire avec Rousseau que l'inventeur serait plus étonnant que le héros. Aussi, depuis la secte obscure des Aloges jusqu'à la prétendue Réforme, personne n'avait osé émettre un doute sur l'authenticité d'une pareille œuvre. Lorsque, en 1820, les

Digitized by Google

Probabilia de Bretschneider vinrent mettre en question ce que la foi et la science s'accordaient à envisager comme un point incontestable, il s'éleva contre le surintendant de Gotha un concert unanime de réprobations[1]. L'auteur de ce scandale reconnut lui-même qu'il s'était avancé à la légère. Il n'y eut pas jusqu'au docteur de Wette, si téméraire en fait de critique, qui ne se crût obligé de protester, au nom du bon sens, contre une thèse insoute-

1. Qu'on me permette de dresser ici une liste bien incomplète des écrivains allemands qui ont défendu dans ces derniers temps l'authenticité de l'Evangile de saint Jean, ne serait-ce que pour montrer que ces utopies, écloses en Allemagne, y ont également trouvé leur réfutation. Il faut que les lecteurs de M. Renan sachent bien que la défroque dont ce dernier s'affuble n'est plus de mise depuis longtemps dans le pays même où tel auteur excentrique a essayé de la faire passer en mode. Je ne veux point parler des commentaires ou introductions générales dans lesquelles l'authenticité du quatrième Evangile a été défendue avec autant de vigueur que de talent par Eichhorn, Bertholdt, Hug, Feilmoser, Credner, Guericke, Neudecker, Lücke, Olshausen, etc. Une foule d'écrits spéciaux ont paru en Allemagne pour faire justice de ces témérités : Schlecker, *Essai d'une réfutation des principales objections soulevées contre l'authenticité de l'Evangile de saint Jean*, Rostock, 1802. — Susskind, *Matériaux pour servir à la défense de l'authenticité de l'Evangile de saint Jean*, Tubingue, 1803. — Glaser, *De Joanne Evangelii vero auctore*, Helmstadt, 1806. — Wegscheider, *Essai d'une Introd. complète à l'Evangile de saint Jean.* — Van Gruithuysen, *Pro Ev. Joannis* αὐθεντία, Hardevici, 1807. — Stein, *Authentia Ev. Joannis*, Brandebourg, 1822. — Kaiser, *Comment. de Apologeticis Ev. Joan. consiliis*, etc., Erlangen, 1821. — Calenberg, *De antiquissimis pro Ev. Joan. testimoniis*, Hambourg, 1822. — Hemsen, *De l'authenticité des écrits de saint Jean*, Schleswig, 1823. — Crome, *Probabilia haud probabilia*, Leipzig, 1824. — Hauff, *De l'auth. de l'Ev. de saint Jean*, 1831. — Frommann, *La doctrine de saint Jean*. 1840. — Bucher, *Doctrine de saint Jean sur le Logos*, Schaffhouse, 1856. — Ebrard, *Critique scientifique de l'histoire évangélique*, p. 1054 et suiv., Francfort, 1842. — Maier, *De l'auth. de l'Ev. selon saint Jean*, Schaffhouse, 1854, etc., etc.

Digitized by Google

nable. Strauss, il est vrai, et après lui l'école rationaliste de Tubingue, Baur et Schwegler en tête, ont repris pour leur compte les objections de Bretschneider; mais Strauss attachait si peu de valeur à ces futilités, qu'il s'en emparait ou les sacrifiait tour à tour, selon les besoins de la cause[1]. En résumé, si l'attaque du rationalisme allemand contre nos Livres saints a eu un résultat clair, solide, généralement avoué, c'est d'avoir placé désormais l'Evangile de saint Jean hors de toute atteinte.

Un écho de cette controverse semble être arrivé jusqu'à M. Renan; du moins ai-je cru voir qu'elle ne lui est pas complétement étrangère. C'est contre l'Évangile de saint Jean que l'émule des sociniens exhale toute sa mauvaise humeur; et je le comprends : ce magnifique témoignage de la divinité de Jésus-Christ embarrasse singulièrement tous ceux qui la nient. Mais ce que je comprends moins, c'est la méthode que suit l'auteur pour écarter ce qui le gêne : il est sans exemple qu'un sujet si grave ait été traité avec une pareille légèreté.

Et d'abord, j'avoue ne pas trop savoir ce que M. Renan pense sur l'authenticité de l'Évangile selon saint Jean. Tantôt « il n'ose être assuré que le quatrième Evangile ait été écrit tout entier de la plume d'un ancien pêcheur galiléen; » tantôt il avoue « que, si cet ouvrage n'est pas réellement de l'apôtre, on n'a pas d'exemple dans le monde apostolique d'un faux de ce genre. » Ici, « il ne veut pas se prononcer sur la question matérielle de savoir quelle main a tracé le quatrième Evangile; » là, il affirme

1. Dans la troisième édition de la *Vie de Jésus*, Strauss avoue qu'un plus mûr examen a ébranlé ses doutes sur l'authenticité de l'Evangile de saint Jean; dans la quatrième, il retire cette concession qui renversait tout son système, puisqu'il se déclarait vaincu d'avance si on parvenait à lui opposer un seul écrivain du temps. (Strauss, T. I, § XIII, p. 69.)

Digitized by Google

que « cet Évangile est à peu près de l'auteur auquel on l'attribue, » etc., etc. [1]. A quoi voulez-vous qu'on s'arrête dans ce pêle-mêle d'assertions contradictoires? Une seule chose y apparaît clairement, c'est que l'auteur ignore lui-même s'il doit affirmer, nier ou douter. Tâchons cependant de saisir la pensée qui surnage à ce flot d'hypothèses au milieu desquelles se balance l'imagination du romancier.

A défaut d'opinions arrêtées, M. Renan éprouve la tentation de croire certaines choses vraiment originales. Voici, par exemple, à quelle tentation il succombe touchant l'origine de l'Evangile selon saint Jean : « On est tenté de croire, dit-il, que Jean, dans sa vieillesse, ayant lu les récits évangéliques qui circulaient, d'une part, y remarqua diverses inexactitudes, de l'autre, fut froissé de voir qu'on ne lui accordait pas dans l'histoire du Christ une assez grande place; qu'alors il commença à dicter une foule de choses qu'il savait mieux que les autres, *avec l'intention de montrer que, dans beaucoup de cas où on ne parlait que de Pierre, il avait figuré avec et avant lui* [2]. » Ainsi, c'est à un vil sentiment de jalousie contre saint Pierre que nous devons, en grande partie, cet admirable Evangile de saint Jean, dont Herder aimait à dire : « La main d'un ange l'a écrit! » Le pauvre homme était blessé dans son amour-propre de vieillard : il s'indignait de voir qu'on ne lui faisait pas la part assez belle dans l'histoire évangélique. Alors, pour faire pièce à saint Pierre, il se décide, lui aussi, à dicter ses souvenirs; et aussitôt sort de sa bouche cette sublime métaphysique que dix-huit siècles ont admirée, méditée, commentée : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu! »

1. *Vie de Jésus,* Introd. p. 25, 27, 36, 37.
2. *Vie de Jésus,* p. 27, 28.

Digitized by Google

La plume tombe des mains en présence de pareilles inepties. Voilà ce que M. Renan nomme de la haute critique, et ce que nous sommes en droit, nous, d'appeler une plate puérilité. Et quelles sont donc les formidables raisons derrière lesquelles s'abrite notre vaillant adversaire? Écoutons-les. Saint Jean raconte qu'il reposait sur le sein de Jésus à la dernière Cène; qu'il était avec Pierre dans la cour de Caïphe; et qu'en courant au sépulcre avec Pierre, il y arriva le premier. Ne sont-ce pas là des traces évidentes d'un dépit mal dissimulé?... Je vois bien, d'après cela, que saint Jean, étant plus jeune, devait avoir la jambe plus légère que son collègue, mais j'ai beau regarder, je n'y vois pas autre chose. Remarquez bien que saint Jean est le seul évangéliste qui rapporte la cérémonie du lavement des pieds, dans laquelle saint Pierre tient une si grande place; le seul encore qui reproduise ces solennelles paroles de Jésus-Christ à saint Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » N'importe, il faut que la jalousie ait inspiré à l'apôtre de la charité le dessein de composer son Evangile : c'est la haute critique qui le déclare par la bouche de M. Ernest Renan.

A mesure qu'on suit l'auteur de la *Vie de Jésus* à travers ses savantes inductions, on marche de surprise en surprise. Il veut bien reconnaître dans l'Evangile de saint Jean « des renseignements précis et qui sentent le témoin oculaire [1]; » mais à côté de la narration, qu'il trouve en général *satisfaisante*, « il aime à voir les interpolations d'un ardent sectaire [2]. » Les discours, en particulier, ne sauraient trouver grâce à ses yeux. Voici la raison qu'il en donne : Jean met dans la bouche de Jésus des discours dont le ton, le style, les allures, les doctrines, n'ont rien

1. *Vie de Jésus*, p. 24.
2. Ibid., p. 25.

Digitized by Google

de commun avec les *Logia* rapportés par les synoptiques. Sous ce rapport, la différence est telle, qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. Entre les deux autorités aucun critique n'a hésité, ni n'hésitera[1]. » Voilà, certes, une affirmation carrée : voyons un peu ce qu'elle vaut. Il y a quelque trente ans que Bretschneider proposait cette objection, dont il reconnut plus tard la faiblesse; mais puisqu'il plaît à M. Renan d'y revenir, comme si c'était une nouveauté, nous sommes tout prêt à la discuter.

Il y a, dites-vous, une telle différence entre les discours du Sauveur dans saint Jean et les *Logia* rapportés par les autres évangélistes, qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Nous sommes bien aise que vous nous ameniez sur ce terrain. Et d'abord, cette différence est-elle aussi grande que vous l'imaginez? Sans doute, elle peut le paraître, lorsqu'on falsifie les textes ou qu'on n'en tient pas compte; autrement, elle diminue de beaucoup. A l'appui de votre thèse, vous hasardez, par exemple, cette proposition : « C'est *seulement* dans l'Evangile de Jean que Jésus se sert de l'expression de Fils de Dieu, ou de Fils, en parlant de lui-même[1]. » Ah! vraiment! En êtes-vous bien sûr? Ouvrons, s'il vous plaît, l'Evangile de saint Matthieu (XI, 27), vous y lisez comme moi : « Toutes choses m'ont été données par mon Père; et nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. » Le même texte se retrouve dans l'Evangile de saint Luc (X, 22). De là, nous passerons, si vous le voulez, à un autre endroit de saint Matthieu (XXVI, 63).

1. *Vie de Jésus*, p. 29.
2. Ibid., p. 245.

Digitized by Google

Le grand-prêtre adjure Jésus, par le Dieu vivant, de lui dire s'il est le Christ, le *Fils de Dieu*. Certes, le moment est solennel. Jésus répond : « Tu l'as dit. » Même affirmation, sous une forme encore plus directe, dans saint Marc (XIV, 62), et dans saint Luc (XXII, 70) : « *Ego sum*, Je le suis. » Enfin, si cela ne vous suffit pas, nous terminerons par ce passage de saint Matthieu (XXVIII, 19) : « Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Et vous osez nous dire que « l'Evangile de saint Jean est le seul où Jésus se serve de l'expression de Fils de Dieu ou de Fils, en parlant de lui-même ! » Franchement, avant d'écrire cette phrase, aviez-vous lu les Evangiles? Et si vous les aviez lus, pour qui donc écrivez-vous, et quelle idée vous faites-vous du degré d'intelligence de vos lecteurs?

Quand la discussion en arrive à ce point, il est toujours pénible de la prolonger, parce qu'on touche involontairement à une question de bonne foi et de sincérité qui se pose d'elle-même. M. Renan ignore-t-il simplement, ou tient-il à ce qu'un public facile à tromper se méprenne sur le véritable état des choses? Je ne veux pas répondre; qu'on en juge par ce que je vais citer : « Toute une nouvelle langue mystique se déploie dans saint Jean, langue dont les synoptiques *n'ont pas la moindre idée* (« monde, » « vérité, » « vie, » « lumières, » « ténèbres, » etc. [1]). Impossible d'avoir le ton plus tranchant, et j'ajoute, de mystifier son lecteur avec plus d'assurance. Si l'auteur, qui a eu le temps d'ouvrir une *concordance*, pour se donner le facile mérite de compter que le mot « Fils de l'Homme » revient quatre-vingt-trois fois dans les Evangiles [2]; si, dis-je, ce profond calculateur avait jugé à propos de se livrer au

1. *Vie de Jésus*, p. 33.
2. Ibid., p. 133. Quelle merveilleuse découverte!

Digitized by Google

même travail pour les mots qu'il cite, il aurait vu que chacun d'eux revient quantité de fois dans les trois premiers Evangiles, et cela dans le même sens que chez saint Jean; qu'en particulier le mot « ténèbres, » pris au sens moral, est employé douze fois par les synoptiques, et sept fois seulement par saint Jean. Voilà comment ceux-là *n'ont pas la moindre idée* de la langue dont se sert celui-ci! Pour être en droit d'affirmer, il faut savoir; et lorsqu'on sait, il n'est pas permis de dissimuler la vérité.

J'insiste sur ce procédé, parce qu'il est habituel à l'auteur de la *Vie de Jésus* : toute la nouveauté du livre est là. Jamais on n'avait poussé aussi loin le secret de suppléer à l'insuffisance du savoir par l'audace des affirmations. C'est surtout à propos de saint Jean que des infidélités manifestes font naître un doute pénible sur le sentiment qui a inspiré le choix d'une pareille méthode. Je n'en citerai, pour le moment, qu'un exemple entre cent. M. Renan attaque le caractère historique de la naissance de Jésus à Bethléem : à cet effet, il cherche à s'appuyer sur l'Evangile de saint Jean. « Jean, dit-il, ne sait rien du voyage de Bethléem; pour lui, Jésus est simplement « de Nazareth » ou « Galiléen [1]; » et il allègue deux circonstances (I, 45-46; VII, 41-42). En vérifiant les citations, on trouve que ce n'est pas l'évangéliste qui parle, mais les Juifs et Nathanaël, encore imbu des préjugés de sa nation. Cela n'empêche pas M. Renan d'écrire en toutes lettres : *Pour Jean*, Jésus est simplement « de Nazareth » ou « Galiléen. » Le lecteur ignorant ou crédule sera induit en erreur par deux textes que l'on cite, en se gardant bien de les reproduire; et c'est probablement tout le résultat qu'on voulait obtenir.

Passons sur ces détails, qui nous mettraient en face

1. *Vie de Jésus*, p. 21.

Digitized by Google

d'une hypothèse que je ne veux pas discuter. On peut voir déjà que la différence de forme entre les synoptiques et saint Jean n'est pas telle qu'il faille faire son choix d'une manière tranchée. Les locutions que M. Renan ne voit pas dans les premiers s'y trouvent, et fréquemment. D'autre part, la forme parabolique apparaît chez saint Jean comme chez les autres évangélistes, témoin les belles paraboles du Bon Pasteur et de la Vigne (x, xv). Le mot « Fils de l'Homme, » qui désigne plus particulièrement le caractère messianique de Jésus, revient dans saint Jean autant de fois que dans saint Marc; et le mot « Fils de Dieu, » qui exprime la nature divine du Christ et sa relation de personne avec le Père, est employé par les synoptiques *bien plus souvent* que par saint Jean. Où donc voyez-vous une trace de cette *contradiction absolue*[1] qu'il vous plaît d'imaginer pour ceux qui n'ont pas assez d'intelligence ou de loisir pour vérifier vos citations? S'il y a quelque différence de ton et de forme entre saint Jean et les synoptiques, et personne ne l'a jamais nié, rien n'est plus facile à expliquer.

« Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. » Et pourquoi cela? Pense-t-on que Bossuet, faisant le catéchisme aux enfants de Meaux, leur ait tenu le langage des *Elévations sur les mystères?* Si, au lieu de réfuter M. Renan, j'écrivais une homélie pour le peuple, parlerais-je des *Logia* et des *synoptiques?* Est-ce qu'un enseignement ne varie pas de ton et de forme suivant le sujet, les auditeurs et les circonstances? N'est-il pas naturel qu'en instruisant le pauvre peuple de la Galilée, le Sauveur ait employé d'autres expressions, une autre méthode qu'en répondant aux arguties des docteurs de la loi à Jérusalem? Qui ne

1. *Vie de Jésus*, p. 76.

Digitized by Google

comprend que, dans un entretien avec l'un des principaux lettrés de la nation, ou bien dans le commerce de l'intimité avec ceux qu'il destinait à prêcher sa doctrine, avant de se séparer d'eux, à la dernière Cène, par exemple ; qui ne comprend, dis-je, que le Seigneur ait pu, dans de pareilles circonstances, enseigner des vérités qu'il ne livrait pas d'ordinaire à la multitude, du moins sous une forme aussi élevée? Cette distinction n'est-elle pas clairement indiquée dans l'Evangile de saint Luc (VIII, 10) : « Pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; aux autres, je parle en paraboles?» Si donc, parmi les quatre évangélistes, il s'en rencontrait trois dont le but particulier eût été de reproduire *surtout* cet enseignement parabolique, moral, populaire, tandis que le quatrième se serait attaché *principalement* à mettre par écrit la partie dogmatique, sacramentelle, mystique, si on le veut, de la révélation du Christ [1], faudrait-il s'étonner de trouver entre leurs relations quelque différence de ton, de forme et de couleur ? Et cette différence, résultant de la diversité du sujet, des auditeurs et des circonstances, formerait-elle un préjugé défavorable à la véracité de leur témoignage? Pour le prétendre, il ne faudrait rien moins qu'une naïveté extraordinaire ou peu de bonne foi.

Et que M. Renan ne s'imagine pas que ce sont là des conjectures. Nous n'avons pas l'habitude de faire des romans : lorsqu'il s'agit de faits, nous consultons avant tout l'histoire et la tradition. Or, les premiers écrivains de l'Eglise, bien plus rapprochés des origines que nous, sont unanimes à reconnaître le caractère distinctif et le but de

1. Je dis *surtout* et *principalement*, parce que nos fantaisistes ne voient qu'antithèse et contradiction là où il y a tout simplement une question de plus ou de moins.

Digitized by Google

l'Evangile selon saint Jean. En rapprochant les témoignages de saint Irénée, de Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe, de saint Jérôme et de saint Epiphane[1], on voit clairement que saint Jean s'était proposé de compléter le récit des autres évangélistes, en reproduisant toute une série d'actions et de discours du Seigneur que ceux-ci avaient passés sous silence ; car aucun évangéliste n'a eu l'intention de rappeler tous les actes ni toutes les paroles du Maître : saint Jean le déclare formellement pour sa part (xx, 30). C'est pourquoi il néglige de mentionner la plupart des faits et des discours déjà rapportés par saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, sans en excepter la Transfiguration, dont il avait été pourtant l'un des témoins privilégiés : il suppose tout cela connu par la relation authentique de ses devanciers. Lui, qui attache tant d'im-

1. Clément d'Alexandrie, dans son livre des *Hypotyposes*, cité par Eusèbe (*Hist. ecclés.*, vi, 14) : « Jean, resté le dernier de tous, voyant que ce qui a rapport à l'humanité du Christ avait été raconté dans les autres Evangiles, écrivit à la prière de ses amis, et sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, un Evangile spirituel, » πνευματικὸν. — Eusèbe (*Hist. ecclés.* iii, 24) : « Après que les trois premiers Evangiles furent arrivés à la connaissance de tous, Jean confirma la vérité de leur relation par son témoignage ; mais il y remarqua l'absence des faits qui avaient signalé le commencement de la prédication du Christ... . C'est pourquoi, à la prière de ses amis, il résolut de combler l'intervalle de temps sur lequel avaient glissé les premiers évangélistes, en rapportant les actes du Sauveur qui ont précédé l'incarcération de Jean-Baptiste..... Il n'y a donc pas, pour un observateur attentif, de dissidence entre les Evangiles, car celui de Jean renferme le commencement des actions du Christ, et les autres l'histoire du temps qui a suivi. Laissant de côté, et avec raison, la généalogie du Christ, déjà reproduite par Matthieu et par Luc, Jean commence par la *théologie*, comme si l'Esprit-Saint lui avait réservé ce privilége. » Ce passage d'Eusèbe résume parfaitement la tradition chrétienne sur l'origine de l'Evangile selon saint Jean.

Digitized by Google

portance à la preuve tirée des miracles du Sauveur (II, 11; XII, 37; XX, 30), regarde comme superflu de revenir sur des prodiges que les autres évangélistes ont portés à la connaissance du monde entier. Pendant que ceux-ci se renferment principalement dans le cadre de la prédication de Jésus-Christ en Galilée, saint Jean s'attache surtout à retracer l'enseignement du Seigneur à Jérusalem et en Judée, au temple et parmi les docteurs de la loi. Scène, auditoire, interlocuteurs, tout diffère le plus souvent de part et d'autre. Est-il étonnant, je le répète, que des matières et des situations diverses amènent des nuances variées dans le discours et dans le style?

Mais, disait Bretschneider, dont M. Renan n'est qu'un faible écho, sans le savoir peut-être, l'Evangile de saint Jean trahit des préoccupations dogmatiques qui se rapportent à l'état des esprits dans l'Asie-Mineure vers la fin du 1er siècle. Et qui en a jamais douté? Les Pères de l'Eglise n'ont pas attendu l'auteur des *Probabilia*, ni son auxiliaire français, pour remarquer que l'apôtre avait composé son Evangile à l'occasion des erreurs de Cérinthe et des Nicolaïtes, des Ebionites et des Nazaréens[1]. Ceux-ci, préludant aux rêveries du gnosticisme, niaient, comme M. Renan, la divinité de Jésus-Christ et la réalité de l'incarnation du Verbe. Afin de les confondre et d'instruire en même temps les fidèles, saint Jean laisse de côté toute la série des discours du Seigneur déjà rapportés par les synoptiques, pour reproduire ceux qui vont plus directement à son but, lequel est de montrer que Jésus de Nazareth est le Fils de Dieu ou le Verbe fait chair, *lumière* et *vie* du monde; car telle est l'idée mère de son Evangile. Qui prouvera que saint Jean fût tenu de répéter les para-

1. Saint Irénée, *Hær.* III, 11; saint Epiphane, *Hæres.* LXIX, 23; saint Jérôme, *de Viris illust.*, 9.

Digitized by Google

boles qui se trouvaient déjà dans saint Matthieu, ou que saint Matthieu fût obligé à mettre par écrit le discours de la Cène? Qui prouvera que le discours de la Cène, cette communication intime et suprême du Maître à ses disciples, ait dû avoir exactement la même forme et la même couleur que le sermon de la montagne, prononcé devant les populations de la Galilée? Arguer de quelques différences verbales contre l'authenticité de l'un et de l'autre, c'est une pure plaisanterie, comme Bretschneider avait fini par le reconnaître.

Qu'on ne vienne donc pas nous parler des « Entretiens » de Xénophon, et des « Dialogues » de Platon, pour éblouir les simples par un rapprochement ridicule[1]! Est-ce que Platon a jamais prétendu tromper le public sur le rôle qu'il prête à Socrate dans ses Dialogues? La fiction saute aux yeux. Les discours que Platon place dans la bouche de Socrate ne sont pas plus authentiques que ceux des autres interlocuteurs, d'Eutyphron, d'Alcibiade ou de Ménon. Le simple bon sens suffit pour avertir que l'auteur ne les donne pas pour des pièces historiques. Y a-t-il là le moindre semblant d'analogie avec une relation que son auteur fait suivre de cette attestation solennelle : «Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et touché de nos mains, nous vous l'annonçons[2]. » Où donc Platon a-t-il écrit quelque chose de pareil pour faire accroire qu'il ne fait que reproduire littéralement dans ses Dialogues ce qu'il avait entendu de la bouche de Socrate?

Ah! sans doute, nous comprenons votre embarras au

1. *Vie de Jésus*, Introd., p. 35.

2. Ire Ep. de saint Jean, I, 1 et ss. Que l'auteur de cette épître soit le même qui a écrit le quatrième Evangile, c'est ce dont personne ne doute, pas même M. Renan.

Digitized by Google

sujet de l'Evangile de saint Jean. Vous ne savez à qui l'attribuer. Tantôt c'est un particulier, tantôt une école, tantôt l'un et l'autre qui ont produit ce monument devant lequel la foi et la science sont en contemplation depuis dix-huit siècles. « *Je n'ose être assuré, il se peut que, on est tenté de croire, sans nous prononcer....* » Voilà autant de formules qui dénotent la situation perplexe où vous jette cette œuvre unique. Et, en effet, si c'est un pêcheur galiléen qui a écrit ces pages-là, sans le secours de l'Esprit-Saint, un homme inculte et illettré, comme l'appelle saint Luc, ἀγράμματος καὶ ἰδιώτης[1], l'Evangile de saint Jean devient un phénomène inexplicable. Il ne sert de rien d'avancer, sans motif, « que Jean paraît avoir bu à des sources étrangères[2]. » Eh ! mon Dieu, bien d'autres en avaient approché leurs lèvres : Basilide, Valentin, tous tous les gnostiques y boiront tour à tour. Et que va-t-il tomber de la plume de ces savants ? Des extravagances qui font sourire aujourd'hui. L'Evangile de saint Jean est devenu, est resté et restera dans tous les siècles le code de la métaphysique chrétienne. En l'absence de toute preuve positive, l'hypothèse de l'inspiration divine serait encore, à première vue, la plus simple et la plus scientifique de toutes.

Mais M. Renan a trouvé le moyen d'esquiver la difficulté. L'Evangile de saint Jean n'est pas ce que nous pensons. Jusqu'ici, lorsqu'on voulait procurer à un homme une de ces jouissances qui remplissent le cœur en même temps qu'elles élèvent l'intelligence, on lui disait : Si vous avez l'âme faite pour sentir, pour savourer, pour palper le vrai, le bon, le beau, le pathétique, le sublime, lisez, relisez, relisez encore les chapitres XIV, XV, XVI, XVII

1. *Actes des Apôtres*, IV, 13.
2. *Vie de Jésus*, Introd., p 31.

Digitized by Google

de l'Evangile de saint Jean. Il n'existe rien de pareil sur la terre. Des millions et des millions d'âmes y ont puisé la confiance en Dieu, le sentiment de leur dignité, le courage de la vertu.... Erreur que tout cela! Théologiens, philosophes, littérateurs, tous s'y sont trompés : c'est M. Renan qui l'affirme. Ces discours de Jésus-Christ dans saint Jean, que la foi médite, que la science creuse et auxquels la piété s'alimente depuis dix-huit siècles, ces discours, dont chaque mot est une lumière et une force pour les âmes, ces discours ne sont que des *tirades prétentieuses, lourdes, mal écrites, disant peu de chose au sens moral, des discours remplis d'une gnose obscure, d'une métaphysique contournée, des discours raides et gauches, au ton faux et inégal,* etc., etc.[1]. Voilà ce qu'un membre de l'Institut ose écrire en France au XIXe siècle, et, ce qui est plus blessant encore pour notre amour-propre national, il trouve des sots qui l'admirent. Quand M. Renan composait cette page dans son cabinet, il s'attendait sans doute à ce que personne ne lui répondrait là-dessus, et il a bien jugé. Si quelqu'un venait me soutenir que les discours de Démosthène sont des tirades prétentieuses et lourdes, et les oraisons funèbres de Bossuet des discours raides et gauches, je ne lui répondrais pas, parce qu'il manquerait d'un sens pour m'entendre; et si un candidat osait émettre sur le discours de la Cène le jugement que se permet M. Renan, j'ai trop de confiance dans le discernement de mes collègues de la Faculté des lettres pour ne pas penser qu'ils l'admettraient difficilement au grade de bachelier.

1. *Vie de Jésus*, p. 30, 33, 34.

Digitized by Google

LE SURNATUREL ET LES MIRACLES.

Toute la controverse entre le criticisme moderne et la religion chrétienne se ramène à l'existence du surnaturel. C'est pour bannir le miracle de l'histoire évangélique qu'on attaque l'authenticité des documents qui la renferment. Nos adversaires ne s'en cachent pas : ils ne se méprennent pas plus que nous sur la nullité des raisons critiques qu'ils voudraient faire valoir contre l'origine d'un livre qui réunit en sa faveur des témoignages plus imposants et plus nombreux que tout autre. Au fond, c'est d'autre chose qu'il s'agit. On conteste l'authenticité, l'intégrité ou la vérité des Evangiles, au nom d'un système préconçu, en affirmant *à priori*, ou que le miracle est impossible, ou qu'il n'a jamais eu lieu. « Que les Evangiles soient en partie légendaires, dit l'auteur de la *Vie de Jésus*, c'est ce qui est évident, *puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel*[1]. » Voilà qui est clair. Avant tout examen, il faut rejeter en partie le caractère historique des Evangiles, par la seule raison que le surnaturel s'y trouve. Nous sommes donc en présence d'une théorie qui repose tout entière sur une pure pétition de principe, en supposant démontré ce qui est en question.

Or, rien n'est moins scientifique qu'un pareil procédé. Eriger en axiome indubitable ce que l'humanité en masse n'a jamais admis, ce qu'elle persiste à nier de toutes ses forces, c'est un paralogisme de la pire espèce. On se couvrirait de ridicule en voulant essayer d'une telle méthode

1. *Vie de Jésus*, Introd., p. 15.

Digitized by Google

dans un ordre de choses quelconque. Que dirait-on au physiologiste, à l'astronome, au philosophe, qui affirmerait *à priori*, sans discussion préalable, comme autant de principes qui n'ont pas besoin de preuves, l'un que l'essence de la médecine est la négation de l'âme, l'autre que la rotation de la terre autour de son axe est chose impossible, le troisième que le premier mot de la philosophie, c'est qu'il n'y a pas de substances. On leur dirait : Vous n'avez pas le droit de poser comme une vérité incontestable ce qui n'est qu'une simple hypothèse ; discutez, raisonnez, prouvez, nous vous attendons sur ce terrain ; mais aussi longtemps que vous vous contenterez de suppositions arbitraires, d'allégations toutes gratuites, vous pourrez faire du roman, vous ne ferez pas de la science.

Nous devons l'avouer, M. Renan semble avoir compris qu'une méthode qui consiste à nier les faits *à priori*, en vertu d'un principe qu'on se garde bien d'établir, est tout ce qu'il y a de plus contraire à la science. Sur ce point, il bat en retraite, sans même se donner la peine de dissimuler son mouvement rétrograde. Il y a quelques années, il écrivait avec ce ton tranchant que donne l'inexpérience à l'homme qui débute : « L'essence de la critique est la négation du surnaturel. — Qui dit au-dessus ou en dehors de la nature dans l'ordre des faits dit une *contradiction*[1]. » Aujourd'hui, le ton change. On dirait que le disciple de Strauss a médité cette phrase de Rousseau : « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question, sérieusement traitée, serait impie si elle n'était absurde : ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir ; il faudrait l'enfermer. » (IIIe *Lettre de la Montagne.*) Il ne s'agit donc plus de l'impossibilité du miracle,

1. *Études d'histoire religieuse*, p. 139, 207.

Digitized by Google

mais du simple fait de sa constatation. L'aveu est complet : « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience, que nous bannissons le miracle de l'histoire. Nous ne disons pas : « Le miracle est impossible; » nous disons : « Il n'y a pas eu, jusqu'ici, de miracle constaté [1]. » Ces libres penseurs ont une peur singulière de la philosophie : ils s'en défendent comme d'un méfait; tout se réduit pour eux à l'expérience. En tout cas, la question se trouve bien simplifiée; et, s'il est certain que les miracles de l'Evangile sont des faits dûment constatés, M. Renan devra, de son propre aveu, jeter son livre au feu.

Si l'auteur de la *Vie de Jésus* tenait autant à la réputation de philosophe qu'à celle de romancier ou de poëte, je n'aurais pas de peine à lui montrer qu'il se fait illusion à lui-même, ou qu'il veut donner le change sur son vrai sentiment. C'est bien au nom de tel ou tel système qu'il cherche à bannir le miracle de l'histoire; et ce système a un nom fort connu, il s'appelle le panthéisme. Or, que le miracle, ou l'intervention spéciale et directe de Dieu dans les événements de ce monde, soit un non-sens et une impossibilité dans une théorie qui ne voit dans la somme des existences et des phénomènes que les modifications nécessaires d'une substance unique, c'est ce qu'il est superflu de démontrer. Et, d'autre part, que M. Renan soit panthéiste dans le sens le plus rigoureux du mot, c'est ce dont son livre témoigne jusqu'à l'évidence. L'auteur de la *Vie de Jésus* nie la personnalité humaine, pour quiconque possède l'alphabet de la philosophie, lors-

1. *Vie de Jésus,* Introd., p. 51. Cela n'empêche pas M. Renan d'écrire un peu plus loin : « La notion du surnaturel, *avec ses impossibilités,* n'apparaît que le jour où naît la science expérimentale de la nature. » (P. 41.) Mais, pour lui, le *oui* et le *non* semblent être deux choses parfaitement identiques.

Digitized by Google

qu'il énonce cette étrange proposition : *le corps fait la distinction des personnes*[1]. Il nie la personnalité de Dieu, bien qu'il s'en défende, et sa distinction réelle d'avec l'homme, quand il affirme, « qu'on limite Dieu par l'exclusion de tout ce qui n'est pas de lui ; » que « Dieu n'est pas un être déterminé hors de nous ; » que « la plus *haute conscience de Dieu* qui ait existé au sein de l'humanité a été celle de Jésus[2]. » Nous savons ce que signifient ces formules hégéliennes, « ces manifestations spontanées du Dieu caché au fond de la conscience humaine, ces apparitions passagères dont aucune n'épuise la divinité[3]. » Il y a longtemps que Hégel avait dit : C'est dans l'homme que Dieu arrive à la conscience de lui-même, et cette conscience de Dieu n'a jamais été plus haute que dans Jésus. M. Renan ne trompera personne sur le vague panthéisme dans lequel se noie sa pensée, quand il oppose à ce qu'il appelle « un froid déisme, » « cette poétique conception de la nature, où un seul souffle pénètre l'univers, où le souffle de l'homme est celui de Dieu, où Dieu habite en l'homme, *vit par l'homme*, de même que l'homme habite en Dieu, vit par Dieu[4]. » Un élève de philosophie n'aurait pas de peine à démêler le panthéisme chez un écrivain qui fait consister *la haute conscience religieuse* à croire « que la nature et le développement de l'humanité ne sont pas des règnes limités hors de Dieu, de chétives réalités, assujetties

1. *Vie de Jésus*, p. 244.
2. Ibid., p. 74, 75.
3. Ibid., Introd., p. 59.
4. *Vie de Jésus*. p. 244. Où donc M. Renan, qui prétend s'appuyer sur saint Paul (Actes, XVII, 28), a-t-il vu que. dans la pensée de l'Apôtre, *Dieu vit par l'homme*; saint Paul dit bien que « nous vivons en Dieu, » mais nullement que « Dieu vit par nous, » ce qui serait l'idée panthéiste. C'est toujours la même habitude de renvoyer le lecteur à tel chapitre, tel verset qui ne dit nullement ce qu'on lui prête.

Digitized by Google

aux lois d'un empirisme désespérant[1]. » Encore une fois, l'idée qui perce à travers ces phrases enveloppées est transparente pour quiconque connaît tant soit peu ces matières : c'est exactement le panthéisme de Hégel, tel que Strauss prétendait l'appliquer à l'histoire évangélique.

Lors donc que M. Renan vient nous dire : « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie que nous bannissons le miracle de l'histoire, » nous sommes en droit de répondre que c'est là un vain subterfuge destiné à masquer une théorie qu'on ne veut pas s'avouer à soi-même ou qu'on s'efforce de dissimuler aux autres. Mais enfin, prenons la concession pour ce qu'elle vaut ; et puisqu'on renonce désormais à la thèse sur l'impossibilité du miracle, pour s'en tenir à sa non-réalité, suivons notre adversaire sur le terrain qu'il lui plaît de choisir.

Pour croire au surnaturel, M. Renan demande qu'on lui produise un miracle constaté. S'il n'exige que cela, il ne sera pas difficile de le satisfaire. Qu'il ouvre les Evangiles, il y trouvera d'un bout à l'autre des faits miraculeux constatés par des témoins que leur caractère de droiture et de loyauté, pour ne pas dire leur sainteté, met à l'abri de tout soupçon de fraude ou d'imposture, qui poussent la sincérité jusqu'à s'accuser eux-mêmes, à divulguer leurs propres fautes, sans que rien les y oblige ; des témoins qui ont vu de leurs propres yeux, qui ont entendu, qui ont touché de la main ce qu'ils rapportent, qui n'ont pas cru avant de voir, mais qui ont cru parce qu'ils ont vu, qui se sont refusés à l'évidence même, et qui, enfin, vaincus par cette évidence, ont scellé leur témoignage de leur sang. Il y trouvera des miracles opérés non-seulement « devant des personnes disposées à y croire[2], » mais encore devant

1. *Vie de Jésus*, p. 246.
2. Ibid., Introd., p. 50.

Digitized by Google

des personnes disposées à n'y pas croire, en présence des pharisiens et des docteurs de la loi, c'est-à-dire de la classe d'hommes la plus hostile au thaumaturge (Luc, v, 17; et vi, 7); des miracles opérés, non pas « en cachette [1], » mais tantôt devant quatre mille hommes, tantôt devant cinq mille, le plus souvent au milieu d'une grande foule. Il y trouvera des miracles qui ont été discutés, examinés, tournés et retournés dans tous le sens depuis dix-huit siècles, qui ont passé par le crible de la critique, tant de la part des chrétiens que des Juifs et des païens, et qui ont obtenu l'assentiment le plus large et le plus constant que jamais croyance ait rencontré dans le monde. Si cela ne suffit pas pour qu'un fait soit avéré, il ne reste plus qu'à se jeter tête baissée dans le scepticisme historique.

Non, cela ne suffit pas, répond notre critique; car ces miracles ne sont point produits devant une commission de savants. Permettez : vous confondez ici, avec une légèreté impardonnable, deux choses parfaitement distinctes, le fait du miracle et son caractère miraculeux. S'agit-il du simple fait, du fait matériel, du fait qui tombe sous le sens, une personne du peuple ou un homme du monde, jouissant de l'usage de ses facultés et doué d'organes sains, est aussi compétent, pour voir et pour entendre, que le premier savant de la terre. Il n'est pas nécessaire d'être physiologiste, physicien ou chimiste pour pouvoir constater qu'un aveugle-né a commencé de voir à un moment donné, qu'un paralytique s'est mis à marcher, qu'un sourd-muet a recouvré la parole et l'ouïe. Quant à la question de savoir si de telles guérisons opérées d'un mot, d'un geste, dépassent les forces naturelles, cela peut être du ressort de la science, si vous le voulez; mais le fait en lui-même est à la portée de tout le monde, et n'exige, pour être observé et

1 *Vie de Jésus*, p, 264.

Digitized by Google

rapporté fidèlement, ni une forte dose d'érudition, ni une longue habitude des recherches scientifiques.

Et même, le caractère miraculeux du fait est-il de la compétence exclusive des savants? Il serait ridicule de vouloir le prétendre. Qu'il puisse y avoir certains phénomènes au sujet desquels la science est en droit de discuter s'ils doivent être attribués à des causes naturelles ou non, c'est ce dont personne ne doute. Mais il en est d'autres également pour lesquels une consultation de ce genre serait à tout le moins inutile. Je n'ai pas besoin qu'une commission de savants vienne m'apprendre qu'avec cinq pains et deux poissons il est absolument impossible de rassasier cinq mille hommes : là-dessus, une maîtresse de maison en sait tout aussi long que l'Académie des sciences. C'est le simple bon sens qui dit qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de guérir un aveugle-né avec un peu de boue détrempée, de redresser un paralytique par ce mot : lève-toi et marche! de ressusciter un mort de quatre jours, que la décomposition commence à gagner. Sur ce point, l'avis de tous les physiciens du monde ne saurait rien ajouter à la conviction générale. Il est même permis d'aller plus loin, sans faire injure à la véritable science ni aux vrais savants. Lorsqu'il s'agit de faits pareils, ce ne sont pas précisément les hommes de parti pris et à système préconçu qui doivent passer pour les meilleurs juges ou pour les témoins les plus sûrs. Si les évangélistes avaient chacun une théorie médicale, des idées particulières sur la substance ou sur la nature des corps, je me tiendrais beaucoup plus en garde contre leur témoignage : il serait à craindre, en effet, que ces hypothèses scientiques n'eussent déteint sur le récit lui-même; au contraire, l'absence de toute préoccupation de ce genre chez ces âmes simples et droites est l'une des raisons qui, jointes à tant d'autres, ne permettent pas de suspecter la fidélité de leur relation.

Digitized by Google

M. Renan a l'air de croire que les miracles de l'Evangile ont été admis à l'aveugle, sans la moindre difficulté, et en dehors de tout examen sérieux. C'est le contraire qui est le vrai. Si notre adversaire avait tenu à éclairer ses lecteurs par une discussion approfondie, il aurait pu trouver une excellente occasion d'exercer sa critique. Il lui suffisait pour cela de parcourir le chapitre IX de saint Jean, lequel porte tout entier sur la guérison de l'aveuglé-né. Enquête de la part des ennemis du Christ, déposition de témoins, constatation du fait de la cécité par les parents mêmes de l'aveugle, nouvel interrogatoire du fils, tentatives réitérées pour nier la guérison ou pour l'expliquer naturellement, impossibilité de porter atteinte à la réalité du miracle, rien n'y manque. C'est un procès en forme dont l'instruction se poursuit dans les moindres détails. Comment se fait-il que l'auteur de la *Vie de Jésus*, qui consacre à l'analyse des miracles tout un chapitre de son livre, trouve moyen de ne pas dire un seul mot d'un récit qui occupe une si grande place dans l'histoire évangélique? Apparemment, cela le gênait dans la théorie qu'il s'est faite sur la crédulité publique au temps de Jésus-Christ : il aura mieux aimé passer sous silence ce qui eût pu donner l'éveil au lecteur le plus confiant. Est-ce de là de la sincérité?

Voyons maintenant à quelles conditions M. Ernest Renan permet à Dieu de faire un miracle. Je ne crois pas qu'il existe dans la littérature française de page plus divertissante. Le morceau mérite d'être connu :

« Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté, qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose (ce *je suppose* est charmant!), ressusciter un mort, que ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nom-

Digitized by Google

mée. Cette commission *choisirait* le cadavre (*sic*), s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'*expérience*, réglerait tout le système de précautions nécessaire pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise [1]. »

Ainsi, quand Dieu voudra faire un miracle, il devra d'abord avertir le public, soit par la voie des journaux, soit de toute autre manière. Sur ce, on prend jour, la commission de M. Renan s'assemble, désigne le local, choisit le sujet, et le thaumaturge se présente devant ces messieurs, prêt à leur donner une séance de résurrection. M. Renan oublie de nous dire si, pour avoir le droit d'opérer un miracle, le thaumaturge ne devra pas être au moins bachelier ès lettres : ce ne serait pas trop exiger. Quoi qu'il en soit de ce détail, tous les préparatifs sont achevés, la commission est au grand complet; c'est à qui braquera ses lunettes et ses regards sur l'opérateur, lequel est invité à commencer l'*expérience*. Si le mort ressuscite, il sera *presque certain* qu'il est ressuscité..... Voilà les scènes bouffonnes auxquelles l'Être infini devra se prêter, à la requête et pour le bon plaisir de M. Ernest Renan et de ses amis; sinon, il lui sera interdit de faire des miracles. Grand Dieu! à quel niveau intellectuel sommes-nous descendus? Et qui donc retrouvera le rire gaulois de nos bons vieux pères pour faire à ces indécentes balivernes le seul accueil qu'elles méritent?

Vous croyez peut-être que la commission présidée par M. Renan, ou ayant l'honneur de le compter parmi ses membres, se tiendra pour satisfaite? Ah! oui; vous ne connaissez pas les exigences de la haute critique. La résurrection d'un seul mort, qu'est-ce que cela? Une pareille

1. *Vie de Jésus*, Introd., p. 51, 52.

Digitized by Google

commission ne se réunit pas pour une bagatelle de cette espèce. Il faut à sa pieuse curiosité de *nouveaux cadavres*, une certaine variété de circonstances qui rompe la monotonie du fait ; peut-être même éprouvera-t-elle le besoin de changer de local. On *invitera* donc le thaumaturge à répéter l'expérience, « car on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois ; » et sans doute que Dieu voudra bien se tenir jusqu'au bout à la disposition du congrès chargé de mesurer sa puissance. Il faut citer textuellement ces étrangetés, car ceux qui ne les ont pas lues auraient de la peine à croire qu'il existe en France, à l'heure qu'il est, un homme capable de les écrire :

« Cependant, comme une *expérience* doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que dans l'ordre du miracle il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là [1] ? »

Ah ! je le crois bien : tant que le blasphème ne sera pas un mérite auprès de Dieu, il est à croire que la commission de M. Renan en sera quitte pour ses frais de représentation. Ils veulent expérimenter Dieu dans un amphithéâtre ; ils le somment à comparaître devant eux ; ils lui assignent le lieu, le jour et l'heure ! Mais qu'est-ce donc que Dieu pour vous, et quelle idée vous faites-vous de l'Être souverain ? Vous l'avez dit ailleurs, et nous com-

1. *Vie de Jésus*, p. 52.

Digitized by Google

prenons : « Dieu, Providence, âme, *autant de bons vieux mots*, *un peu lourds et matériels*, que la science expliquera, mais qu'elle ne remplacera jamais avec avantage [1]. » Oui, voilà bien la clef de votre livre : vous ne craignez pas de jeter à Dieu l'insulte et le défi, parce que vous le niez.

M. Renan ignore sans doute que sa commission a fonctionné à différentes reprises, et cela au moment le plus solennel de l'histoire. Ils étaient là, au pied de la croix, ces hommes qui se disaient les savants de l'époque ; ils avaient « choisi le sujet de l'expérience, choisi le milieu, choisi le public [2] ; » ils ricanaient et ils disaient : « S'il est le fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui ! » (Matth. XXVII, 42.) Mais l'Homme-Dieu garda le silence : il avait exaucé l'humble femme du peuple prosternée à ses pieds ; il ne répondit aux orgueilleux qui l'insultaient qu'en répandant son sang pour le salut de leur âme.

Si la théorie de l'auteur sur le miracle implique l'athéisme, l'application qu'il en fait à l'histoire évangélique dépasse tout ce que l'on peut attendre d'un écrivain qui se raille de son public. Veut-on savoir comment il explique le miracle de la multiplication des pains, rapporté dans les mêmes termes par les quatre évangélistes (Matth. XIV, 15 et ss ; Marc, VI, 35 et ss ; Luc, IX, 11 et ss ; Jean, VI, 2 et ss) ? Deux lignes lui suffisent pour renverser tout le récit : « Grâce à une extrême frugalité, la troupe sainte vécut dans le désert ; on crut naturellement voir en cela un miracle [3]. » Pas un mot de plus ; pas l'ombre d'une

1. Article de la *Liberté de Penser*. 2 septembre 1850. Le blasphème est un peu adouci dans la reproduction postérieure de l'article. (*Études d'histoire religieuse*, p. 419.)

2. *Vie de Jésus*, Introd., p. 52.

3. *Vie de Jésus*, p. 198.

Digitized by Google

discussion pour montrer qu'un pareil fait, reproduit par saint Matthieu sur le théâtre même de l'événement, a pu être cru et accepté sans le moindre fondement. Non, une *extrême frugalité* suffit pour expliquer comment cinq mille hommes ont pu être rassasiés avec cinq pains et deux poissons, de telle srote qu'il restait du repas de quoi remplir douze paniers. Si jamais M. Renan devient fournisseur des vivres quelque part, je ne lui conseille pas de tenter l'expérience. Ai-je eu raison de dire que nous n'avons pas affaire à un écrivain sérieux ?

Même procédé pour les miracles de guérison rapportés dans les Evangiles. Ici l'afféterie du style le dispute au vide de la pensée. Notre romancier voudrait mettre en vogue une sorte de médecine sentimentale qui, d'après lui, rendrait suffisamment compte des faits évangéliques. « Qui oserait dire que, dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie ? le plaisir de la voir guérit. Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain [1]. » Certes, nous sommes loin de contester l'action du moral sur le physique ; mais lui attribuer une telle efficacité, c'est tomber dans le ridicule. Allez donc demander aux direc-

1. *Vie de Jésus*, p. 260. M. Renan abuse étrangement de la crédulité de ses lecteurs quand il veut leur faire admettre que la médecine, chez les Juifs, se réduisait à des *pratiques religieuses*. Alors, comme aujourd'hui, on distinguait très-bien entre l'action surnaturelle de Dieu et les secours de l'art. Avant de s'adresser à Jésus-Christ, l'hémorroïsse « avait dépensé tout son bien en médecins et n'avait pu être guérie par aucun. » (Saint Marc, v, 26 ; saint Luc, viii, 43.) Comment l'auteur a-t-il pu écrire cette phrase : « Guérir était considéré comme une chose morale ? » Et pourquoi faut-il qu'à chaque instant la question de bonne foi se pose malgré nous ?

Digitized by Google

teurs de l'établissement des Aveugles ou de l'Institut des Sourds-Muets si le sourire de qui que ce soit a jamais rendu la vue à un aveugle-né, et s'il n'est pas inouï que le contact d'une *personne exquise*, ou le simple plaisir de la voir, ait guéri subitement un sourd-muet de naissance. Le Sauveur ne parcourait pas la Judée et la Galilée distribuant à droite et à gauche des *sourires* et des *espérances;* c'est en souverain qu'il commandait à la maladie et à la mort : « Je le veux, sois guéri ! — Lève-toi, prends ton grabat et marche ! » Se figure-t-on dix lépreux délivrés de cette horrible maladie par le plaisir de voir un homme ? En vérité, ce sont là de pures fadaises, qu'on tolérerait à peine dans un roman.

L'auteur de la *Vie de Jésus*, marchant sur les traces de tant d'autres qui se prennent pour des esprits forts, ne croit pas à l'action du démon sur l'âme et sur le corps ; partant, il essaie d'expliquer par des causes purement naturelles les cas de possession que mentionne l'Evangile. La thèse est bien vieille, et demanderait beaucoup de talent pour être rajeunie. Si, au lieu de répéter gravement les plaisanteries de Voltaire, M. Renan avait voulu traiter la question en vrai critique, il aurait dû chercher à établir : 1° que les démons ou anges déchus n'existent pas ; 2° que leur influence dans l'ordre moral ou physique est impossible ; 3° qu'ils n'ont pas dû déployer une résistance désespérée à ce moment suprême où le Rédempteur du monde venait détruire l'empire du mal. Jusque-là, il nous permettra de continuer à croire, ne serait-ce que pour l'honneur de l'humanité, que des suggestions étrangères ont eu leur part dans les crimes et dans les scandales qui ont épouvanté la terre depuis six mille ans ; qu'on observe par intervalle, dans le cours de l'histoire, tel rire sacrilége, telle haine persévérante, tel blasphème qui n'est pas le fait de l'homme seulement, et dont l'origine remonte à

Digitized by Google

ces puissances ténébreuses que la grâce de Jésus-Christ nous apprend à combattre et à vaincre.

Passons sur un point de doctrine qu'il n'a pas plu à notre adversaire de discuter davantage, et au sujet duquel il ne nous comprendrait pas. Comment parler du rôle de Satan à travers l'histoire, dans l'idolâtrie, par exemple, à un écrivain qui s'enthousiasme pour « la terre d'Adonis, la sainte Byblos et les eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes[1]? » Quand M. Renan associait la pensée du culte d'Adonis à des souvenirs et à des regrets que nous savons tous comprendre et respecter, ignorait-il à quelles infamies il faisait allusion? Qu'il lise, touchant les fêtes de la plus obscène divinité du paganisme, ce qu'a écrit là-dessus l'un de ses confrères, M. Alfred Maury, qui doit lui paraître peu suspect en fait de dévotion[2]. Il est douloureux pour nous de voir que la piété fraternelle elle-même ne sait plus défendre nos modernes païens contre des aberrations si prodigieuses, et qu'en voulant honorer la mémoire d'une femme, d'une sœur qui portait un nom chrétien, qui avait reçu le baptême de la foi, ils ne trouvent plus sur leurs lèvres et dans leur cœur que les noms d'Adonis, de la sainte Byblos et des mystères impurs de l'idolâtrie!

Cela est pénible à penser, je l'avoue; et ce n'est pas sans tristesse que je viens d'écrire ces lignes. Oui, nous comprenons que l'Evangile soit devenu pour vous une lettre close, une énigme indéchiffrable : les fêtes d'Adonis ne s'y trouvent pas, et les femmes des mystères antiques n'y jouent aucun rôle. Mais, du moins, si vous contestez les miracles du Sauveur, dites-nous quelque chose qui vaille la peine d'être réfuté. Car, en vérité, votre récit de

1. Dédicace du livre « à l'âme pure de ma sœur Henriette. »
2. *Religions de la Grèce antique*, t. III, p. 218 et suiv.

Digitized by Google

la résurrection de Lazare oblige de croire que vous avez voulu mystifier le public par une plaisanterie dont vous n'êtes pas, dont vous ne pouvez pas être la dupe. Qu'on en juge par cette analyse.

M. Renan, qui, fidèle à son habitude de tourner les difficultés, expédie *dans une ligne* les deux résurrections de la fille de Jaïre et du fils de la veuve de Naïm, tandis qu'il consacre un chapitre entier à d'autres miracles de moindre importance, M. Renan, dis-je, après bien des tours et des détours, arrive « à penser qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection[1]. » Voyons un peu en quoi consiste ce *quelque chose*. D'abord, « il semble que Lazare était malade. » M. Renan n'en est pas bien sûr, mais, enfin, il lui *semble* que cela devait être. Ce qui nous semble, à nous, c'est que le romancier est visiblement embarrassé. « Sur un message des sœurs alarmées, Jésus quitte la Pérée, et la joie de son arrivée put ramener Lazare à la vie[2]. » On ne voit pas trop comment, si Lazare n'était pas mort, il a pu être ramené à la vie ; mais *il semble* que, pour un disciple de Hégel, vivre et mourir soient deux choses identiques. Ce n'est pas tout. Le besoin d'un miracle se fait sentir parmi les amis de Jésus : il faut frapper un grand coup et triompher de l'*incrédulité hiérosolymite*[3]. Alors Lazare, en rusé compère qu'il est, « se fait entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille. » M. Renan ne nous dit pas combien de temps Lazare a jugé à propos d'y rester ; il ne s'explique pas davantage sur le *Domine jam fœtet, quatriduanus est enim :* ce sont là autant de petits détails que l'historien

1. *Vie de Jésus*, p. 360.
2. Ibid., p. 361.
3. Ibid., p. 359.

Digitized by Google

néglige, pour s'en tenir aux grandes lignes du récit. Bref, Jésus-Christ arrive, croyant son ami bien et dûment mort; les complices sont là, suivant de l'œil le dénoûment de la comédie; on écarte la pierre; « Lazare sort avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition dut *naturellement* être regardée par tout le monde comme une résurrection. » De là, cette poignée de fourbes et d'imbéciles s'en alla conquérir le monde à la foi, à la justice et à la charité. Voilà le miracle de la résurrection de Lazare expliqué et commenté par M. Ernest Renan, membre de l'Institut, chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis, et boulevard des Italiens, 15.

Que répondre à cela? Il est évident que le christianisme ne saurait résister à de pareilles attaques; il faut nécessairement que la religion succombe sous une argumentation aussi écrasante. Lazare, « ramené à la vie par la joie de l'arrivée de Jésus, » ou bien faisant le mort pour hâter le succès de l'entreprise, voilà de ces hypothèses neuves, fécondes, capables d'opérer une révolution dans la science... Je prie mes lecteurs de contenir leur indignation, comme je tâche de maîtriser la mienne. M. Renan nous a rendu un service. Depuis longtemps nous désirions pour nos catéchismes de persévérance une page, écrite en assez bon français, qui pût résumer ce que l'incrédulité a de plus fort à opposer aux miracles de l'Evangile. Grâce à l'auteur de la *Vie de Jésus*, cette page existe, et elle restera, je l'espère. Voyez, pourrons-nous dire désormais à quel oubli de lui-même, du bon sens et de la raison arrive un homme d'esprit qui veut s'attaquer à la religion; jugez par ces pauvretés de la force d'une critique qui se donne de si grands airs : vous avez là devant vous le résumé des efforts de l'incrédulité moderne; c'est tout ce qu'elle a su imaginer pour ébranler la certitude des miracles de l'Evangile : voyez et jugez. Tel est le pro-

Digitized by Google

fit que nous comptons bien tirer de cette page du livre de M. Renan. Il est possible que l'un ou l'autre voltairien attardé se pâme d'admiration devant elle, mais les enfants de nos catéchismes en riront, et c'est le seul châtiment qu'elle mérite.

LA PERSONNE DE JESUS-CHRIST.

Ce n'est pas sans une vive répugnance que nous abordons cette partie de l'ouvrage dont la réfutation nous occupe. On doit comprendre qu'il en coûte à notre cœur de prêtre de discuter des blasphèmes que la plume d'un chrétien se refuse presque à retracer ; et pour nous consoler de cette triste nécessité, nous avons besoin de penser à ces millions d'âmes qui, à l'heure où nous écrivons ces lignes, s'élèvent vers Celui à qui appartiennent notre foi, notre cœur et notre vie. D'autre part, il est impossible de se dissimuler qu'on court toujours risque d'affaiblir le respect des choses saintes, et de blesser la délicatesse du sentiment religieux, même en ne reproduisant les attaques que pour les détruire. Et cependant il faut faire taire ses répugnances, et se plier, sans trop d'empressement comme sans crainte, aux conditions et aux exigences de la publicité moderne. Le divin Sauveur a permis que son adorable personne fût livrée aux contradictions de ce monde. *Positus hic in ruinam et resurrectionem multorum* [1] : c'est par ces mots que s'ouvre l'histoire de la Rédemption. Le drame évangélique se prolonge à travers les siècles, et, aujourd'hui comme toujours, la scène de la

1. S. Luc, II, 34.

Digitized by Google

Passion se répète sans que rien y manque, pas même le baiser de Judas. Faut-il s'étonner qu'un homme se lève pour blasphémer le Christ? il s'en trouve bien qui nient l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la distinction du bien et du mal! Dieu a laissé l'homme dans la main de son conseil [1], et nous usons tous de cette liberté, les uns pour la vie, les autres pour la mort. C'est pourquoi de tels excès nous causent moins de surprise qu'ils ne nous inspirent de pitié; et, s'il est toujours pénible de les voir se produire, il n'est pas sans avantage de pouvoir constater une fois de plus que le blasphème condamne à la déraison tous ceux qui le profèrent.

Lorsqu'on lit attentivement l'ouvrage de M. Renan, on se demande à chaque instant pour qui écrit l'auteur. Pour ceux qui raisonnent et qui savent? Cela est impossible : le monde savant ne se contente pas de si peu; il sait à quoi s'en tenir sur un vernis d'érudition qu'on peut acquérir en six mois. Pour les chrétiens qui ne font pas de la religion une rêverie sentimentale, mais qui l'envisagent comme l'affaire capitale de la vie? Encore moins : il n'est pas une page de ce roman qui ne leur inspirerait un profond dégoût. Voici donc la pensée qui se présente d'elle-même. Il existe malheureusement dans notre société, si tourmentée depuis près d'un siècle, une classe d'esprits qui flottent entre l'erreur et la vérité, faute d'avoir reçu une éducation saine et forte. Ce sont quelques bourgeois à l'oreille desquels sont arrivés les derniers échos du rire de Voltaire; des femmes qui oublient que l'honneur de leur sexe est dans les vertus nobles et austères du foyer domestique; des jeunes gens arrivés à cet âge où la passion aime à chercher son excuse dans un doute intéressé. On me permettra d'omettre deux ou trois

1. Eccli., xv, 14.

Digitized by Google

autres catégories qui pourraient grossir le groupe. Dire nettement à ce public de choix que Jésus-Christ a été un imposteur ou un extravagant, ce serait se tromper de date et employer un style qu'on pouvait risquer impunément il y a soixante ans, mais qui passerait aujourd'hui pour un style de mauvaise compagnie. Pour réussir, il faudra y mettre plus de formes. Exalter par un amas d'épithètes louangeuses le fondateur du christianisme, en le dépouillant tout doucement de sa divinité, voilà le joint qu'il s'agit de trouver pour ne pas trop choquer, d'une part, et, de l'autre, mettre à leur aise des consciences impatientes du frein. De cette manière, les convenances seront sauves, et les âmes auxquelles la religion pèse, affranchies de toute pratique gênante. Le Christ deviendra le premier des grands hommes, ce qui est fort poli et n'oblige à rien; et il cessera d'être Dieu, ce qui permettra de tout faire. En se créant ainsi une sorte de juste milieu entre la foi et l'incrédulité, on pourra se tranquilliser à peu de frais, et, tout en se disant chrétien, s'abstenir de tout acte qui le prouve. Voilà le calcul. Pour avoir une certaine actualité, le tour n'en est pas plus nouveau. Ce n'est pas le premier *coup de chapeau* que le christianisme ait reçu de ses ennemis, habitués à ployer le genou devant lui pour mieux l'insulter. L'*Ave Rabbi* est vieux de dix-huit siècles; mais malgré les efforts qu'il tente pour faire revivre une mode que l'on croyait passée, M. Renan ne tardera pas à s'apercevoir que personne n'est dupe de ces cérémonies, et qu'à force de tirer la révérence à Dieu et à ses saints, on a fini par se rompre l'échine et par user le chapeau.

Si l'on ne tient pas compte de ce plan raisonné ou conçu d'instinct, je défie qui que ce soit de rien comprendre au livre de M. Renan. C'est par là seulement qu'on s'explique la contradiction qui en fait la base. Exalter Jésus-Christ

Digitized by Google

pour tromper les uns, rabaisser Jésus-Christ pour rassurer les autres, voilà l'idée de l'ouvrage. Eblouis par tant d'éloges, les premiers ne comprendront pas ; satisfaits de tant d'accusations, les seconds ne comprendront que trop, et le but sera atteint. Est-ce là une hypothèse ? Qu'on en juge par ce que nous allons citer.

Et d'abord, il s'agit d'étourdir par un fracas de grands mots ceux qui, se laissant prendre à des phrases retentissantes, ne vont pas au fond des choses. Ils auront leur part, et elle sera large. Jésus-Christ sera donc pour eux « un homme incomparable, à proportions colossales, un beau, un étonnant génie, une personne supérieure, une personne sublime, le créateur de la religion éternelle de l'humanité, le vrai créateur de la paix de l'âme, le grand consolateur de la vie, *auquel chacun de nous doit ce qu'il a de meilleur ;* le fondateur des droits de la conscience libre, le modèle accompli que toutes les âmes souffrantes méditeront pour se fortifier et se consoler [1]. » On parlera avec emphase « de sa grande âme, de sa haute nature, de son instinct *divin,* de sa nature *divine* [2]. » On dira de lui « qu'il a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation : que la conscience universelle lui a décerné avec justice le titre de Fils de Dieu ; que la mort a fondé sa divinité ; qu'il est devenu la pierre angulaire de l'humanité ; à tel point qu'arracher son nom de ce monde, serait l'ébranler jusqu'aux fondements [3]. » On ira même jusqu'à « vouloir baiser l'empreinte de ses pieds, » et dans une apostrophe finale où le blasphème devient lyrique, l'on s'écriera : « Entre toi et Dieu, on ne distinguera plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends

1. *Vie de Jésus,* p. 18, 448, 36, 130, 2, 457, 332, 176, 283, 379.
2. Ibid., p, 41, 74, 419, 424, 379.
3. Ibid., p. 348, 18, 426.

Digitized by Google

possession de ton royaume, où te suiveront, par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adorateurs [1]. »

Certes, voilà plus qu'il n'en faut pour faire des dupes. Je lisais, ces jours derniers, je ne sais où, que le livre de M. Renan est une œuvre profondément religieuse. Ce langage ne me surprend pas. Comme tant d'autres, le jeune homme qui écrivait ces lignes se souvenait trop de sa rhétorique et avait oublié son catéchisme. Eh bien, avant d'aller plus loin, je soumettrai une réflexion à ceux qui cherchent le sommeil de la conscience dans ce qu'ils appellent un admirable ouvrage. Si j'étais à leur place, les paroles de M. Renan ne me rassureraient pas, et même, elles m'inquiéteraient beaucoup. La conclusion naturelle que j'en tirerais, c'est qu'il se pourrait fort bien que le monde chrétien n'ait pas eu tort d'adorer Jésus-Christ depuis dix-huit siècles, et qu'au fond l'auteur de la *Vie de Jésus* lui-même n'est pas très-éloigné de partager cette conviction. Comment! c'est un *jeune charpentier* [2] de la Galilée qui a créé la religion éternelle de l'humanité! C'est à « un jeune villageois qui a vu le monde à travers le prisme de sa naïveté [3], » que nous devons encore, à dix-huit siècles de distance, *ce que chacun de nous a de meilleur!* C'est un *juif évhéméristé*, *un jeune démocrate*, ne sachant ni hébreu, ni grec, n'ayant aucun élément de culture hellénique, aucune connaissance de l'état général du monde, sans être pourtant *ce que nous appelons un ignorant* [4]; c'est un *jeune enthousiaste*, qui n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps, pas la moindre idée d'un ordre naturel réglé par des lois, pas même

1. *Vie de Jésus*, p. 142, 426.
2. Ibid., p. 80.
3. Ibid., p. 40.
4. Ibid., p. 147, 227, 30, 32, 34, 38, 31.

Digitized by Google

une notion bien arrêtée de ce qui fait l'individualité [1], c'est ce confrère affidé de Jean Baptiste, ce simple d'esprit [2], qui est « devenu la pierre angulaire de l'humanité, à tel point qu'arracher son nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements ! » Il n'y a qu'un niais, j'écris le mot en toutes lettres, qui, partant des prémisses de M. Renan, n'arriverait pas à cette conclusion : ou Jésus-Christ est Dieu, ou le monde civilisé est frappé depuis dix-huit siècles d'une incurable folie. Encore une fois, si j'étais du nombre de ceux qui, pour des raisons qu'ils connaissent, veulent se faire *chloroformer* par l'auteur de la *Vie de Jésus*, son langage m'effrayerait singulièrement; je me défierais de ses doutes presque autant que de sa science ; je verrais dans le relief de ses contrastes une preuve palpable de la divinité de Jésus-Christ ; et ne serait-ce que par mesure de précaution, je continuerais d'aller à confesse.

M. Renan semble avoir compris qu'au train dont il allait, il finirait par mener son monde tout droit au confessionnal. Or, cela ne faisait pas l'affaire des lecteurs de *Mlle la Quintinie*, qui sont les siens. Après les dupes, vient le tour des *autres*. Exalter Jésus-Christ, c'est fort bien ; mais n'allez pas plus loin ; arrêtez-vous tout juste à la limite de *l'homme incomparable ;* déjà même vous en avez un peu trop dit ; le lecteur qui réfléchit pourrait arriver à des conclusions qui n'étaient pas dans le programme. Quelques traits de plus, et vous finiriez par faire trouver la divinité de Jésus-Christ dans votre livre, à ceux-là mêmes qui auraient quelque intérêt à y chercher le contraire. *Sæpe stylum vertas :* en votre qualité de poëte, la chose doit vous être facile : beaucoup ne s'aper-

1. *Vie de Jésus*, p. 106, 128, 257, 305.
2. Ibid., p. 108, 345.

Digitized by Google

cevront pas de ce qu'on appelait dans la vieille logique une contradiction, et nous, nous comprendrons.

Alors, changement de front sur toute la ligne. Ce créateur de la religion éternelle de l'humanité, ce vrai créateur de la paix de l'âme, ce grand consolateur de la vie, ce modèle accompli, etc., etc., savez-vous ce qu'il va devenir ? vous allez l'apprendre ; et vous qui, écrivant dans tel journal conservateur, ami de l'ordre et de la propriété, appelez œuvre profondément religieuse un livre que vous n'avez pas su comprendre, si tant est que vous l'ayez lu, écoutez bien ceci, avant de retailler votre plume. Cette « sublime personne » était tout simplement « un moraliste exalté, d'un tempérament excessivement passionné, dont les exigences n'avaient pas de bornes, qui méprisait les saines limites de la nature de l'homme, qui dépassait toute mesure, pour qui la famille, l'amitié, la patrie, n'avaient aucun sens, dont l'œuvre était si peu une œuvre de raison, *qu'on eût dit parfois que sa raison se troublait* [1]. » Cette « grande élévation morale » se réduisait à la bassesse d'un homme « rude et bizarre, que la mauvaise humeur entraînait quelquefois à des actes inexplicables et en apparence absurdes, qui se laissait donner avec plaisir des titres dont il était embarrassé et qu'il n'osait prendre lui-même ; qui usait parfois d'artifices *innocents, affectant de savoir* sur celui qu'il voulait gagner quelque chose d'intime ; qui ne résistait pas beaucoup à sa réputation de thaumaturge, bien qu'il sentît la vanité de l'opinion à cet égard ; qui ne se montrait pas sévère pour les charlatans, voyant en cela un hommage à sa renommée ; qui aimait les honneurs, *parce que les honneurs servaient à son but* [2]. » Ce fondateur « du plus bel enseignement

1. *Vie de Jésus*, p. 312, 313, 316, 318.
2. Ibid., p. 319, 132, 191, 162, 265, 295, 374.

Digitized by Google

moral que l'humanité ait reçu, » était « un homme à chimères, à idées fausses, froides, impossibles, acceptant les utopies de son temps et de sa race, un révolutionnaire transcendant, dont la soumission aux pouvoirs établis était dérisoire au fond, un *anarchiste* à quelques égards, dont il est *probable que beaucoup de fautes ont été dissimulées*, qu'on doit féliciter de n'avoir rencontré aucune loi qui punît l'outrage envers une classe de citoyens, *et de n'avoir pas été gêné une seule fois par la police dans sa course vagabonde* [1]. » Tel a été Jésus-Christ.

Ah ! pour le coup, vous nous mettez à l'aise, répéteront en chœur les lecteurs de *Mlle la Quintinie*. Voilà bien le Christ qu'il nous fallait. Nous devons vous l'avouer, votre « pierre angulaire » nous gênait un peu : cela donnait à réfléchir. Ce *jeune villageois* de la Galilée, « qui chaque jour encore préside au destin du monde [2], » ressemblait fort au Dieu des chrétiens : avec ces imprudents contrastes, vous laissiez la porte du confessionnal entrebâillée. A présent vous parlez clairement, et nous sommes soulagés. Désormais, quand certains préceptes de l'Evangile nous pèseront, nous pourrons dire avec vous : c'était un moraliste exalté ! Lorsqu'on viendra nous parler d'humilité, de chasteté, d'instincts à maîtriser, de passions à vaincre, nous tiendrons la réponse toute prête, et vous nous l'aurez fournie : c'était un homme à chimères, à idées fausses, froides, impossibles, qui dépassait toute mesure, et méprisait les saines limites de la nature de l'homme ! Peut-être même nous sera-t-il permis d'aller plus loin, sans rompre cependant avec le Code pénal, car vous nous l'avez appris : c'était un révolutionnaire transcendant, un anarchiste à quelques égards, qui « interdi-

1. *Vie de Jésus*, p. 282, 284, 116, 119, 458, 327, 62.
2. Ibid., p. 457.

Digitized by Google

sait la propriété et enseignait que les pauvres seuls seront sauvés [1]. » Par conséquent, débarrasser les riches de ce qui fait obstacle à leur salut, serait, ce semble, leur rendre un grand service. Il n'est rien tel qu'un habile homme pour supprimer les difficultés, lever les scrupules, et mener gaîment les gens en paradis, sans fatigue comme sans crainte.

Misérable comédie qui vient de se jouer devant le public français! Si M. Renan était un écrivain sérieux, je prendrais la peine de lui montrer que sa haine l'a mal servi, puisqu'elle ne lui a pas même permis de cacher son jeu. Lorsqu'on veut faire dévorer une contradiction de cette espèce à une classe quelconque de lecteurs, je n'en excepte pas ceux de *Mlle la Quintinie*, il faut au moins se donner la peine de ménager les transitions, et ne pas sauter brusquement du génie à la sottise, de la sainteté à l'imposture. A moins d'avoir un triple bandeau sur les yeux, le bourgeois le plus épais devra s'apercevoir qu'on a voulu se moquer de lui en appelant « une sublime personne » celui *dans la vie duquel des traits d'illusion ou de folie ont tenu une grande place* [2]. A moins de ne plus savoir distinguer la main droite de la main gauche, il verra clairement qu'on ne mérite pas d'occuper « le plus haut sommet de la grandeur humaine [3], » lorsqu'on « méprise les saines limites de la nature de l'homme, qu'on veut tout réduire à un affreux désert, qu'on porte atteinte aux *conditions essentielles* de la société humaine, qu'on se laisse entraîner par sa mauvaise humeur à des actes inexplicables et en apparence absurdes, et qu'on *est convaincu de mensonge dès la première génération* [4]. »

1. *Vie de Jésus*, p. 175, 179, 305.
2. Ibid., p. 266.
3. Ibid., p. 449.
4. Ibid., p. 312, 176, 281.

Digitized by Google

Quelque simple et crédule qu'on le suppose, le bourgeois dont je parle n'hésitera pas à dire que la « grande élévation morale » ne consiste point à se prêter à un rôle dont on sent la fausseté, à *affecter de savoir* ce qu'on ne sait pas, à se laisser décerner des titres et des honneurs qu'on sait immérités, et qu'il n'y a que deux mots dans la langue française pour exprimer une telle conduite : imposture ou folie.

Oui, charlatanisme ou hallucination, voilà les deux hypothèses entre lesquelles l'apostasie vous laisse le choix; et vous l'avez si bien compris, que vous adoptez les deux. Nous le savons, soit reste de pudeur, soit tout autre motif, vous avez évité de dire le mot dans votre livre; mais la chose y est, et il ne s'agit que de cela. Qu'importent vos révérences, vos dithyrambes et vos invocations? En style populaire, cela s'appelle de la graine de niais. Ce que nous devons chercher dans votre ouvrage, c'est la pensée qui en fait le fond; et ce que vous êtes en droit d'exiger de nous, c'est que, textes en main, nous vous fournissions la preuve.

Et d'abord, si l'on voulait tracer le portrait d'un imposteur, comment s'y prendrait-on, si ce n'est en disant de lui « qu'il se laissait donner *avec plaisir* le titre de fils de David, sans lequel il ne pouvait espérer aucun succès, quoique ce titre lui causât quelque embarras, sa naissance étant toute populaire; qu'il *laissait croire*, pour satisfaire les idées du temps, qu'une révélation d'en-haut lui découvrait les secrets et lui ouvrait les cœurs; qu'il se plaisait fort à de petites ovations, étant bien aise de voir de jeunes apôtres, qui ne le compromettaient pas, se lancer en avant et lui décerner des titres qu'il n'osait prendre lui-même; qu'on ne saurait lui demander ni logique, ni conséquence, parce que le *besoin qu'il avait de se donner du crédit* et l'enthousiasme de ses disciples entassaient des notions

Digitized by Google

contradictoires ; qu'il jouait le rôle de thaumaturge, bien qu'il sentît la vanité de l'opinion à cet égard ; qu'il a constitué sa royauté sur une *grande équivoque*, etc., etc.[1]? » Il se peut que tel journaliste qui a oublié sa langue voie dans des blasphèmes si odieux un *bel éloge* de Jésus-Christ; mais nous ne sommes pas encore assez brouillés avec le dictionnaire de l'Académie pour ne pas désigner ces ruses, ces artifices et ces supercheries par le seul mot qui les résume, celui de charlatanisme.

M. Renan a donc beau répéter cent fois dans son livre ses deux mots favoris, *délicat* et *discret*, sa délicatesse est lourde, et sa discrétion laisse à chaque instant échapper le secret. C'est bien le caractère moral de Jésus-Christ qu'il s'efforce d'avilir et de dégrader avec une complaisance mal dissimulée. Il ne recule pas plus devant l'hypothèse de l'hallucination que devant celle de l'imposture, sans toutefois prononcer le mot, pour ne pas trop choquer nos oreilles françaises, restées, grâce à Dieu, un peu sensibles à cet endroit-là. On se contentera donc d'emprunter aux panthéistes allemands leur jargon, et de dire « que l'idéalisme transcendant de Jésus ne lui permit jamais d'avoir une *notion bien claire de sa propre personnalité;* qu'une conviction absolue, ou, pour mieux dire, l'enthousiasme, couvrait toutes ces hardiesses, qu'il n'eut jamais une notion bien arrêtée de ce qui fait l'individualité, etc., etc.[2]. » Si je comprends bien, cela signifie, en bon français, être visionnaire ou fou. Se prendre pour ce qu'on n'est pas, *être possédé par certaines idées*[3], n'avoir pas une notion bien claire de sa propre personnalité, arriver à ce degré d'exaltation où l'on perd le sentiment de ce qui fait l'individualité, voilà, ce me semble, des fantaisies dont on a

1. *Vie de Jésus*, p. 132, 238, 162, 192, 251, 265, 404.
2. Ibid., p. 244, 252, 305.
3. Ibid., p. 252.

Digitized by Google

quelquefois entendu parler à Charenton et ailleurs. Si un pareil état ne constitue pas l'hallucination, comment la définir et où la chercher?

« Il s'envisageait depuis longtemps avec Dieu sur le pied d'un fils avec son père, il se croyait le fils de Dieu [1] ! » Fort bien; mais était-il réellement ce qu'il croyait être? Là est la question. S'il le croyait sans l'être, c'était un halluciné; s'il le disait sans le croire, c'était un imposteur. Il n'y a pas de milieu, et il faut appeler les choses par leur nom. Bien d'autres, plus habiles que vous, ont cherché une issue à ce dilemme sans pouvoir la trouver; et aujourd'hui comme au temps de Celse, comme à l'époque des sociniens, la question se pose nette et franche entre la divinité d'une part, l'imposture et l'hallucination de l'autre. Le monde civilisé a fait son choix : libre à vous de faire le vôtre.

Mais voici que les deux Socins, Fauste et Lélio, secouant la poussière qui recouvre leur nom et leurs écrits, reparaissent sous la forme de M. Ernest Renan pour chanter leur vieux refrain. Il est vrai, s'écrient ces deux revenants d'un autre âge, Jésus-Christ s'est dit le Fils de Dieu, mais non pas dans le sens où l'ont entendu les siècles chrétiens. Cette « haute affirmation de lui-même » se réduisait à dire « qu'il était supérieur aux prophètes; le titre même d'envoyé de Dieu ne répondait plus à sa pensée : la position qu'il s'attribuait était celle d'un être *surhumain*, et il voulait qu'on le regardât comme ayant avec Dieu un rapport plus élevé que celui des autres hommes [2]. » Si je ne me trompe, voilà encore des mots bien inquiétants pour les lecteurs de *Mlle la Quintinie;* la limite de l'*homme incomparable* est franchie; avec l'*être surhumain*, nous sommes bien près de toucher à Dieu; et

1. *Vie de Jésus*, p. 75, 237.
2. Ibid., p. 77, 246.

Digitized by Google

la porte du confessionnal s'entr'ouvre de nouveau. Pour la fermer définitivement et rendormir son public, le prête-voix des deux Socins éprouve le besoin d'écrire cette phrase : « Jésus n'énonce pas un moment l'idée sacrilége qu'il soit Dieu. — Que jamais Jésus n'ait songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-même, *c'est ce dont on ne saurait douter*[1]. » Quoi ! le monde civilisé en doute si bien qu'il affirme le contraire par trois cents millions de voix, et vous osez écrire que le doute même n'est pas possible ! Franchement, c'est trop d'outrecuidance et de fatuité; les deux Socins, oncle et neveu, étaient plus modestes. Lorsqu'ils essayèrent, il y a trois siècles, d'amoindrir ce qu'on appelle aujourd'hui « la haute affirmation de lui-même, » voici ce que catholiques et protestants leur répondaient de toutes parts.

Que Jésus-Christ ait énoncé l'idée qu'il est Dieu, c'est ce qui ne ressort pas seulement de tel ou tel texte isolé, mais de l'Evangile tout entier, depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce n'est pas un pur homme, ce n'est pas un simple envoyé de Dieu, c'est Dieu incarné qui seul peut dire, sans sacrilége ou sans folie : « Vous pratiquerez la vertu en mon nom, à cause de moi, *in nomine meo, propter me*. — Qui aime son père ou sa mère *plus que moi*, n'est pas digne de moi. — J'enverrai mes anges, et ils enlèveront de *mon royaume* tous les scandales. — Je rendrai à chacun selon ses œuvres. — Là où deux ou trois sont réunis *en mon nom*, je suis au milieu d'eux. — Quiconque aura quitté, ou maison, ou frères, ou sœurs, etc., *à cause de mon nom*, aura pour héritage la vie éternelle. — J'enverrai mes anges et je rassemblerai *mes élus*, des quatre vents, de l'extrémité de la terre, jusqu'à l'extrémité du ciel. — *Je vous donnerai moi-même* une bouche et

1. *Vie de Jésus*, p. 75, 242.

Digitized by Google

une sagesse à laquelle vos adversaires ne pourront résister. — Vous prêcherez, *en mon nom*, la pénitence et la rémission des péchés à toutes les nations. — Tout ce que le Père fait, je le fais pareillement. — Comme le Père réveille les morts et les rend à la vie, je vivifie ceux que je veux. — Tous doivent m'honorer comme ils honorent le Père. — Je suis le pain de vie, je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel. — Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, *et moi je le ressusciterai* au dernier jour. — Je suis le principe, moi-même qui vous parle. — Je suis la résurrection et la vie. — Avant qu'Abraham fût, moi je suis. — J'ai possédé la gloire dans le sein de mon Père avant que le monde fût. — Tout ce qu'a mon Père est à moi. — Moi et mon Père nous sommes une seule chose[1]..... Si ces paroles de Jésus-Christ ne contiennent pas une affirmation claire, formelle, constante de sa divinité, il faut renoncer à vouloir trouver une idée quelconque sous des mots. Dans la bouche de tout autre que du Dieu tout-puissant et éternel, un tel langage serait le blasphème le plus révoltant que l'on puisse imaginer. Aussi personne ne s'est mépris sur le sens et la portée de cette affirmation : ni les Juifs, qui voulaient lapider Jésus-Christ, *parce qu'il se faisait égal à Dieu, parce qu'il se faisait Dieu*[2], disaient-ils ; ni le grand conseil de la nation, s'écriant par la bouche de Caïphe : Il a blasphémé, vous l'avez entendu ; qu'avons-nous encore besoin de témoins[3] ? ni le monde chrétien,

1. S. Marc, IX, 36, 40; VIII, 35; S. Matth., XIX, 29; X, 37; XIII, 41; XVI, 27; XVIII, 20; XIX, 29; S. Marc, XIII, 27; S. Luc. XXI, 15; S. Jean, V, 19; V, 21; V, 23; VI, 35, 51, 55; VIII, 25; XI, 25; VIII, 58; XVII, 5; XVI, 15; X, 30.

2. Saint Jean, V, 18; X, 33. — *Æqualem se faciens Deo, — quia tu, homo cum sis, facis te ipsum Deum.*

3. Saint Matth., XXVI, 65; S. Marc, XIV, 53; S. Luc, XXII, 71.

Digitized by Google

qui, depuis dix-huit siècles, trouve dans cette affirmation l'une des bases de sa croyance : personne ne s'y est mépris, si ce n'est les Ariens, les deux Socins avec leurs partisans, et finalement M. Ernest Renan.

Encore ce dernier s'y est-il bien mépris? J'en doute fort, et je ne voudrais d'autre preuve à l'appui de mon doute que le besoin qu'il éprouve de se créer une théorie particulière sur l'imposture et sur la folie. Que Jésus-Christ se soit cru et se soit dit Dieu, c'est ce dont l'auteur est si bien convaincu, qu'il cherche à tourner la difficulté en proposant sur le charlatanisme et sur l'hallucination des vues toutes neuves, qui témoignent d'une situation morale dont il est important de tenir compte. Depuis longtemps je soupçonnais M. Renan de n'avoir pas sur le bon sens et sur la sincérité les idées de tout le monde; mais je n'osais pas croire qu'il en viendrait à manifester son sentiment avec une telle crudité d'expressions.

« L'histoire est impossible, si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures[1]. » Voilà une maxime que nous réprouvons hautement, et tout honnête homme fera de même. Il n'y a pas deux sincérités, pas plus qu'il n'y a deux morales. En Orient comme en Occident, bonne foi et imposture sont deux mots qui ne se concilient à aucun degré. Il vous plaît de dire « que la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, que la vérité matérielle a très-peu de prix pour l'Oriental[2]. » Si, au lieu de confondre le peuple juif avec les Chinois, vous vous étiez donné la peine d'ouvrir l'Ancien-Testament, vous y auriez lu, à côté de cent maximes analogues : « Les lèvres menteuses sont en abomination devant le Seigneur. — Que la véracité précède

1. *Vie de Jésus*, p. 253.
2. Ibid., p. 252, 253.

Digitized by Google

toutes vos œuvres[1] » et puisque vous voulez bien vous occuper de l'Evangile, vous n'auriez pas dû oublier que vous parlez de Celui qui disait : « Que votre langage soit : Oui, oui : Non, non; car ce qui est de plus vient du mal[2]. » Continuons l'analyse de cette étrange théorie. « Celui qui prend l'humanité avec ses illusions et cherche à agir sur elle et avec elle, ne saurait être blâmé. César savait fort bien qu'il n'était pas fils de Vénus... Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge et, fiers de notre *timide honnêteté*, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec *nos scrupules* ce qu'ils firent avec leurs *mensonges*, nous aurons le droit d'être pour eux plus sévères[3]. » Ainsi, appeler mensonge l'acte de César se disant fils de Vénus sans le croire, c'est de la timide honnêteté; et blâmer l'homme qui, au lieu de dissiper les illusions de ses semblables, y cherche des moyens de succès, ce sont des scrupules. Le lecteur comprendra que je n'insiste pas : avec une pareille théorie, hautement avouée, tout s'explique et l'on va loin.

Après avoir cherché à établir qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures, M. Renan s'apprête à réhabiliter la folie. Jusqu'ici personne ne s'était avisé de chercher les prophètes dans les *Petites-Maisons*. Erreur profonde! c'est là précisément qu'ils se trouvent, et en grand nombre. On ne m'en croirait pas, si je ne citais textuellement : « *Les idées étroites qui se sont répandues de nos jours sur la folie* égarent de la façon la plus grave nos jugements historiques dans les questions de ce genre. Un état

1. *Prov.* XII, 22; *Eccli.* XXXVII, 20. La sincérité est l'une des qualités auxquelles les livres sapientiaux attachent le plus de prix.
2. S. Matth., V, 37.
3. *Vie de Jésus*, p. 253.

Digitized by Google

où l'on dit des choses dont on n'a pas conscience, où la pensée se produit sans que la volonté l'appelle et la règle, expose maintenant un homme à être séquestré comme halluciné. *Autrefois cela s'appelait prophétie et inspiration*[1]. » Et pour montrer mieux encore en quoi consistent ses *idées larges* sur la folie, l'auteur complète ainsi sa pensée dans un autre endroit : « Le fou côtoie ici l'homme inspiré ; *seulement le fou ne réussit jamais*. Il n'a pas été donné *jusqu'ici* à l'égarement d'esprit d'agir d'une façon sérieuse sur la marche de l'humanité[2]. » D'où il suit : 1° que les fous d'aujourd'hui sont les prophètes d'autrefois ; 2° que le fou diffère de l'homme divinement inspiré en ce que le fou ne réussit jamais ; 3° que, s'il n'a pas été donné *jusqu'ici* à l'égarement d'esprit d'agir d'une façon sérieuse sur la marche de l'humanité, il ne faut pourtant rien préjuger pour l'avenir : cela pourra venir un jour, et alors il est probable que les fous prendront notre place pour nous céder la leur. La perspective est belle. Voilà l'homme qui a voulu écrire une *Vie de Jésus*.

LE CHRISTIANISME.

Lorsqu'on a la prétention d'écrire « l'histoire des origines du christianisme, » il faut étudier avec soin les temps qui ont précédé l'établissement de la religion chrétienne, le milieu historique dans lequel elle est née, et enfin la doctrine et les institutions qui la caractérisent. Sur ces trois points, M. Ernest Renan trahit un défaut de connaissances et une légèreté d'appréciation qu'il ne m'a pas

1. *Vie de Jésus*, p. 453.
2. Ibid., p. 77.

Digitized by Google

encore été donné de rencontrer jusqu'ici dans un ouvrage quelconque de critique religieuse.

On me permettra d'être court sur le premier de ces trois points, l'auteur n'ayant pas jugé à propos de s'étendre là-dessus. Il y a bien, dans le premier chapitre du livre, quelque chose qui ressemble de loin à un essai de philosophie de l'histoire; mais, après les grands travaux qui ont paru sur ce sujet, ces quelques pages ne méritent d'être remarquées que par leur faiblesse. Il s'y trouve pourtant quelques révélations assez curieuses. Ainsi, par exemple, nous apprenons là que « l'homme fut religieux *dès qu'il se distingua de l'animal* [1]. » Il paraîtrait, d'après cela, qu'il y a eu une époque où l'homme ne se distinguait pas de l'animal. Quand M. Renan nous aura fourni des renseignements sur cette époque si glorieuse pour l'humanité, nous lui répondrons. Du reste, ce grand esprit n'est pas très-éloigné de penser que l'immense majorité de ses semblables en est encore là aujourd'hui : « L'humanité, dit-il, offre dans son ensemble un assemblage d'êtres bas, *supérieurs à l'animal en cela seul* que leur égoïsme est plus réfléchi [2]. » Voilà l'idée que ces orgueilleux sophistes se font de leurs frères ! Quand est-ce donc que le peuple comprendra que ces prôneurs d'égalité ne cachent sous leurs caresses qu'un insultant mépris pour ce qu'ils appellent « l'uniforme vulgarité ? » Passons là-dessus.

Après avoir constaté que le sentiment religieux avait abouti, dans le reste du monde, au pur fétichisme, à des écoles d'immoralité, ou au naturalisme polythéiste, M. Renan s'arrête sans étonnement devant le monothéisme de la tribu des *Beni-Israël*. Ce fait immense, unique, d'un petit peuple conservant intacte la doctrine de l'unité

1. *Vie de Jésus*, p. 2.
2. Ibid, p. 457.

Digitized by Google

de Dieu pendant seize siècles, au milieu des autres nations devenues toutes idolâtres; ce fait, dis-je, lui paraît tout naturel : c'est affaire de race et d'instinct. Comment, affaire de race et d'instinct! A toutes les pages de son histoire, depuis le veau d'or du désert jusqu'aux hauts lieux du temps des Rois, Israël ne manifeste pas plus de répulsion naturelle pour l'idolâtrie que le reste des peuples de l'antiquité. Tout l'Ancien-Testament est là pour attester ce penchant continuel des Juifs vers les cultes des nations environnantes. D'autre part, bien loin de devoir à leur origine sémitique la conservation de leur croyance à l'unité de Dieu, les descendants de Jacob, *seuls parmi les Sémites*, sont restés monothéistes jusqu'au bout; et, s'ils ont éprouvé quelquefois la tentation d'incliner dans le sens contraire, cela provenait précisément de leur contact avec les peuples de race sémitique, de leurs rapports avec la Syrie, la Chaldée, la Phénicie, etc. Un enfant qui a étudié l'histoire sainte dans Lhomond n'ignore pas ces choses. Laissez donc de côté ces mots de race et d'instinct, qui n'expliquent rien de tout. Ou admettez l'intervention surnaturelle, ou imaginez une hypothèse sérieuse pour rendre compte d'un phénomène unique dans l'histoire du monde.

L'idée messianique, qui a été l'âme du peuple juif dans tout le cours de sa longue histoire, n'embarrasse pas davantage notre romancier. Il y voit un pur produit de l'esprit national. C'est encore là un de ces mots qui sonnent creux lorsqu'on les touche de près. Si M. Renan veut aller au fond des choses, qu'il essaie d'expliquer comment une pareille idée a pu germer exclusivement au sein d'une peuplade perdue dans un coin de l'Asie. Qu'il explique comment ce petit peuple, agricole et sédentaire, a pu affirmer pendant deux mille ans, avec une vivacité et une énergie toujours croissantes, que toutes les nations de la

Digitized by Google

terre recevraient un jour de lui leur code religieux, tandis qu'une telle prétention n'a pas tenté une seule fois l'orgueil national des Egyptiens, qui se vantaient pourtant d'être les premiers-nés du genre humain ; tandis qu'une idée de ce geure n'a pas même effleuré le génie si expansif de la race hellénique, ni l'esprit cosmopolite de la Phénicie ou de Rome. Qu'il explique comment chez un petit peuple si concentré en lui-même, si peu fait naturellement pour concevoir ou pour jouer un rôle de domination universelle, comment, dis-je, cette immense attente a survécu chez lui aux revers les plus cruels, aux déceptions les plus amères, sans que rien ait pu l'affaiblir, ni tant de révolutions intérieures, ni tant d'invasions du dehors, ni même une dispersion de près d'un siècle sur la terre étrangère. Voilà le problème que nous lui soumettons : lorsqu'il aura trouvé, pour expliquer un fait qui ne ressemble à rien dans l'histoire, autre chose que des mots vagues, des formules de convention, il aura le droit de discuter le vocation religieuse des « Beni-Israël. »

Mais je comprends que l'on trouve plus commode de s'en tenir à des suppositions toutes gratuites et à des affirmations sans preuve. C'est ainsi que M. Renan se permet de dire que le Pentateuque « représente les utopies, les lois factices et les fraudes pieuses du temps des rois piétistes[1]. » Et la preuve, où est-elle ? Pas l'ombre d'une tentative pour appuyer cet aimable mensonge. L'auteur veut être cru sur parole. Quand il aura assez de loisir pour étudier la question, nous lui recommanderons une série passablement longue d'ouvrages qui ont paru en Allemagne pour défendre l'authenticité du Pentateuque[2].

1. *Vie de Jésus*, p. 36.

2. Michaëlis, *Einleitung ins A. T.* ; Eichhorn, *Einl. ins A. T.*, tome II ; Hengstenberg, *Die Echtheit des Pentat.*, Berlin, 1836

Digitized by Google

Même procédé à l'égard d'Isaïe : « Il faut se rappeler que la seconde partie du livre d'Isaïe, à partir du chapitre XL, n'est pas d'Isaïe [1]. » Et la preuve, encore une fois, qu'en faites-vous? Impossible d'arracher à M. Renan une syllabe qui ressemble à un argument quelconque. Il tient absolument à ce que les commis de magasins jurent par sa parole. Eh bien, quand il aura terminé ses études sur le Pentateuque, nous lui signalerons une nouvelle série d'ouvrages qui pourront lui « rappeler que la seconde partie d'Isaïe est vraiment d'Isaïe [2]. » Mais c'est au sujet du livre de Daniel que l'assurance du nouvel exégète arrive jusqu'au burlesque. Ici, les lecteurs des romans de la librairie Michel Lévy sont invités à faire un acte de foi absolue, sous peine d'être exclus de la *grande culture intellectuelle : il ne leur est pas même permis de douter* que les prophéties de Daniel ne soient apocryphes [3]. Afin que M. Renan se relâche un peu de sa sévérité à l'égard d'un

Rosenmüller, *Scholia in V. T.*, t. I, *Prolegom.*; Hævernik, *Einl. ins A. T.*, I, 2; Ranke, *Untersuchungen über den Pentat.*; Drechsler, *Die Echtheit der Genesis*, Hambourg, 1836; Haneberg, *Geschichte der Offenbarung*; Jahn, *Einl. ins A. T.*, II, 1; Lüderwald, *Briefe über Die Mos Schriften*; Griesinger, *Würdigung der Mos. Schriften*, 1811; Herz, *Der Pentat. und das Mos. Gesetz*, Altonæ, 1822; Fritsche, *Echtheit der Mos. Bücher*; Scheibel, *Untersuchungen über die Bibel*; Scholtz, *Einl. ins A. T.*, Cologne, 1845, t. II, etc., etc.

1. *Vie de Jésus*, p. 8.

2. Herbst, *Einl. ins. A, T.*, II, 2, p. 9 et suiv.; Scholtz, *Der Prophet. Jesaias*, 1837; Hævernik, *Einl. ins A. T.*, II, 2, p. 155 et suiv.; Ackermann, *Introd. in lib. V. T.*, p. 242 et suiv., Hengstenberg, *Chrirtologie im A. T.*, 1829, I, 2, p. 172 et suiv., Kleinert, *Echtheit der Weissagungen vos Jesaias*, 1829; Dereser, *der Prophet. Jesaias*; Mœller, *de Auth. Oracul. Esaiæ*, cap. 40-66, Copenhague, 1825; Hensler, *Jesaias neu übersetzt mit Anmerk.*, 1788; Jahn, *Einl ins A. T.*, p. 458 et suiv.; Henderson, *The Book of the Prophet. Is.*, p. 304 et suiv., etc., etc.

3. *Vie de Jésus*, Introd., p. 12.

Digitized by Google

monde qui vraiment ne mérite pas tant de rigueurs, nous lui conseillerons, bien entendu après l'étude du Pentateuque et de la seconde partie d'Isaïe, une troisième série d'ouvrages qui pourront le mettre au courant de la question[1]. Quand il aura étudié davantage, il tranchera moins vite sur ce qu'il ignore jusqu'à présent, et alors il lui sera permis de parler avec connaissance de cause non-seulement de la vocation religieuse des « Beni-Israël, » mais encore de leurs livres.

Tout cela est pitoyable; et ce qui me préoccupe le plus, je le répète, c'est l'impression que produiront à l'étranger et qu'ont déjà produite çà et là de pareilles niaiseries. Où donc sont la science et l'esprit français? Voilà ce qu'on devra se dire en Angleterre et en Allemagne; et cependant nous ne sommes pas encore au bout des naïvetés qu'il a plu à M. Renan d'entasser dans son livre. S'il expose des vues si profondes sur les temps qui ont précédé la prédication de l'Evangile, on conçoit facilement avec quelle sûreté de coup d'œil il appréciera le milieu historique dans lequel la religion chrétienne est née et s'est développée. L'honorable membre de l'Institut a voyagé en Galilée : il a soin de nous l'apprendre; par conséquent, il n'y a pas lieu d'en douter. Il s'est assis « sur ce sommet de la montagne de Nazareth, où nul homme moderne ne peut s'asseoir sans un sentiment inquiet sur sa destinée, frivole peut-être[2]; » ce qui veut dire, sans doute, que

1. Hengstenberg, *Die Authentie des Daniel*, 1831; Hævernik, *Comm. zum Daniel*, 1832; *Neue Kritische Untersuchungen*, 1838 (les ouvrages de ces deux savants sur Daniel sont de vrais modèles de discussion critique); Jahn, *Einleit.*, II, 2; Dereser, *Erklœrung des Proph. Daniel*; Pareau, *Introd. in V. T.*, p. 350; Sack, *Apologetik*, p. 350 et suiv.: Hug, *Zeitschrift*, Freiburg, 1832; Herbst, *Einleit*, p. 528 et suiv., Leipzig, 1848; Steudel, Hofmann, Œhler, etc., etc.

2. *Vie de Jésus*, p. 55.

Digitized by Google

M. Renan n'est pas très-rassuré sur la valeur de son système : nous l'en félicitons, et nous prions ses lecteurs de ne pas rester moins inquiets que lui-même. De plus, il a vu en Galilée d'épais massifs de fleurs, des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus, des alouettes huppées, de petites tortues de ruisseaux, des cigognes à l'air pudique et grave, et enfin, pour compléter la faune et la flore du pays, des mules dont le grand œil noir a beaucoup de douceur[1]. Loin de nous la pensée de vouloir contester aucune de ces découvertes. Seulement, nous prendrons la liberté de demander au voyageur en vertu de quel procédé il a pu découvrir Jéricho dans la Galilée[2]? Serait-ce qu'une mule au grand œil noir lui aurait fait franchir d'un bond la Samarie ou la Pérée, de Jéricho à Nazareth? Comme le moindre détail évangélique nous intéresse infiniment, nous tiendrions beaucoup à savoir si c'est vraiment en Galilée, et non pas en Judée, comme tout le monde l'avait cru jusqu'ici, que Zachée eut le bonheur de recevoir le Seigneur dans sa maison. Il nous semble qu'un second voyage de M. Renan en Palestine ne pourrait manquer de répandre une vive lumière sur cette question.

Après la géographie, l'histoire. C'est ici que l'imagination du romancier se donne une libre carrière. Jamais peut-être on n'a vu un écrivain se donner moins de peine pour rester d'accord avec lui-même et pour ne pas se dédire d'une page à l'autre. Ainsi, d'un côté, on nous dépeint la Galilée comme une contrée où régnait « une *fermentation extrême*, comme une *vaste fournaise* où s'agitaient en ébullition les éléments les plus divers, comme une *brûlante atmosphère* où la révolution faisait travailler

1. *Vie de Jésus*, p. 65, 190.

2. Ibid., p. 67. « Le bon Zachée appelé aux festins du Messie, voilà ce que la Galilée a osé, ce qu'elle a fait accepter. »

Digitized by Google

toutes les têtes[1]. » Et, d'un autre côté, on vient nous dire que dans cette brûlante atmosphère, au sein de cette vaste fournaise, « vivaient des populations bienveillantes et naïves, de petits comités de bonnes gens aux mœurs *tranquilles*, des familles de pêcheurs formant une société *douce et paisible*[2]. » Se figure-t-on une fournaise en ébullition produisant un tel calme et une telle tranquillité? En vérité, il n'est pas permis de se rendre ridicule à ce point. Ce n'est pas tout. Pour ajouter au tableau un nouveau trait de fantaisie, M. Renan veut à toute force faire passer cette population de bateliers et d'agriculteurs pour un « *peuple exclusivement idéaliste*, dont les rêves éthérés prenaient un tour idyllique et charmant, au sein duquel la vie se spiritualisait en une sorte de mysticisme poétique, confondant le ciel et la terre[3]. » Je demande à tout homme de bon sens si ce n'est pas se moquer du monde que de vouloir chercher l'idéalisme exclusif et les rêves éthérés chez de braves gens occupés du matin au soir à jeter leurs filets dans le lac ou à cultiver leurs champs? Rien de plus grossier ni de plus charnel que ces grands spiritualistes dont le Sauveur avait tant de peine à élever l'intelligence au-dessus d'un cercle d'idées toutes terrestres et matérielles. Enfin, pour achever par un dernier coup de pinceau son portrait chimérique des populations de la Galilée, M. Renan juge à propos de leur accorder « une faculté illimitée de croire[4]. » Ce qui ne l'empêche pas de constater lui-même que cette faculté illimitée de croire se confondait dans Nazareth avec l'incrédulité, et dans les autres villes du bassin de Tibériade avec une

1. *Vie de Jésus*, p. 54, 55, 62, 63.
2. Ibid., p. 81, 148, 149.
3. Ibid., p. 64, 66, 67.
4. Ibid., p. 339.

Digitized by Google

résistance obstinée[1]; et s'il lui restait un doute à cet égard, je le prierais de relire les reproches que le Sauveur adresse à Chorazin, à Bethsaïde et à Capharnaüm[2]. Voilà comme quoi « l'objection n'avait pas d'accès chez les populations bonnes et douces de la Galilée[3]. » Evidemment, il n'y a pas l'ombre d'un élément historique dans ce conte fait à plaisir, qui ne partage pas même avec les romans supportables le facile mérite de ménager au moins la vraisemblance et la couleur locale.

M. Renan est-il mieux renseigné sur l'état intellectuel et moral des classes élevées de la société juive? Il fait bien tout ce qu'il peut pour le paraître; mais, lorsqu'on y regarde de près, on s'aperçoit de suite qu'il ne possède aucune notion précise sur le sujet qu'il effleure. Nous le savions déjà endurci aux contradictions; mais nous ne pensions pas qu'il pousserait l'oubli de lui-même jusqu'à dire, ici, que « les Pharisiens étaient les vrais Juifs, » là, que « les Sadducéens étaient les vrais Juifs[4]; » à force de chercher les vrais Juifs partout, il a fini par ne les trouver nulle part. Il est une page cependant qui a dû produire un certain effet sur quelque commis-voyageur un peu pressé de lire et de conclure; or, nous l'avouons sans peine, les rares endroits où M. Renan hasarde un essai d'érudition sont ceux qui nous attirent de préférence et que nous sommes le plus tenté d'examiner. Donc, voulant décrire les différentes classes de pharisiens, l'auteur a soin de nous apprendre qu'il a cru devoir consulter le Talmud de Jérusalem et celui de Babylone[5]. A notre tour, nous avons ouvert l'un et l'autre, nous avons

1. *Vie de Jésus*, p. 323.
2. Matth., XI, 21-24; S. Luc, X, 12-15.
3. *Vie de Jésus*, p. 337.
4. Ibid., p. 327, 347.
5. Ibid., p. 328.

Digitized by Google

trouvé : 1° que là où M. Renan a vu six catégories de pharisiens, les deux Talmuds en placent sept ; 2° qu'il n'a pas su y découvrir deux catégories qui s'y trouvent : les pharisiens de la crainte (Mijirah), qui se proposaient Job pour modèle ; et les pharisiens de l'amour (Meahabah), auxquels Abraham servait d'exemple ; 3° qu'il lui a plu d'imaginer une classe de « pharisiens teints, » dont il n'y a pas trace aux endroits indiqués du Talmud de Jérusalem et de celui de Babylone. J'engage fort M. Renan à se défier des notes qu'on peut lui fournir d'ici et de là, et à aller droit aux sources : comme il doit connaître l'hébreu, cela ne saurait être difficile pour lui. Il a, d'ailleurs, une façon de citer le Talmud qui m'inquiète un peu pour sa réputation d'orientaliste : au lieu d'indiquer le traité, le folio, recto ou verso, et de renvoyer, par exemple, au traité *Berakoth*, fol. XIII, verso, comme ferait quiconque a tant soit peu l'habitude de ces matières, il écrira tout court : *Berakoth*, IX, *sub fin.*[1]. C'est absolument comme si, voulant citer l'Evangile, l'on disait : Voyez saint Matthieu, folio IX, recto. Il ne faut pas fournir aux malins l'occasion de pouvoir dire qu'une citation du Talmud ne prouve pas toujours qu'on se soit donné la peine de le lire.

En passant de l'histoire du peuple juif à la doctrine et aux institutions chrétiennes, nous ne quittons pas tout à fait le Talmud, s'il faut en croire M. Renan, ni les rabbins, dont les sentences ont trouvé place dans ce recueil ; car « Hillel fut le vrai maître de Jésus, s'il est permis de parler de maître quand il s'agit d'une si haute originalité[2]. » On s'attend peut-être à ce que l'auteur d'une assertion si étrange balbutie au moins quelques mots de preuve pour

1. *Vie de Jésus*, p. 328.
2. Ibid., p. 35.

Digitized by Google

établir cette prétendue influence de Hillel sur Jésus-Christ. « On peut le supposer, dit-il. » Ah! c'est là tout votre argument? On peut tout supposer, si l'on veut, voire même que M. Renan ne pense pas ce qu'il écrit. Il y a une telle confusion d'idées dans la tête de notre adversaire, que les mots ne paraissent plus avoir de sens pour lui. Ainsi, d'un côté, il prétend que Jésus adopta presque tout l'enseignement oral de la synagogue, qu'il avait peu de chose à ajouter à cette doctrine, que la morale évangélique est peu originale en elle-même, etc. [1]; » d'un autre côté, il affirme « que la grande originalité du fondateur reste entière, que sa gloire n'admet aucun légitime partageant, qu'il a tiré son admirable morale de la notion du Dieu père, notion qu'il ne devait pas au judaïsme et qui semble avoir été de toutes pièces la création de sa grande âme [2]. » Quand M. Renan aura montré que la grande originalité consiste à être peu original, nous placerons sous ses yeux les maximes absurdes et immorales qu'ont enseignées les rabbins dont il parle.

Quoi ! vous osez, sans l'ombre d'un motif, donner pour maître au divin fondateur du christianisme un homme qui enseignait, d'après le témoignage de ses disciples, qu'un mari a le droit de répudier sa femme, dans le cas où il arriverait à celle-ci de laisser brûler un mets à la cuisine [3] ! C'est parmi ces ergoteurs dont la détestable casuistique est venue aboutir au Talmud, c'est là que vous cherchez à Jésus-Christ des précepteurs et des ancêtres [4] ! Et vous

1. *Vie de Jésus*, p, 82, 84.

2. Ibid., p. 455, 79, 74.

3. Voir sur les écoles de Hillel et de Schammaï, les deux ouvrages les plus récents qui aient paru en Allemagne sur ce sujet ; Grætz, *Geschichte der Juden vom Tode Juda Makkabi's, Leipzig*, 1856; *Biesenthal, im lit Blatt des orients*, 1848, p. 726 et suiv.

4. Il s'en faut de peu qne M. Renan ne succombe à la tentation

Digitized by Google

oubliez que vous appeliez naguère le Talmud, ce résumé de la sophistique des écoles juives, « le plus effrayant monument de la dépression intellectuelle[1]. » Mais cherchez donc une bonne fois à vous former une idée claire sur un point quelconque, et ne nous forcez pas à chaque page de tourner le feuillet pour voir si vous n'allez pas dire tout le contraire !

« Jésus seul, néanmoins, dit la chose *d'une manière efficace*..... Ce n'est pas l'ancienne loi, ce n'est pas le Talmud, qui ont conquis et changé le monde. Dans la morale comme dans l'art, dire n'est rien, faire est tout. La palme est à celui qui a été puissant en paroles et en œuvres, qui a senti le bien et, au prix de son sang, l'a fait triompher[2]. »

Voilà des réflexions qui pourraient vous mener loin, avec un peu de logique et de sincérité. Et pourquoi donc Jésus-Christ seul a-t-il parlé d'une manière efficace ? D'où vient que sa doctrine a conquis et changé le monde, tandis que les *aphorismes* de Hillel et de Schammaï sont allés s'ensevelir dans la poussière du Talmud, où ils dorment d'un sommeil profond? D'où vient que son sang a fait triompher le bien sur la terre, tandis qu'aucun philosophe, comme disait Voltaire, n'a jamais influé même sur les mœurs de la rue où il demeurait ? Il me semble qu'il y a dans un tel contraste de quoi ébranler les affirmations les plus hautaines ;

de vouloir faire passer Rabbi Hillel pour le fondatenr de la religion chrétienne. Pour le coup, c'eût été laisser à la folle du logis un empire qui aurait pu inquiéter la famille de l'auteur. Ce dernier se résigne donc à écrire : « Cependant Hillel ne passera jamais pour le *vrai* fondateur du christianisme. » (P. 92.) Inutile de faire observer que la réserve est presqne aussi risible qu'eût été l'affirmation complète.

1. Article de la *Liberté de Penser*, 2 septembre 1850. Dans ses *Études d'Histoire religieuse*, M. Renan appelle le Talmud « le plus singulier monument de l'aberration intellectuelle. » (P. 208.)

2. *Vie de Jésus*, p. 89, 84, 92, 93.

Digitized by Google

et ceux qui s'attaquent aux miracles de l'Evangile perdent leur temps et leur peine, tant qu'ils n'auront pas effacé de l'histoire ce fait qui s'impose à eux comme à nous avec une irrésistible évidence. Moins ils supposent de miracles à l'origine du christianisme, plus le triomphe de la religion devient miraculeux; en voulant éliminer le surnaturel de l'histoire évangélique, ils le font reparaître avec d'autant plus d'éclat dans l'œuvre de la conversion du monde[1].

Mais non, M. Ernest Renan a trouvé dans le dictionnaire un mot qui explique tout. Si Jésus-Christ seul a parlé d'une manière efficace ; si sa doctrine a conquis et changé le monde; si, pendant trois siècles, des milliers de martyrs ont versé leur sang pour lui; si les nations civilisées sont prosternées à ses pieds; si encore aujourd'hui, à dix-huit siècles de distance, d'une extrémité de la terre à l'autre, l'abnégation, le sacrifice et la charité se pratiquent en son nom et par amour pour lui, c'est que..... « Jésus-Christ avait un caractère aimable, un accent plein d'onction; c'était un *charmant rabbi*, qui devait ses nombreuses conquêtes au charme infini de sa personne et de sa parole[2]. » Il est vrai que cette « nature idyllique et douce » devenait quelquefois « rude et bizarre[3]; » mais cela n'empêche : somme toute, c'était un charmant petit caractère. Et voilà pourquoi le monde civilisé l'adore comme le Dieu tout-puissant et éternel. Faut-il s'en étonner ? Il avait le caractère si aimable! il parlait avec tant d'onction! O imagination d'un romancier! de quoi n'es-tu pas capable? Tenez,

1. S'il y a eu des miracles, disait saint Augustin, pour établir la croyance à la résurrection et à l'ascension de Jésus-Christ, nos adversaires sont bien insensés, et, s'il n'y en a pas eu, ce seul miracle doit leur suffire, que toute la terre ait cru une chose si incroyable sans miracles. » (*Cité de Dieu*, l. XXII, c. 5.)

2. *Vie de Jésus*, p. 80, 84, 91.

3. Ibid., p. 128, 319.

Digitized by Google

convenez-en, vous avez voulu plaisanter : jamais vous ne réussirez à nous persuader qu'un homme né chrétien et Français ait pu songer sérieusement à vouloir expliquer par de pareilles causes l'événement capital de l'histoire du monde.

« Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une *délicieuse pastorale*..... C'était un milieu enivrant, un perpétuel enchantement, une fête perpétuelle... Les apôtres étaient une bande de *joyeux enfants* qui accompagnaient Jésus au milieu des vertes collines et des claires fontaines, etc., etc.[1]. » Vraiment! C'est ainsi que les choses se sont passées! Singulière pastorale qui commence par la prédication de la pénitence et qui finit par le supplice de la croix! Ni Théocrite, ni Bion, ni Moschus ne s'étaient doutés de ce genre d'idylle. C'est donc « une bande de joyeux enfants » qui a converti le monde à la mortification des sens et à la chasteté! Vous nous apprenez là des choses surprenantes, que personne n'avait soupçonnées jusqu'ici. Et puis, cette fête perpétuelle en Galilée, au milieu des vertes collines et des claires fontaines, qui donc vous en a donné le programme ? En lisant l'Evangile, je vois bien que cette fête perpétuelle s'ouvre par un jeûne de quarante jours et de quarante nuits; je vois bien qu'à Nazareth « ces jeunes populations» s'apprêtent à précipiter Jésus-Christ du haut de la montagne; j'entends bien, au milieu de « ce perpétuel enchantement, » ces apostrophes foudroyantes : « Malheur à toi, Chorozaïn! malheur à toi, Bethsaïde! et toi, Capharnaüm! » et le reste[2]. Quant au programme de la fête, il est clairement indiqué : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me

1. *Vie de Jésus*, p. 67, 68, 164, 189, 176, 70.
2. S. Matth., IV, 1 et suiv.; S. Luc, IV,29; S. Matth., XI, 21 et suiv.

Digitized by Google

suive[1]. » Si néanmoins M. Ernest Renan trouve ce milieu enivrant, qu'il essaie de la pastorale : ce n'est pas nous qui l'en blâmerons.

J'arrive maintenant à deux grosses calomnies que l'auteur juge à propos de répéter du commencement à la fin de son livre, et cela sans un mot de preuve. A l'entendre, Jésus-Christ aurait enseigné « que les pauvres seuls seront sauvés; » et le péché d'avarice, dans la morale chrétienne, serait « le simple attachement à la propriété[2]. » Où a-t-il vu cela? Lorsqu'on lance des accusations de ce genre, la probité littéraire exige qu'on discute les textes contraires, ou au moins qu'on les indique. M. Renan ne fait ni l'un ni l'autre. Il abuse grossièrement des passages où le Sauveur signale avec tant de vérité les dangers de la richesse égoïste et sensuelle ; mais il a grand soin de passer sous silence les endroits où Jésus-Christ déclare que la grâce divine suffit à l'homme pour surmonter ces périls : « Aux hommes cela est impossible ; mais à Dieu tout est possible[3]. » Est-ce là un procédé honnête? Y a-t-il l'ombre de bonne foi à présenter comme un précepte ce qui, dans la pensée du Maître, n'a jamais été qu'un conseil de perfection applicable au petit nombre : « *Si vous voulez être parfait*, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres[4]? » Ce sont les pauvres *en esprit* que Jésus déclare bienheureux, c'est-à-dire les hommes détachés de cœur des biens d'ici-bas. Zachée garde en propriété la moitié de ses richesses, et n'en reçoit pas moins d'éloges de la part du Seigneur[5]. Est-ce que le précepte de l'aumône, ré-

1. S. Marc, VIII, 34.
2. *Vie de Jésus*, p. 173, 179.
3. S. Matth., XIX, 26 ; S. Marc, X, 27 ; S. Luc, XVIII, 27.
4. S. Matth., XIX, 21.
5. S. Luc, XIX, 8, 9.

Digitized by Google

pété à chaque page de l'Evangile, aurait un sens quelconque, si la propriété y était interdite? Je conçois la sympathie de M. Renan pour les Ebionites, qui niaient comme lui la divinité de Jésus-Christ; mais les transformer en seuls et vrais représentants du christianisme primitif, c'est pousser la plaisanterie au delà de toute limite.

Il plaît à notre adversaire de prétendre que la parabole du « mauvais riche » devrait s'appeler purement et simplement la parabole du « riche. » Si ce dernier « est en enfer, c'est *parce qu'il est riche*, parce qu'il ne donne pas son bien aux pauvres, parce qu'il dîne bien, tandis que d'autres, à sa porte, dînent mal [1]. » Comment! ce n'est pas là pour vous un « mauvais riche! » Faire bonne chère tous les jours, et laisser aux chiens le soin de s'occuper du mendiant couché à la porte, vous paraît un attribut naturel de la richesse! Soupirer après les miettes qui tombent de la table, et ne pas même en recevoir, vous appelez cela *mal dîner!* N'insultez donc pas à la misère, et ne cherchez pas un argument contre l'Evangile dans l'apologie d'un égoïsme infâme.

Enfin, M. Renan renvoie ses lecteurs à un passage des Actes des Apôtres, pour montrer que « la propriété était interdite dans la première génération chrétienne [2]. » Si nous ne savions pour qui écrit l'auteur, nous pourrions nous étonner qu'il ait osé citer, sans même le discuter, un texte tant de fois éclairci. Nous lisons bien au IVe et au Ve chapitre des Actes que les premiers fidèles de Jérusalem, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, mettaient librement leurs biens en commun; mais nous y voyons en même temps que cette pratique de perfection chrétienne n'excluait nullement la propriété; car, tout en reprochant à

1. *Vie de Jésus*, p. 175.
2. Ibid., p. 307.

Digitized by Google

Ananie et à Saphire d'avoir fraudé sur le prix de leur champ et menti à l'Esprit-Saint, Pierre a soin d'ajouter que rien ne les obligeait à vendre leur fonds de terre, et que, même après l'avoir vendu, ils auraient été libres d'en garder le prix[1]. On doit convenir que c'est là une singulière manière d'interdire la propriété. Il faut presque du courage pour oser reproduire des explications mille et mille fois données ; mais il paraît que tout cela est nouveau pour le docte critique et la classe d'esprits qu'il se propose d'éclairer.

Si « l'ébionisme » de M. Renan est un conte, son « apocalypse » est une chimère. L'une des assertions qu'il répète avec le plus d'assurance et le moins de fondement, c'est que Jésus-Christ croyait à la proximité de la fin du monde, et que toute la première génération chrétienne partageait cette croyance[2]. Il va sans dire que l'auteur, fidèle à ses habitudes de contradiction, est le premier à détruire ce qu'il avance : « La morale admirable que Jésus tire de la notion de Dieu père n'est pas celle d'enthousiastes qui croient le monde près de finir et qui se préparent par l'ascétisme à une catastrophe chimérique ; c'est celle d'un monde qui veut vivre et qui a vécu[3]. » Et, en effet, quiconque, en lisant l'Evangile, est assez mal doué pour y voir un code religieux destiné à un monde qui devra durer cinquante ans tout au plus, n'est pas digne de l'ouvrir. Est-ce croire « le monde près de finir, » que de dire : « Allez et enseignez *toutes les nations*, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des

1. *Actes des Ap.*, v, 4 : « Votre champ ne demeurait-il pas toujours à vous, si vous aviez voulu le garder ? Et même, après l'avoir vendu, le prix n'en était-il pas encore à vous ? »

2. *Vie de Jésus*, p. 123, 125, 126, 194, 272 et suiv.

3. Ibid., p. 79.

Digitized by Google

siècles[1] ? » Est-ce confondre le « royaume de Dieu » avec une « révolution cosmique, » que de dire : « Le royaume de Dieu est déjà arrivé à vous, *il est au dedans de vous*[2] ?» Est-ce « renoncer à un monde près de crouler, » que de « jeter les bases d'une Eglise destinée à durer[3] ? » Libre à M. Renan d'enseigner le *oui* et le *non*, le *pour* et le *contre* sur tous les points qu'il touche ; mais rien ne l'autorise à prêter ses fantaisies d'artiste à Jésus-Christ et aux Apôtres.

Il suffit d'avoir parcouru l'Evangile pour savoir que le Sauveur ne précise nulle part l'époque de la fin du monde : il déclare, à maintes reprises, qu'il n'a pas mission pour révéler aux hommes la date de ce grand jour[4]. M. Renan trompe ses lecteurs ou s'abuse lui-même, quand il confond la prédiction de la ruine de Jérusalem avec l'annonce de la catastrophe finale. Tout en rapprochant dans un même discours ces deux événements, dont l'un devait être comme la figure de l'autre, Jésus-Christ les distingue suffisamment par les traits particuliers qu'il assigne à chacun. D'un côté, il s'agit d'un événement limité à Jérusalem et à la Judée[5] ; de l'autre, il est question « d'un jour qui enveloppera tous ceux qui habitent la surface de la terre[6]. » Ici, c'est une catastrophe dont on pourra se sauver en

1. S. Matth., XXVIII, 19, 20.

2. S. Matth., XII, 28 ; S. Luc, XVII, 20, 21. « Interrogé par les pharisiens : Quand viendra le royaume ? il leur répondit, disant : Le royaume de Dieu ne vient point de manière à *être remarqué* ; et on ne dira point : Il est ici ou il est là. Car voici que le royaume de Dieu est au dedans de vous. »

3. *Vie de Jésus*, p. 29.

4. S. Matth. XXIV, 36 ; S. Marc, XIII, 32.

5. S. Luc XXI, 20 : « Quand vous verrez Jérusalem investie par une armée, sachez que sa désolation est proche. »

6. Ibid., XXI, 35.

Digitized by Google

prenant la fuite [1] ; là, c'est un renversement universel et inévitable, auquel on doit se préparer, bien loin de pouvoir s'y soustraire [2]. L'époque de l'une est proche et certaine ; la date de l'autre, incertaine et éloignée [3]. Si M. Renan était plus versé dans les langues anciennes, il aurait évité une confusion que les professeurs de troisième ne pardonnent pas à leurs bons élèves. Voici comment il faut traduire le passage qu'il dénature, faute d'avoir su le comprendre : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne finira point, jusqu'à ce que *toutes ces choses-ci* soient accomplies (*omnia hæc*, πάντα ταῦτα)... Mais, quant à ce *jour-là* et à *cette heure-là*, (*de die illa*, περὶ τῆς ἡμέρας ἐκείνης), personne ne les sait, pas même les anges du ciel ; il n'y a que le Père [4]. » Pour voir clairement qu'il s'agit ici de deux époques et de deux événements différents, on n'a besoin que d'une chose, c'est de n'avoir pas oublié la règle des pronoms.

L'auteur de la *Vie de Jésus* n'a vraiment pas la main heureuse dans le choix des textes et des citations. Les passages qu'il allègue en faveur de sa théorie, ou ne prouvent rien, ou prouvent contre lui, de telle sorte qu'il nous met dans l'alternative de supposer, ou qu'il ne les a pas lus, ou qu'il ne les a pas compris. C'est ainsi que, pour pouvoir attribuer à toute la première génération chrétienne la croyance à la proximité de la fin du monde, il renvoie son public (est-ce que son public lit l'Ecriture-Sainte ?) à la IIe épître de saint Paul aux Thessaloniciens et à la IIe épître de saint Pierre, ch. III [5]. Or, il se trouve précisé-

1. S. Luc, XXI, 21 : « Alors, que ceux qui sont dans la Judée fuient vers les montagnes, etc. » Item., S. Matth. XXIV, 16.
2. S. Marc. XIII, 27, 33 et suiv..
3. S. Matth. XXIV, 34, 36 ; S. Marc XIII, 30, 32.
4. S. Matth. XXIV, 34, 36.
5. *Vie de Jésus*, p. 275.

Digitized by Google

ment que saint Paul a écrit son épître pour prouver le contraire : « Nous vous conjurons, mes frères, de ne point vous laisser si vite ébranler dans vos sentiments, ni effrayer, *comme si le jour du Seigneur était proche* [1]. Quant à saint Pierre, il croit si peu à l'approche des derniers jours, qu'il cherche à prévenir les fidèles contre « les imposteurs artificieux » qui répandent cette opinion : « Il est une chose que vous ne devez pas ignorer, mes bien-aimés, c'est qu'un seul jour devant le Seigneur est comme mille ans, et *mille ans comme un seul jour* [2]. « Mais ce qui dépasse tout ce que l'on peut attendre, même de la part d'un romancier, c'est que M. Renan a cru voir dans l'Apocalypse la durée du monde fixée à *trois ans et demi* [3]. Le délai est un peu court. Voici le texte : « Mais les deux ailes du grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât dans le désert en son lieu, où elle est nourrie un temps, et des temps, et la moitié d'un temps, hors de la présence du serpent [4]. « A l'aide de quel télescope nouveau l'honorable membre de l'Institut a-t-il découvert en cet endroit que, d'après saint Jean, le monde dût finir en l'année 71 ou 72? Il n'y a pas dans tout cela une syllabe qui se rapporte à la catastrophe finale. Ce qui le prouve, c'est qu'après cette époque mystérieuse, durée probable d'une persécution contre l'Eglise, le dragon ou Satan continue comme auparavant à faire la guerre aux saints [5]. Si, comme tout le fait supposer, M. Renan est en train de chercher la clef de l'Apocalypse, nous l'avertissons charitablement qu'il n'est pas dans le vrai chemin.

On s'étonnera peut-être que nous mettions tant d'insis-

1. IIe aux Tessal., II, 1, 2 et suiv.
2. IIe ép. de saint Pierre, III, 8.
3. *Vie de Jésus*, p. 276.
4. *Apocal.* XII, 14.
5. Ibid., XII, 17.

Digitized by Google

tance à réfuter des niaiseries qut font hausser les épaules ; mais il ne faut pas que nos adversaires puissent dire qu'on ne les suit pas de près jusque dans les détails, soit qu'ils ouvrent l'Evangile, soit qu'ils mettent la main sur le Talmud. M. Renan a voulu faire du mal par son livre ; nous voudrions lui faire faire quelque bien.

L'EGLISE.

Parmi toutes les assertions étranges qui courent le monde, il n'en est pas qui soit plus vide de sens que celle-ci : la religion est une pure affaire de sentiment. D'abord, une telle proposition heurte de front la conscience universelle des peuples, qui toujours et partout ont vu dans la religion un ensemble de croyances et de pratiques. De plus, elle contredit la notion de l'homme, qui est fait pour connaître et pour agir, aussi bien que pour sentir et pour aimer. C'est la nature humaine tout entière que la religion doit embrasser dans son influence et dans ses prescriptions, l'âme comme le corps, la vie des sens non moins que l'activité intellectuelle et morale. Vouloir la réduire à une rêverie sentimentale, sans croyances positives ni actes déterminés, c'est absolument comme si l'on ne voyait dans l'âme qu'une seule faculté, et dans le corps qu'un organe unique. Rien de moins rationnel qu'une pareille théorie, si l'on peut appeler de ce nom un vague romantisme qui s'ignore lui-même. Loin de pouvoir remplacer la croyance, le sentiment a besoin d'être guidé par elle ; et comme l'a dit Bossuet, appuyé sur la raison et sur

Digitized by Google

l'expérience, le bien croire est le fondement du bien faire.

C'est à ce sentimentalisme religieux que s'attache le romancier qui vient d'écrire la *Vie de Jésus*. Rêver sur l'infini au milieu des vertes collines et des claires fontaines, voilà son symbole; et toute sa théologie finit par se perdre dans un vain soupir. Ici encore, l'imitation est bien pâle. Il y a près d'un siècle que Rousseau faisait de son *Vicaire savoyard* l'apôtre de cette vague religiosité; et l'auteur de *Paul et Virginie* n'a plus guère laissé à personne le mérite de rien ajouter à ses fadeurs. En Allemagne, Jacobi et Schleiermacher ont également essayé de ramener toute la religion à ce qu'ils appelaient le *sentiment pur*, l'un, dans son roman de *Woldemar*, l'autre, dans ses *Discours sur la Religion;* et longtemps avant eux, le chef des piétistes protestants, Spener, avait cherché à suppléer au défaut de croyances positives par une sorte de moralité sentimentale sans règle ni point d'appui. C'est le propre des esprits dépourvus d'un sens ferme et droit d'incliner vers cette rêvasserie poétique qui exclut toute idée nette et bien arrêtée. Nous n'aurions donc pas été surpris de voir l'ancien séminariste reprendre le rôle du Vicaire savoyard, s'il ne s'était pas hasardé de placer son piétisme romantique dans la bouche de Jésus-Christ. Ceci nous touche un peu plus et vaut la peine que nous examinions de près, non pas des arguments qui manquent, mais des assertions qui abondent.

M. Renan a donc vu ou cru voir « que Jésus est le créateur du *sentiment pur;* qu'il a fondé la religion absolue, n'excluant rien, ne déterminant rien, si ce n'est *le sentiment;* un culte pur, une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures, reposant toute sur les *sentiments du cœur;* une religion dégagée de toute forme extérieure, sans collége sacerdotal, sans théologie ni symbole, à tel point qu'on chercherait vainement dans l'Evangile une

Digitized by Google

proposition théologique ou une pratique religieuse recommandée par Jésus [1]. »

Voilà bien de la pureté : le sentiment pur, le culte pur, la religion pure; il n'y manque que la rêverie pure pour compléter l'énumération. Malgré tout le soin que prend l'auteur de ne pas parler français comme tout le monde, j'estime cependant qu'il a voulu dire le *pur sentiment*, ce qui est tout autre chose que le sentiment pur. Si je vois clair dans ce que Voltaire n'eût pas manqué d'appeler du galimatias triple, cela signifie que Jésus-Christ n'a fondé ni religion positive, ni Eglise ayant une constitution propre, des institutions déterminées. Ouvrons donc l'Evangile pour voir si M. Renan a bien lu. En fait de sentiment pur, ou de pur sentiment comme il voudra, j'y trouve une Eglise que Jésus-Christ appelle *son Eglise*, pour la distinguer de toute autre société religieuse; une Eglise que chacun est tenu d'écouter, sous peine d'être regardé comme un païen et un publicain; une Eglise bâtie sur un homme, qui a nom Simon Pierre, comme sur un fondement inébranlable [2]. J'y trouve un ministère d'enseignement fondé et organisé : un collége d'apôtres qui reçoit le pouvoir de lier et de délier, avec la mission d'enseigner toutes les nations en leur apprenant à observer toutes les choses que le Maître a commandées; et à leur tête un homme auquel sont confiées les clefs du royaume des cieux, avec la charge de paître le troupeau entier de Jésus-Christ, les agneaux comme les brebis [3]. J'y trouve un premier rite, le Baptême,

1. *Vie de Jésus*, p. 447, 446, 85, 115, 291, 297, 446. 225.

2. S. Matth., XVI, 18 : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » — Ibid., XVIII, 17 : « S'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il te soit comme un païen et un publicain. »

3. S. Matth., X, 2, 3, 4 et suiv.; XVIII, 18 : « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous dé-

Digitized by Google

« sans lequel nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu ; » un deuxième rite, l'Eucharistie, auquel tous doivent participer pour avoir la vie en eux ; un troisième rite, la Pénitence, qui a pour objet la rémission des péchés [1]. J'y trouve un sacerdoce constitué par cela même qu'une classe d'hommes est choisie parmi tous pour prêcher, pour baptiser, pour remettre les péchés, pour répéter, en mémoire du Christ, le grand acte de la Cène dernière [2]. J'y trouve par conséquent un culte, avec des pratiques et des cérémonies déterminées, puisqu'il y est prescrit de se réunir au nom du Christ pour la prière commune, d'écouter ceux qui ont charge de prêcher l'Evangile à toutes les créatures, de renouveler l'acte commémoratif de la Cène, de baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, de remettre et de retenir les péchés, etc. [3]. Est-ce là le *sentiment pur ?* Est-ce là une religion dégagée de toute forme extérieure,

lierez sur la terre, sera délié dans le ciel ; » XXVIII, 19 et 20. — Ibid., XVI, 19 : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » — S. Jean, XXI, 16 et 17 : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

1. S. Jean, III, 5 : « En vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » — S. Marc, XVI, 16 : « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé. » — S. Jean, VI, 54 : « En vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » — Ibid., XX, 23 : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

2. S. Matth., XXVIII, 19 : « Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant an nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » S. Jean, XX, 22 ; « Recevez l'Esprit-Saint : les péchés seront remis, etc. » — S. Luc, XXII, 19 : « Faites ceci en mémoire de moi. »

3. S. Matth., XVIII, 19 et 20 : « Je vous dis encore que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, il le leur sera fait par mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu

Digitized by Google

une religion qui n'exclut rien, qui ne détermine rien? Comment donc M. Renan et le Vicaire savoyard s'y prendraient-ils pour imposer une doctrine et prescrire des actes?

« On chercherait vainement dans l'Evangile une pratique religieuse recommandée par Jésus. » Il me semble que nous n'avons pas été obligé de chercher bien loin pour en trouver. N'est-ce donc pas une pratique religieuse que la prédication de l'Evangile, la rémission des péchés, la collation ou la réception du baptême, la célébration de la Cène, la participation à la chair et au sang du Fils de l'homme? Quelle est donc la pratique religieuse que vous cherchez vainement dans l'Evangile? Est-ce la prière? Jésus-Christ va jusqu'à en déterminer la formule [1]. Est-ce l'aumône? Je ne pense pas que vous veuillez contester celle-là; or, c'est bien une pratique religieuse non moins qu'une œuvre morale, car le Sauveur veut que nous fassions l'aumône en son nom et par amour pour lui [2]. Est-ce le jeûne? Ah! oui, le jeûne; vous l'avez dit : « Jésus se souciait peu du jeûne [3]. » Vraiment! il se souciait peu du jeûne! C'est apparemment pour cela que, voulant donner l'exemple, il commence sa mission par un jeûne de quarante jours et de quarante nuits. C'est parce qu'il se souciait peu du jeûne, que la récompense céleste est promise à tous ceux qui pratiqueront sincèrement l'abstinence corporelle : « Quand vous jeûnez, ne le faites point paraître aux yeux des hommes, mais gardez cela pour votre Père, qui est présent à ce qu'il

d'eux. » — S. Marc. XVI, 15 : « Allez dans tout l'univers, et prêchez l'Evangile à toutes les créatures. »

1. Matth., VI, 9 : « Notre Père qui êtes aux cieux, etc. »
2. Marc, IX, 40; s. Matth., XXV, 35 et ss.
3. *Vie de Jésus*, p. 224.

Digitized by Google

y a de plus secret; et votre Père, qui voit dans le secret, *vous le rendra*[1]. » N'écrivez donc point à la légère de ces choses qui feraient douter que vous ayez jamais ouvert l'Evangile.

« On chercherait vainement une proposition théologique dans l'Evangile. » C'est-à-dire que depuis le commencement jusqu'à la fin, il n'y a dans l'Evangile que des propositions théologiques. Est-ce que, par hasard, M. Renan y aurait découvert des problèmes de mécanique ou des théorèmes de géométrie? Ou bien, pour affirmer ou pour nier quelque chose, ce qui est l'essence d'une proposition, faut-il absolument s'en tenir au formalisme aristotélicien, et procéder par théorèmes, corollaires et scolies? Les huit béatitudes sont des propositions théologiques pour la morale, comme la déclaration de la nécessité du baptême en est une pour le dogme. Qu'il y ait un point d'exclamation à la fin d'une phrase ou un simple point, peu importe, pourvu qu'on y trouve une vérité clairement énoncée. La forme sentencieuse, qui est propre à l'Evangile, donne précisément à chacun de ses versets le tour d'une affirmation ou d'une négation bien déterminée. Où trouver une théologie, des dogmes arrêtés, si ce n'est dans ces formules évangéliques qui résument la doctrine chrétienne dans ses divers points : « Moi et mon Père, nous sommes une seule chose[2] : » c'est l'unité de la nature divine nettement exprimée. — « Baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit[3] : » c'est la Trinité des personnes enseignée avec non moins de clarté. — « Dieu a envoyé dans le monde son Fils unique qu'il a engendré... ; le Paraclet ou l'Esprit de vérité procède

1. S. Matth., VI, 17, 18.
2. S. Jean, X, v. 30.
3. S. Matth., XXVIII, 19.

Digitized by Google

du Père.... Tout ce qu'a mon Père est à moi : c'est pourquoi je vous dis que l'Esprit de vérité recevra de ce qui est à moi[1] : » tout le mystère de la vie intime de Dieu est dans ces paroles de Jésus-Christ. — Mon sang sera répandu pour la rémission des péchés[2] : » l'économie de la Rédemption est tout entière dans ce mot. — « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel[3] : » voilà bien, ce me semble, des *propositions catégoriques* qui résument le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire de l'Eglise. — « Quiconque croira et sera baptisé sera sauvé[4] : » est-ce là « ne rien conclure et ne rien déterminer ? » — « Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang véritablement un breuvage[5] : » tout le sacrement de l'Eucharistie est dans cette phrase.— « Allez et instruisez toutes les nations, leur apprenant à observer *toutes les choses* que je vous ai ordonnées[6] : » sont-ce là « des images indéterminées ? » ou bien n'est-ce pas l'annonce d'un symbole complet, d'un code positif, d'une série de prescriptions obligatoires pour le monde entier ? J'épuiserais l'Evangile si je voulais montrer que chacun de ses versets, en dehors de la partie narrative, contient une proposition dogmatique, morale ou disciplinaire. Que dirait-on d'un homme qui prétendrait que le Code civil ne renferme aucune disposition légale ? E pourtant, l'assertion de M. Renan n'est pas moins ridicule ni moins absurde.

Je disais tout à l'heure qu'il y a dans la *Vie de Jésus*

1. S. Jean, III, 16 ; XV, 26 ; XVI, 15.
2. S. Matth., XXVI, 28 ; S. Marc, XIV, 24 ; S. Luc, XXII, 20.
3. S. Jean, XX, 23 ; S. Matth., XVIII, 18.
4. S. Marc, XVI, 16.
5. S. Jean, VI, 55.
6. S. Matth., XXVIII, 20.

Digitized by Google

tels passages qui feraient douter que l'auteur se soit jamais donné la peine d'ouvrir l'Evangile. En voici une nouvelle preuve : « Pour Jésus, dit-il, le baptême n'a qu'une importance secondaire [1]. » Décidément, nous allons de mieux en mieux : l'aplomb du romancier devient superbe à mesure qu'il fait de nouvelles découvertes. Il n'a donc jamais lu ces attestations solennelles : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* — Celui-là sera sauvé qui croira et sera baptisé. — Allez, baptisez toutes les nations de la terre, etc. [2]. » Si c'est ainsi qu'on parle des choses qui n'ont qu'une importance secondaire, comment faudra-t-il s'exprimer lorsqu'il s'agira d'importance primaire?

Mais le sublime du genre, en fait de haute critique, c'est l'explication de l'Eucharistie. On l'a déjà dit à M. Renan, et de plus haut : parmi les choses saintes qu'il devrait respecter et qu'il ne respecte pas, il en est une dont il devrait lui être à jamais impossible de parler : c'est l'Eucharistie [3]. Il doit savoir pourquoi. Mais puisqu'il s'obstine à parler de ce qu'il devrait taire, voyons si ses souvenirs le servent bien. « Quand Jésus fut mort, la forme sous laquelle il apparaissait au pieux souvenir de ses disciples était celle de président d'un banquet mystique, tenant le pain, le bénissant, le rompant et le présen-

1. *Vie de Jésus,* p. 225. L'auteur s'appuie sur le passage de saint Matthieu (III, 15) où le Sauveur se fait baptiser par saint Jean, pour accomplir toute justice. — Il faut être aveugle pour ne pas voir que cela prouve précisément tout le contraire. En consentant *lui-même* à se soumettre à la loi du baptême (bien que le baptême de saint Jean fût purement figuratif), le Sauveur montrait toute l'importance du sacrement qu'il allait instituer.

2. Saint Jean, III, 5; saint Marc, XVI, 16; saint Matthieu, XXVIII, 19.

3. *Avertissement à la Jeunesse,* etc., par Mgr l'Evêque d'Orléans, p. 103.

Digitized by Google

tant aux assistants. Il est probable que c'était là une de ses habitudes, et qu'à ce moment *il était particulièrement aimable et attendri*.... les termes dont il usait furent pris plus tard avec une littéralité effrénée[1]. Ainsi, c'est parce que, il y a dix-huit siècles, vivait un homme qui était *particulièrement aimable et attendri* à l'heure du dîner, c'est pour cela que les apôtres et leurs disciples, les Pères de l'Eglise, les grands docteurs du moyen âge, les théologiens des cinq parties du monde, et avec eux l'univers catholique, ont cru ou croient encore recevoir dans l'Eucharistie le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ ! C'est à cause de « quelques habitudes de langage, toujours fortement substantielles[2], » que le plus incompréhensible de tous les mystères a été accepté dans le monde civilisé, où il occupe le sommet de la vie religieuse ! Allons donc, faites croire cela à M. Ernest Havet, du Collége de France, mais n'étendez pas plus loin votre dédain pour le bon sens de vos lecteurs. En place des miracles de la puissance divine, vous mettez des miracles de stupidité de la part des hommes. Nous préférons les premiers.

Que M. Renan me permette de le lui dire, ni lui ni le Vicaire savoyard n'ont su comprendre le premier mot de l'Evangile. Et ici je m'adresse à tous ceux qui, n'ayant plus le sens positif et pratique des choses, ne voient dans l'Evangile qu'une sentimentalité chimérique et rêveuse. « Pour être disciple de Jésus, dit l'auteur, il ne fallait qu'une seule chose, s'attacher à lui et l'aimer[3]. » Ajoutez, s'il vous plaît, renoncer à soi-même et faire pénitence. La réforme intérieure, le renouvellement de soi par le détachement et la mortification, voilà l'idée mère de l'Evan-

1. *Vie de Jésus*, p. 302, 303.
2. Ibid., p. 304.
3. Ibid., p. 46.

Digitized by Google

gile. Nul doute que l'amour de Dieu et le sentiment de la fraternité humaine ne soient sortis de là comme de leur véritable source. Mais quand est-ce que ces deux sentiments acquièrent leur force et leur efficacité? Quand l'homme devient-il capable d'un dévouement réel? C'est lorsqu'il a étouffé l'égoïsme dans son cœur, qu'il s'est affranchi du joug des passions mauvaises qui l'absorbent tout entier dans la recherche d'une satisfaction stérile. De là ces vigoureuses maximes par lesquelles a débuté la prédication évangélique : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, — quiconque ne renonce point à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple, — si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive. — Celui qui aime son âme la perdra, et celui qui hait son âme en ce monde la conservera pour la vie éternelle. — Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux [1], etc. » Voilà la morale qui a été prêchée dans le monde et qui l'a subjugué, la morale du sacrifice, la morale de la Croix, et non pas une rêverie sentimentale, comme il plaît à quelques esprits malades de se l'imaginer, soit pour secouer un frein qui les gêne, soit pour se tirer de l'embarras que leur cause un triomphe humainement inexplicable.

Ce qui empêche l'auteur de la *Vie de Jésus* d'être un écrivain sérieux, c'est qu'il ne tient aucun compte des faits ni des textes qui ne cadrent pas avec son roman : ou il les dénature, ou, ce qui est encore plus commode, il les passe sous silence. Or, c'est là un procédé critique qui n'a de nom dans aucune langue. Que M. Renan se mette en frais pour réhabiliter Judas ou du moins pour plaider les circonstances atténuantes [2], je le comprends : il est dans

1. S. Luc., XIII, 3, 5 ; XIV, 33 ; S. Matth., XVI, 24 ; S. Jean, XII, 25; S. Matth., V, 3.

2. *Vie de Jésus*, p. 382.

Digitized by Google

son rôle : il ose à peine croire à « un tel excès de noirceur; » nous y croyons, parce que le fait n'est pas unique dans l'histoire. Qu'il cherche à établir que « Pilate ne pouvait guère faire que ce qu'il fit [1], » cela ne me surprend pas : il n'a pas assez le sentiment de la justice pour comprendre que ne pas sauver, quand on le pourrait, une victime qu'on sait innocente, c'est la perdre. Qu'il accorde à « l'humble et doux Spinosa » un avantage sur Jésus-Christ [2], cette prédilection s'explique d'elle-même : lorsqu'on appelle Dieu « un bon vieux mot, un peu lourd, » on ne peut qu'être de la religion de celui qu'Henri Heine, peu suspect de partialité sur ce point, nommait *le grand athée* [3]. Qu'il appelle saint Jean-Baptiste « une sorte de Lamennais toujours irrité [4], » et qu'il ose même établir un parallèle entre le Sauveur du monde et l'apostat breton [5], cela est excentrique sans doute, mais l'auteur ne nous a pas laissé le droit de nous en étonner; et l'on conçoit, du reste, que la figure du malheureux abbé Lamennais vienne se poser par intervalle devant M. Ernest Renan. Encore une fois, rien de tout cela n'est de nature à nous causer la moindre surprise; mais ce qui m'afflige, ce qui me révolte, ce qui m'indignerait, si les facéties de M. Renan méritaient l'indignation, c'est l'audace avec laquelle il ne cesse d'affirmer sans preuve, de nier sans motif, de citer à tort et à travers des textes qu'il ne s'est pas donné la peine de vérifier. Car je m'arrête devant une autre hypothèse qu'il me serait trop pénible de discuter.

Nous n'avons guère fait autre chose, dans le cours de ce travail, que signaler cette détestable méthode, qui réduit à

1. *Vie de Jésus*, p. 410.
2. Ibid., p. 451.
3. *De l'Allemagne depuis Luther*, I, 106.
4. *Vie de Jésus*, p. 106.
5. Ibid., p. 326.

Digitized by Google

zéro la valeur du roman édité par MM. Michel Lévy frères. Et cependant, pour prouver aux lecteurs de M. Renan qu'ils courent fort risque d'être mystifiés en acceptant de confiance *une seule de ses citations*, nous éprouvons le besoin, avant de terminer, d'ajouter aux cas déjà signalés une nouvelle série d'exemples. Nous les prendrons au hasard dans les divers endroits du livre.

Ainsi, par exemple, l'auteur allègue que dans le IIe livre des Machabées « la résurrection est réservée aux seuls fidèles [1] ; » et il renvoie, sans donner le texte, au chapitre VIII, 14. C'est l'histoire des sept frères qui ont souffert le martyre pendant la persécution d'Antiochus Epiphane. Or, à l'endroit indiqué, le quatrième de ces héroïques jennes gens dit à son bourreau : « Toi, tu ne ressusciteras pas *à la vie, ad vitam.* » M. Renan supprime ces derniers mots, qui désignent la résurrection *glorieuse*, réservée aux bons, pour pouvoir affirmer que le IIe livre des Machabées nie la résurrection générale. En style de procédure civile ou commerciale, cela s'appellerait, si je ne me trompe, un faux en écriture.

Quelques pages auparavant, le romancier raconte que « les sœurs de Jésus-Christ (ses parentes, comme nous le verrons tout à l'heure) *se marièrent* à Nazareth [2] ; » et il renvoie au chapitre VI de saint Marc, v. 3. En vérifiant le texte, on trouve qu'il n'y est pas plus question de mariage que de mort. Si cependant M. Renan a trouvé les contrats de mariage en Palestine, nous le prions de les exhiber : ces pièces feraient bon effet sur les lecteurs de *Mlle la Quintinie.*

Autre fantaisie. D'après le nouveau critique, « Jean et Luc (il n'y a plus de saints dans le vocabulaire de ce pieux

1. *Vie de Jésus*, p. 55.
2. Ibid., p. 25.

Digitized by Google

homme) préfèrent l'expression de fils de Joseph[1]. » Evidemment, le « public d'élite » auquel il s'adresse va se figurer que ces deux évangélistes appellent Jésus-Christ fils de Joseph. Or, parmi les quatre passages cités, il en est trois où ce sont les Juifs qui parlent (S. Luc, IV, 22; S. Jean, I, 45; VI, 42); et dans le quatrième, saint Luc a soin de dire : « Fils de Joseph, *comme on le croyait* » (III, 23). Allez, supprimez toujours ce qui vous gêne; vous êtes un habile homme, et l'on vous en croira.

Poursuivons. Le disciple de Strauss veut bien nous apprendre qu'un passage des Actes des Apôtres (II, 22) *exclut formellement* la divinité de Jésus-Christ[2]. Je n'ai guère besoin d'ajouter qu'il ne reproduit pas le texte : à quoi bon? Les lecteurs des romans de M. Michel Lévy savent l'Ecriture-Sainte par cœur. Où donc se trouve cette *exclusion formelle?* Je vois bien que saint Pierre appelle Jésus de Nazareth un homme[3], et nous aussi nous l'appelons un homme; nous distinguons en lui la nature divine et la nature humaine. Mais, pas plus que l'Eglise, saint Pierre n'appelle Jésus-Christ un *pur homme*, un *simple homme*, comme le prétend M. Renan, ce qui seul exclurait formellement la divinité. L'auteur de ce petit artifice littéraire se trompe-t-il, ou veut-il tromper?

1. *Vie de Jésus*, p. 75.
2. Ibid., p. 242.
3. « Jésus de Nazareth, homme que Dieu a autorisé parmi nous par les miracles » (II, 22). Plus loin, saint Pierre dit de Jésus de Nazereth : « Il a répandu l'Esprit-Saint que vous voyez et entendez vous-même (v. 33). » Est-ce qu'il appartient à un pur homme de répandre l'Fsprit-Saint? De plus, dans le même discours, saint Pierre applique à Jésus de Nazareth ce passage des psaumes de David : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite (v. 34). » Enfin, il affirme que « chacun doit être baptisé au *nom de Jésus-Christ* » (v. 38). Est-ce là une *exclusion formelle* de la divinité du Christ?

Digitized by Google

Voici une habileté (est-ce bien le mot ?) toute pareille. « Dans l'Evangile de Jean, l'accusation de se faire Dieu ou l'égal de Dieu est présentée comme une calomnie[1]. » Sur quoi l'on renvoie au chapitre v, 18 et suiv., et au chapitre x, 33 et suiv. En allant droit aux textes indiqués, on trouve que Jésus-Christ, bien loin de se dédire, renchérit encore sur ses déclarations précédentes : « Tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement (v. 19). — Croyez que mon Père est en moi, et moi dans mon Père (v. 38). » Il y a bien une calomnie dans tout cela, mais elle est ailleurs que dans l'Evangile.

Un peu plus loin, notre Aristarque est choqué de voir que Jésus *se corrige*[2]. Comme d'habitude, il jette au bas de la page deux ou trois signes auxquels peu de personnes feront attention : Matth. x, 5, comparé à xxviii, 19. Lorsqu'on veut se rendre compte de la *correction* en examinant les textes, on voit que, d'une part, Jésus-Christ dit aux apôtres : « N'allez pas vers les gentils ; » et de l'autre : « Instruisez toutes les nations. » La simple indication des dates aurait tout expliqué : avant l'ascension du Sauveur, les apôtres ne devaient pas quitter la Palestine ; après son ascension, il leur était ordonné de parcourir le monde entier. C'est à quoi se réduit toute la *correction* ; mais, comme les textes ne sont pas reproduits, quelques lecteurs trop confiants soupçonneront une énormité, et le résultat qu'attendait l'auteur sera obtenu.

Je sens combien cette énumération est fastidieuse, mais il ne me semble pas inutile de la prolonger, car rien ne saurait donner une meilleure idée des inqualifiables procédés de M. Renan. Il n'y a pas d'exemple d'un système de mensonge et de dissimulation poursuivi avec une telle

1. *Vie de Jésus*, p. 243.
2. Ibid., p. 251.

Digitized by Google

assurance à l'aide de citations fausses et d'assertions en l'air. Doctrine et histoire, tout est traité de la même façon, jusque dans les moindres détails. Ainsi l'auteur veut savoir que Marie de Béthanie « plaisait à Jésus par une sorte de langueur [1]. » Là-dessus, il renvoie à saint Jean, XI, 20. Voici le verset : « Marthe donc, dès qu'elle eut appris que Jésus venait, alla au-devant de lui, mais Marie se tenait dans la maison. » Au nom du ciel, où trouvez-vous là une *sorte de langueur?* Avez-vous quelque ennemi secret qui arrange vos citations pour se jouer de vous? — « Jésus allait volontiers aux divertissements des mariages [2]. » Saint Jean parle bien des noces de Cana ; mais où M. Renan a-t-il appris que le Sauveur ait accepté d'autres invitations de ce genre? Est-ce une des découvertes qu'il a faites pendant son voyage en Orient?

Si l'auteur de la *Vie de Jésus* sait ajouter à l'Evangile ce qu'il invente, il ne s'entend pas moins bien à retrancher ce qui le gêne : « Pour l'institution de l'Eucharistie, dit-il, Jean seul, parmi les narrateurs évangéliques, a la valeur d'un témoin oculaire [3]. » Et saint Matthieu, qu'en faites-vous? Saint Matthieu, l'un des douze, présent à la dernière Cène, aussi bien que saint Jean ! N'est-ce pas là un témoin occulaire? Un enfant des écoles chrétiennes ne commettrait pas une bévue de ce genre, et M. Ernest Renan est membre de l'Institut !

Ici du moins nous avons la consolation de penser que le défaut de connaissance peut servir d'excuse au romancier. Mais en est-il de même des incroyables assertions que voici : «Il échappait *sans cesse* à Jésus des naïvetés qui, à Jérusalem, pouvaient paraître singulières [4]. » Si l'on parlait

1. *Vie de Jésus*, p. 342.
2. Ibid., p. 188.
3. Ibid., p. 389.
4. Ibid., p. 339.

Digitized by Google

ainsi du dernier manant, il serait encore juste de fournir au moins quelques preuves. Eh bien, le croirait-on? les naïvetés continuelles que le malheureux écrivain prête à Notre-Seigneur Jésus-Christ se réduisent à l'ordre donné aux Apôtres d'emprunter un ânon attaché devant une maison de Bethphagé, et de demander une salle où l'on pût célébrer la Pâque [1]. C'est tout ce que l'on trouve dans les passages indiqués par l'auteur. Voilà les naïvetés qui échappaient *sans cesse* au Sauveur. Non, jamais la sottise ne s'est trouvée jointe à tant d'insolence.

En effet, de quel nom appeler une proposition comme celle-ci : « A Jérusalem, l'harmonieux génie de Jésus s'exténue en des argumentations insipides sur la loi et les prophètes [2]. » Et la preuve? Elle est, dit-on, dans saint Matthieu, XXII, 23 et suiv. Je vais droit au texte que l'on cite et j'y trouve que le Sauveur corrige les images grossières des Sadducéens sur la vie future ; qu'il réduit ces matérialistes au silence, en montrant que le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, est le Dieu des vivants ; et qu'il place au sommet de la Loi l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Voilà ce qu'un romancier fade et plat appelle des argumentations insipides ; mais, je le répète, comme il a l'habitude de ne reproduire aucun texte, quelques niais pourront s'y tromper, et c'est apparemment tout ce qu'il désire.

Nous sommes donc en présence, non pas de quelques

1. Si M. Renan avait jamais ouvert le Talmud, comme il le prétend, il y aurait vu que l'hospitalité était de droit à Jérusalem pour la célébration de la Pâque, et qu'on se prêtait gratuitement les salles où devait se célébrer le festin pascal. Talmud de Babylone, *Traité Joma*. fol. XII, recto. — Voyez également Lightfoot *in Matth.*, XXVI, 19-27. — Il n'y a d'autre naïveté dans tout cela que celle d'un hébraïsant novice qui parle à tort et à travers de coutumes qu'il ignore.

2. *Vie de Jésus*, p. 345.

Digitized by Google

erreurs de détail qui peuvent échapper à tout écrivain, mais d'une ignorance constante ou d'une tromperie systématique, qui consiste à affirmer ou à nier sans l'ombre d'une preuve ; à citer, sans les reproduire, des textes qui disent tout le contraire de ce qu'on y place ; à passer sous silence tout ce qui pourrait donner l'éveil à une classe de lecteurs qu'on tient à mystifier en abusant de leur inexpérience ou de leur crédulité ; à opposer aux docnments historiques des contes imaginaires ; à user tour à tour de formules tranchantes pour déconcerter les simples, et de vagues *peut-être* lorsqu'on est embarrassé ; à dissimuler enfin, sous un faux semblant d'érudition, l'absence de critique sérieuse et de science véritable. Voilà pourquoi, après les preuves que nous avons fournies, nous sommes en droit d'appeler la *Vie de Jésus* par M. Ernest Renan un misérable roman, une grave insulte au bon sens public et à l'honneur des lettres françaises.

Et cependant, quelque long que puisse paraître cet examen critique, nous ne le terminerons pas sans relever une assertion qui nous blesse dans ce que le sentiment chrétien a de plus délicat. Après la gloire de Jésus-Christ, rien ne nous est plus cher ni plus précieux que l'honneur de sa sainte Mère. Certes, nous comprenons parfaitement qu'un écrivain qui s'enthousiasme au souvenir « des fêtes d'Adonis et des mystères antiques que célébraient les femmes païennes dans la sainte Byblos [1], » nous comprenons, dis-je, qu'un tel homme veuille dépouiller Marie de sa couronne virginale. Mais ce qu'on est en droit d'attendre, même de la part d'un blasphémateur avide de scandale, c'est qu'au moins il hasarde quelque chose qui ressemble à une discussion, pour établir une hypothèse que le monde chrétien repousse depuis dix-huit siècles

1. *Vie de Jésus*, dédicace.

Digitized by Google

avec toute l'énergie de sa foi. Ici encore M. Ernest Renan reste fidèle à sa méthode ; il veut que les habitués de la librairie Michel Lévy l'en croient sur parole.

Donc, l'ancien séminariste de Saint-Sulpice, reprenant la thèse de deux hérétiques obscurs du IVe siècle, Helvidius et Jovinien, s'attaque à la virginité de Marie : cette calomnie l'affriande tout particulièrement. A la vérité, il ne veut pas se prononcer sur la question de savoir s'il y a eu un ou plusieurs mariages [1]. Il lui a été impossible, je le suppose, de prendre en Palestine (M. Renan a voyagé en Orient) un extrait de ces divers contrats. Il n'en est pas moins riche en renseignements. Ainsi, par exemple, il sait, lui, de science certaine (on ignore par quelle voie), que « la famille était assez nombreuse. Jésus avait des frères et des sœurs. » Il est vrai que « *tous sont restés obscurs* » et que « leur nom était inconnu [2]. » A cela près, M. Renan les connaît, lui qui a voyagé en Palestine, et il veut bien les tirer de leur obscurité. Malheureux sophiste ! Ne voyez-vous pas que vous détruisez vous-même votre petit roman ? Eh quoi ! Jesus-Christ, dites-vous, avait des frères et des sœurs selon la nature, *et tous sont restés obscurs ! et leur nom était inconnu !* toujours d'après vous. Comment expliquer ce prodige ? Anne, Joachin, tous ceux qui, de près ou de loin, se rattachent à la généalogie du Christ, sont devenus l'objet de la vénération ou au moins de l'attention publique. Et les vrais frères, les véritables sœurs de Jésus-Christ selon la nature, sont tous restés obscurs, et leur nom était inconnu au Ier siècle ! Allez donc conter ces sornettes-là aux enfants qui ont besoin d'être bercés pour s'endormir ; mais ne venez pas nous débiter une marchandise pareille, même avec l'estampille de M. Michel Lévy !

1. *Vie de Jésus*, p. 23.
2. Ibid., p. 23. 25.

Digitized by Google

Le docte critique n'a pas jugé son public capable de suivre un raisonnement. Eh bien! nous estimons son public davantage, et nous raisonnerons, dussions-nous répéter ce qui a été dit et redit plus de mille fois, et mieux que nous ne saurions le faire[1]. Les frères du Seigneur, dont il est question dans l'Évangile, sont tout simplement ses cousins germains, fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge, et ses autres parents en général. Voici la preuve. Qui est-ce qui est appelé frère du Seigneur dans l'Evangile? Jacques, José, Simon et Jude (Matth., XIII, 55; Marc, VI, 3). Or, de qui ces derniers étaient-ils fils? de Marie, femme de Cléophas et sœur de la sainte Vierge. (S. Matth., XXVII, 50; S. Marc, XV, 40.) M. Renan est bien obligé de le reconnaître lui-même[2]. Donc les prétendus frères du Seigneur n'étaient que ses cousins germains. En connaissez-vous d'autres? Nommez-les. Est-ce le mot *frère* qui vous arrête? Il faut être étranger à toute étude linguistique pour ignorer que le mot latin *frater*, le mot grec *adelphos* et le mot hébreu *akh* s'employaient fort souvent pour désigner les cousins germains, les neveux et les parents en général.

Laissons là les Grecs et les Latins, qui n'ont que faire dans la question, bien que leur terminologie serve à expliquer celle des Hébreux[3]. Chez ces derniers, dit Gesenius,

1. Voyez le bel écrit de notre éloquent ami, M. l'abbé Mermillod, *la Vierge Marie, ou études sur sa perpétuelle virginité*. Paris, Gaume frères, 1856.

2. *Vie de Jésus*, p. 24.

3. Dans Denys d'Halicarnasse, Tullius Hostilius appelle *frères* les Horaces et les Curiaces, bien qu'ils ne fussent que *cousins germains* — Dans ses *Annales* (III, 38), Tacite appelle *frère* le neveu de Rhescuporis. — Quinte-Curce (VI, 10) dit qu'Amyntas, fils de Perdiccas, était *frère* d'Alexandre, c'est-à-dire son cousin germain paternel. — Item, Tite-Live (IVe Décade, l. V, c. 10); Xénophon (*Cyropédie*, l. I, c. V, n° 4); Stobée (Pars I, p. 480). Le fréquent

Digitized by Google

le mot *frère* a une signification très-large, qui s'étend non-seulement aux cousins, mais aux membres de la même tribu [1]. En effet, Abraham appelle Lot *son frère* (Genèse, XIII, 8; XIV, 16), et cependant Lot n'était que son neveu (ibid., XI, 27). Jacob se dit *frère* de Laban, dont il était simplement le neveu (Genèse, XXIX, 12). Dans le livre de Tobie, les mots *frère* et *sœur* reviennent à maintes reprises pour désigner les liens de parenté plus éloignée (VII, 4; VIII, 9). Si nous passons de là au Nouveau-Testament, nous trouvons le mot *frère* employé trois cent soixante fois, dans quatre acceptions diverses, pour désigner les fils d'un même père, les *membres d'une même famille*, les habitants d'un même pays, les hommes réunis par une communauté de foi et d'affection. C'est ainsi que saint Matthieu parle de Jéchonias et de *ses frères*, pour désigner toute sa parenté; car Jéchonias n'avait qu'un frère [2]. Saint Paul appelle les Israélites « ses frères, ses parents selon la chair [3], » montrant assez par là que ces deux mots, réunis ensemble, expriment la même idée. On ne doit donc pas être surpris que les Juifs aient donné le nom de frères aux cousins de Jésus : cette dénomination est un pur hé-

usage du mot *frater* ou *adelphos* pour désigner en général un proche parent, ne fait pas question parmi les critiques.

1. Gesenius, *Lexicon hebraïcum et chaldaïcum*, édit. de Leipzig, 1847 : Latius patet apud Hebræos, est enim cognatus et consanguineus quicumque est contribulis, etc. — Ces paroles du savant hébraïsant sont confirmées par d'autres philologues non moins distingués : Buxtorf, *Lexicon*, éd. de Bâle, 1619; Suicerus, *Thesaurus ecclesiasticus*, à l'article *Adelphos*; Schleusner, *Nouveau Lexique grec-latin du Nouveau-Testament*, Leipzig, 1819, 1 vol., p. 44 : « Tous les endroits où il est fait mention des frères du Christ doivent s'entendre de ses proches et de ses parents. » Ni Schleusner, ni Gesenius ne peuvent paraître suspects à nos adversaires, car ils sont l'un et l'autre imprégnés de rationalisme.

2. S. Matth., I, 11. — Ier Livre des Paralipomènes, III, 15, 16.

3. Ep. aux Rom., IX.

Digitized by Google

braïsme qui ne peut sembler étrange qu'à un faiseur de romans. Aussi l'antiquité chrétienne a-t-elle enseigné d'une voix unanime la perpétuelle virginité de Marie [1].

M. Renan n'a donc pas plus effleuré la couronne virginale de Marie, qu'il n'a réussi à dépouiller Jésus-Christ de sa divinité. Dépouiller Jésus-Christ de sa divinité! Mais qui êtes-vous, pour tenter une pareille entreprise? Dans trois ou quatre mois, c'est à peine si l'on parlera encore de votre livre. Vous aurez fait une belle entreprise financière, et obtenu un certain succès de scandale et de curiosité. Voilà tout. Si cela peut vous satisfaire, reposez en paix au milieu des lauriers qui vont orner la tombe de votre réputation de critique et de savant. C'en est fait : désormais vous compterez parmi les romanciers de l'époque; et encore, vous ne dépasserez jamais la pastorale, car, bien que vous ayez quelques couleurs sur votre palette, vous manquez de nerf et de vigueur. Et puis, tenez, si vous voulez accepter un conseil, dans votre prochain ouvrage, rendez-nous l'attaque un peu plus difficile : citez moins le Talmud et lisez mieux l'Écriture-Sainte. Vous n'en réussirez pas davantage dans le but que vous semblez poursuivre, mais du moins votre réputation n'en

1. *Liturgie* de S. Jacques, *Biblioth. maxi. Patrum*, t. II, p. 1 et 4 : « La Mère de Dieu, *toujours vierge.* »—*Liturgies* de S. Marc et de S. Basile, Renaudot, t. I. p. 72 : « Marie, Mère de Dieu *toujours vierge.* ». — S Basile, Homélie 25 sur la Nativité du Christ : « La Mère de Dieu n'a jamais cessé d'être vierge. » — S. Epiphane, *Contre les hérésies*, 78. — S. Jean Chrysostome, *Homélie sur l'Annonciation*. — S. Cyrille d'Alexandrie, *Comment. in Joannem*, l. IV, c. 7. — S. Gregoire de Nysse, *Oratio de Natali Christi* : « Marie est restée vierge sans tache après l'enfantement. » — S. Ambroise, l. II, *in Lucam*. — S. Augustin, *Sermo* 17 *de tempore* : « Elle a conçu vierge, vierge elle a enfanté le Sauveur, et elle est restée vierge sans tache après la naissance de Jésus. » — Quant à S. Jérôme, il a publié tout un livre sur ce point contre Helvidius.

Digitized by Google

souffrira pas autant. En attendant, les peuples civilisés continueront, comme par le passé, à rendre à Jésus-Christ l'hommage de leur foi, de leur amour et de leur culte, à pratiquer en son nom la justice et la charité. Vous n'y aurez rien changé et vous ne pouvez rien y faire. Parmi ceux que vous paraissez avoir pris pour modèles, il s'en trouvait de plus menaçants : ils avaient, ceux-là, de l'esprit et du savoir; pour vous, vous êtes trop fade et trop langoureux; jusqu'à présent vous n'êtes pas à craindre. Vous n'avez pas encore dépassé le *peut-être* ni le *probablement;* or, l'humanité ne vit ni de *probablement* ni de *peut-être*. Elle a besoin de croyances fortes et bien arrêtées. Qui sait? Vous n'êtes pas encore au bout de votre odyssée : il y a de la souplesse dans vos évolutions : vous pourriez fort bien revenir au point de départ après une infinité de tours et de détours. On croit entendre parfois, au milieu de vos blasphèmes, des accents de foi perdue qui détonnent singulièrement sur le reste; or, cela ne nous laisse pas sans espérance. Dieu a des vengeances de père; car, comme le disait Tertullien, personne n'est père comme lui : *nemo tam pater ut Deus....* Alors, sans doute, vous trouverez qu'il n'est pas de bon goût de mépriser l'estime d'une classe d'hommes avec laquelle il faut toujours compter dans la vie; et peut-être irez-vous jusqu'à regretter d'avoir fait, vingt ou trente années auparavant, une mauvaise action et un méchant livre.

Digitized by Google

M. HAVET

ÉDITEUR DES PENSÉES DE PASCAL

ET

PANÉGYRISTE DE M. RENAN.

Digitized by Google

Digitized by Google

M. HAVET

ÉDITEUR DES PENSÉES DE PASCAL

ET

PANÉGYRISTE DE M. RENAN.

La *Vie de Jésus* par M. Renan a été une révélation pour M. Havet, professeur au Collége de France. Jusqu'ici, ce docte littérateur ne s'était pas connu de vocation pour l'exégèse biblique : il se renfermait prudemment dans un domaine qui paraissait être le sien. Mais, hélas ! il est difficile de rester sage jusqu'au bout. M. Havet, à ce qu'il semble, s'ignorait lui-même. En tout cas, il avait besoin « de puiser dans le contact avec un grand homme le sentiment de sa propre originalité [1]. » Donc le livre de son collègue est devenu pour lui un trait de lumière : à la lecture de ces pages qui l'introduisaient dans un monde nouveau, il s'est senti tout à coup des aptitudes que nul n'avait soupçonnées chez lui ; et, se frappant le front après cette illumination soudaine, il est venu répéter, en pleine *Revue des Deux-Mondes*, le mot du Corrège : « Et moi aussi je suis peintre, » c'est à dire théologien.

1. *Vie de Jésus*, par M. Renan, p. 114.

Digitized by Google

Comme je viens de le dire, ce théologien du lendemain est un littérateur de vieille date; et quand il consent à rester chez lui, à une distance respectueuse de la Bible et du Talmud, personne n'éprouve la moindre envie d'aller troubler son repos. En effet, qu'on veuille bien le remarquer, ce n'est pas de nous que part l'attaque : ces messieurs jugent à propos de se montrer agressifs, et, par conséquent, nous forcent de nous occuper d'eux bien malgré nous, car le sujet n'est guère intéressant par lui-même. Il y a vingt et un ans, M. Havet donnait au public une édition des *Pensées de Pascal,* avec avant-propos, notes et commentaires. Oui, des *Pensées de Pascal,* suivies du *Mystère de Jésus!* On s'attendait peut-être à trois points d'exclamation; je n'en mets qu'un seul. Sans trop présumer des capacités de l'éditeur, on pouvait supposer qu'au contact d'un esprit si ferme et si puissant il arriverait, sinon à tout le sérieux de la pensée, du moins à quelques habitudes de réflexion plus ou moins salutaires. Peut-être même était-il permis d'espérer qu'un commerce assidu avec un écrivain de cette trempe produirait autre chose qu'un rhéteur verbeux et diffus. Il n'en a pas été ainsi : M. Ernest Havet, éditeur des *Pensées de Pascal,* est sorti de là enthousiaste de romans, et romancier lui-même.

Quelle humiliation pour Pascal! Un éditeur des *Pensées* devenir le thuriféraire de M. Renan! Qui l'aurait jamais cru? Et pourtant cela est. J'avoue qu'en prenant la plume j'ai surtout à cœur de venger le grand apologiste d'un affront qu'il ne méritait pas. Si l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* s'était borné à composer un dithyrambe en l'honneur de son collègue, nous n'aurions pas songé un seul instant à blâmer son enthousiasme. Il est tout naturel que M. Havet admire M. Renan : après les lectures qu'il a faites et avec les connaissances qu'il possède en matière théologique, il doit trouver que l'auteur de la *Vie de Jésus*

Digitized by Google

« a tout lu, et *sait tout ce qu'on peut savoir* [1] ». Cela est tout simple, et rien ne s'explique plus facilement que les superlatifs de M. Havet et l'extase où l'a jeté un livre au delà duquel sa propre érudition ne lui permet pas de rien imaginer. A ses yeux, un homme qui cite le Talmud de Jérusalem et celui de Babylone, même sans les avoir lus, doit nécessairement passer pour un puits de science. Si donc, je le répète, ce naïf admirateur s'était contenté d'attribuer au copiste de Strauss « une largeur d'esprit et une élévation *sans limites* [2], » nous n'aurions fait qu'en sourire avec M. Renan lui-même, qui sait mieux que personne à quoi se réduit la science illimitée qu'on lui prête. Mais M. Havet ne s'en est pas tenu là : il a trouvé piquant d'y mêler un peu du sien, en renchérissant sur les témérités et sur les blasphèmes du nouveau romancier. J'ignore si par là il espérait attirer l'attention sur lui-même; mais si tel a été son désir, nous tenons à le satisfaire.

S'il faut en juger par la stupéfaction dans laquelle la *Vie de Jésus* a fait tomber M. Ernest Havet, ce dernier s'imaginait sans doute que l'apparition d'un tel livre changerait la face du monde. Evidemment l'axe de la terre allait se déplacer, ou du moins l'humanité entrer dans une phase nouvelle. Deux mois se sont écoulés depuis lors, et M. Havet, ne voyant rien venir à l'horizon, doit trouver étonnant que la chrétienté soit encore debout. Sauf la cassette de M. Michel Lévy, que l'on dit passablement remplie, et à part quelques cerveaux troublés qui trouvent leur excuse dans leur faiblesse, rien n'est changé : pas un blasphème de plus, pas une adoration de moins. Et ici, qu'on me permette de constater pour l'honneur de la science française que le pitoyable mélodrame de M. Renan n'a pas trouvé

1. *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1er août 1862, p. 568 58 .
2. d. 68.

Digitized by Google

jusqu'ici un seul adhérent parmi ceux dont l'opinion a quelque poids dans la littérature moderne. Le premier châtiment qu'ait rencontré cet auteur, c'est de n'avoir obtenu, au milieu d'une explosion de rire ou d'indignation générale, que le suffrage isolé du bon, de l'excellent M. Havet.

Voyons un peu ce que vaut un tel suffrage. L'acolyte de M. Renan nous a rendu cette tâche facile, en nous donnant dans un long article l'exacte mesure de son savoir. Après avoir lu cet étrange factum, tout homme charitable en arrive à souhaiter que M. Havet puisse encore vivre de nombreuses années, 1° pour apprendre à penser, 2° pour apprendre à écrire. Nous devons à notre adversaire de lui faire connaître les motifs pour lesquels nous jugeons cette double conversion aussi nécessaire que difficile.

M. Havet se demande d'abord, dans la ferveur de son enthousiasme, comment il a pu se faire qu'on n'ait pas songé plus tôt à écrire la vie de Jésus dans le sens de M. Renan. Ce retard le surprend, et voici l'explication qu'il en donne : « Tant que les Evangiles ont été des textes sacrés placés sous la garde d'une orthodoxie vigilante, il n'y avait pas *à penser à écrire* un pareil livre [1]. » Ne dirait-on pas, à lire cette phrase, que l'orthodoxie a cessé de veiller sur le texte sacré des Evangiles placés sous sa garde? Il semble pourtant que ce qui se passe depuis deux mois témoigne suffisamment de cette vigilance, toujours la même. D'autre part, si M. Havet s'était donné la peine de jeter les yeux sur une histoire de l'Eglise, il saurait que l'hérésie et l'incrédulité n'ont pas attendu jusqu'à ce jour pour enfanter une masse de livres dont la hardiesse ne laisse rien à désirer. Pourquoi donc un roman comme celui de M. Renan n'a-t-il pu voir le jour qu'au XIXe siècle? Si M. Havet tient à le savoir, nous pouvons le lui apprendre. Tant que l'esprit

1. *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1er août 1863, p. 564.

Digitized by Google

français avait su conserver intactes les qualités qui le distinguent, la clarté, la précision et la fermeté ; tant que l'ignorance des vérités les plus élémentaires de la religion n'avait pas remplacé chez un grand nombre une foi savante et raisonnée ; tant que les romans et les feuilletons n'étaient pas devenus l'unique pâture de beaucoup d'intelligences ; tant qu'il n'était pas reçu, dans la patrie de Pascal et de Bossuet, d'admirer les esprits faux qui se plaisent dans le monde des rêves, des utopies et des chimères, le livre de M. Renan restait impossible. Mais du moment que, par suite d'une éducation déplorable, il se fut trouvé quantité d'esprits dépourvus de tout principe religieux, philosophique, littéraire même ; du moment que le creux, le faux, l'échevelé, eurent fait invasion dans le domaine des lettres françaises, d'où les meilleurs efforts n'ont pas encore réussi à les chasser ; du moment que, dans un pays où jusqu'alors l'on s'appliquait avant tout à parler clairement et à raisonner juste, une classe d'écrivains eut surgi, préférant aux idées saines, aux recherches sérieuses, le cliquetis des mots, l'emphase des formules, le vide et l'obscurité des systèmes, de ce moment-là l'ouvrage de M. Renan devait paraître, après les romans de George Sand, la *Sorcière* de M. Michelet, les *Misérables* de M. Victor Hugo ; et, par le fait, il a paru à son heure et à son tour.

L'honorable M. Havet est-il satisfait de l'explication ? Pour peu qu'il le désire, nous la développerons. En attendant, nous allons le suivre dans le voyage qu'il entreprend autour de la littérature française pour trouver un homme capable d'écrire la vie de Jésus telle que M. Renan l'a conçue. Le premier nom devant lequel il s'arrête, et le dernier qu'il aurait dû prononcer, c'est Pascal. Pascal composant un roman sacrilége sur Jésus-Christ ! Y pensez-vous ? Votre imagination, dites-vous, se représente quelquefois, comme malgré elle, ce grand homme jouant au XVIIe siècle le rôle

Digitized by Google

de M. Renan! Dans ce cas, il ne vous reste qu'une chose à faire, c'est de bien surveiller votre imagination, car elle pourrait vous jouer de méchants tours. Quoi! Pascal, ce géomètre de la pensée chrétienne, ce dialecticien sévère, cet homme si terrible aux esprits faux et aux songes-creux, Pascal se complaisant aux mièvreries d'un romancier, réduisant la religion chrétienne à des *peut-être* et à des *probablement*, traitant Jésus-Christ de jeune villageois, et l'histoire évangélique d'idylle ou de pastorale! Il n'y a que le bon M. Havet qui soit de taille à imaginer un pareil rapprochement. Et pourquoi pas, répond ce savant homme dans le patois qu'il s'est fait? « Un rayon, un seul rayon, qui vient à tomber dans l'esprit de Pascal, *y ouvre tout à coup des abîmes;* il y a d'ailleurs, il y aurait eu de plus en plus dans sa pensée des *cimes si hautes* qu'elles reçoivent d'avance des lueurs de l'avenir [1]. » Quel fatras et quel jargon! Se figure-t-on les *hautes cimes* de la pensée de Pascal recevant d'avance des lueurs *de l'avenir?* En vérité, c'est à n'y rien comprendre. Et M. Havet a édité les *Pensées de Pascal!* Il a lu (il faut le croire) ce magnifique fragment sur la grandeur divine de Jésus-Christ : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, etc., etc. [2]. » Il a lu, entre mille passages semblables, cette phrase magistrale : « Jésus-Christ est l'objet de tout et le centre où tout tend. Qui le connaît, connaît la raison de toutes choses [3]. » M. Havet a lu et édité le *Mystère de Jésus*, ces sublimes effusions d'une âme toute pleine de l'amour divin; et, malgré cela, il ose prétendre que la simple lecture du traité *théologico-politique* de Spinoza aurait pu suffire pour

1. *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1er août 1862, p. 565.
2. *Pensées de Pascal*, édit. Havet, art. XVII.
3. Ibid., art. X, 2.

Digitized by Google

faire de Pascal un Renan anticipé[1] ! A cela, il n'y a qu'une chose à répondre, c'est que M. Havet était digne de devenir le thuriféraire de M. Renan, et que M. Renan mérite l'encens de M. Havet.

Laissons à l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* la satisfaction puérile de rechercher en toute liberté pourquoi ni Voltaire, ni Rousseau, ni Diderot n'ont écrit la vie de Jésus. « Ils n'osaient pas, » voilà le résultat de ses investigations. En effet, ils osaient si peu, ces hommes du XVIIIe siècle ! Ils montraient dans leurs attaques tant de retenue et de timidité ! Quant à la science, le grec et le latin de Voltaire valaient à peu près l'hébreu de M. Renan, et toute comparaison de talent ou de style serait injurieuse au premier. Mais c'est en arrivant aux écrivains du XIXe siècle que M. Havet donne libre carrière à son imagination. Il s'étonne que « ni Châteaubriand, ni Guizot, ni Villemain, ni Lamartine, ni Cousin, ni Thierry, ni Michelet, ni Victor Hugo, ni Mérimée, ni Quinet, ni George Sand, ni Sainte-Beuve n'aient osé écrire la vie de Jésus[2]. » Que le panégyriste de M. Renan me permette de le lui dire, parmi les noms qu'il cite, il en est pour lesquels son étonnement est une insulte. Il n'a pas qualité pour insinuer que si des hommes tels que Châteaubriand, Guizot et Villemain n'ont pas écrit la vie de Jésus dans le sens de M. Renan, c'est qu'ils n'ont pas osé. Son bagage scientifique est trop léger pour lui permettre d'outrager les gloires littéraires de la France moderne par des suppositions que démentent leurs

1. Si Pascal avait pu lire le traité *théologico-politique* de Spinosa, publié huit ans après sa mort (en 1670), il n'aurait pas manqué de faire comme Leibnitz, et d'appeler le spinosisme « une mauvaise doctrine, *propre tout au plus à éblouir le vulgaire,* une doctrine insoutenable et même extravagante. » (*Théodicée,* §§ 8 et 10.)

2. *Revue des Deux-Mondes,* p. 567.

Digitized by Google

écrits. Qu'il s'en tienne à M. Michelet, à George Sand et à d'autres penseurs de la même force, à la bonne heure ! En effet, il y a lieu de s'étonner avec lui que le père de *la Sorcière* et la mère de *Mlle la Quintinie* ne se soient pas laissé tenter par un tel sujet. L'un et l'autre étaient à la fois capables et dignes de composer l'ouvrage de M. Renan. Il leur suffisait pour cela de lire la traduction française de Strauss : ils y auraient trouvé toute l'érudition nécessaire pour égaler le romancier devant lequel M. Havet se pâme d'admiration.

La conclusion de cette revue rétrospective, c'est que l'*esprit de la France se taisait* avant l'apparition de M. Renan et de son livre. L'orthodoxie régnante tenait chez nous la critique historique en servitude; et ce n'est pas des théologiens catholiques qu'on pouvait attendre une étude patiente des textes sacrés et de tout ce qui s'y rattache [1]. La science grave et l'histoire n'avaient pas pénétré dans le sanctuaire ; le terrain des Evangiles demeurait *inaccessible* [2]. « Tout ce qu'on *pouvait* faire était d'ordonner ces documents, de les accorder ensemble, si on *pouvait* et comme on *pouvait*, et d'en composer un seul corps de rédaction pour la commodité d'un lecteur édifié [3]. » Enfin Renan vint, et le premier en France, etc.... C'était donc, d'après vous, un pays bien arriéré que cette pauvre France avant le mois de juin 1863 ! J'ignore l'effet que de pareilles assertions peuvent produire sur les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes;* pour moi, quand je trouve sous la plume d'un professeur du Collége de France ces aménités à l'adresse de mon pays, je m'étonne et je m'indigne. Libre à M. Havet de rester ébahi devant une œuvre qui doit

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 567.
2. Ibid., p. 566.
3. Ibid., p. 564.

Digitized by Google

lui paraître originale; libre à lui d'ignorer que cette originalité se réduit à des vieilleries qui traînent depuis longtemps, je ne dis pas même dans le livre de Strauss, mais dans des productions bien plus anciennes, telles que l'*Histoire du grand prophète de Nazareth*, par Venturini; l'*Exécution du plan et du but de Jésus-Christ expliqués*, par Bahrdt; les *Six Discours* de Woolston *sur les miracles de Jésus-Christ; le plan de Jésus et de ses disciples*, *dans les fragments de Wolfenbuttel*, par Lessing, etc., etc. M. Havet n'est pas précisément tenu de savoir ces choses; mais ce qui ne lui est pas permis, à lui qui a mission d'instruire la jeunesse française, c'est d'ignorer l'histoire de son pays.

Quoi! vous osez dire, dans une revue française, que la critique théologique se réduisait chez nous, avant l'avénement de M. Renan, à faire des concordances pour la commodité d'un lecteur édifié! Vous ne savez donc pas, ou vous avez oublié que dans cette même chaire d'hébreu du Collége de France, où M. Renan voulait faire monter l'hégélianisme au lieu et place de la philologie, se sont assis, dès le XVIe siècle, des hommes tels que Vatable et Génébrard, de vrais hébraïsants, ceux-là, et des prêtres catholiques, ce qui sans doute ne gâtait rien. Vous ne savez donc pas qu'encore aujourd'hui les notes de Vatable et les ouvrages de Génébrard sont consultés par tous ceux qui s'occupent sérieusement d'exégèse? Vous ignorez sans doute qu'au XVIIe siècle vivait en France un Oratorien qui s'appelait Richard Simon, et qui faisait autre chose que des concordances, un critique qui n'était rien moins que timide, et dont les nombreux ouvrages sont le répertoire où l'exégèse allemande a puisé ses premières données, et, il faut bien l'ajouter, quelques-unes de ses témérités. Vraiment! aucun théologien catholique, en France, ne s'est livré « à une étude patiente des textes sacrés et de tout ce qui s'y

Digitized by Google

rattache ! » Et le magnifique commentaire de Maldonat sur les Evangiles ! Et les cinquante volumes in-4° de Dom Calmet sur la Bible ! M. Havet n'en a donc jamais entendu parler ! ou bien n'y a-t-il là ni *érudition exacte,* ni patience de travail ? Les Allemands sont loin de professer le même dédain pour la science théologique de nos pères. Quand ils lisent les travaux de nos Bénédictins français et les mémoires de notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ils ne trouvent pas *que la critique historique ait été tenue en servitude chez nous ;* ils profitent largement et sans rougir de ces ouvrages tant dépréciés par nos écrivains patriotes. Si M. Havet s'était donné la peine, comme nous, de parcourir les universités allemandes et d'interroger sur ce point les maîtres de la science, il saurait que ces derniers ne tiennent pas en médiocre estime l'*étude patiente* qu'ont faite des textes sacrés les Vatable, les Génébrard, les Richard Simon, les Maldonat, les Huet, les Dom Calmet et tant d'autres dont les noms sont une gloire pour notre pays. En vérité, c'est chose étrange que d'entendre un professeur du Collége de France émettre sur notre passé des jugements qui scandaliseraient un Hollandais ou un Prussien.

Toutefois, ne soyons pas trop sévère pour M. Havet : évidemment, ce savant littérateur s'est égaré sur un terrain où le pied lui manque à chaque pas. Comme preuve de l'insuffisance de ses études préparatoires, nous n'aurions qu'à citer ce qu'il dit du Talmud ; car lui aussi vient se heurter à cette pierre d'achoppement. « Quelle gêne, s'écrie-t-il, *malgré les traductions,* pour celui qui veut étudier les origines chrétiennes, que de ne pas lire la langue du Talmud, de Jésus et de la Bible [1] ! » Je prie M. Havet de vouloir bien nous dire où, quand et dans

1. *Revue des Deux-Mondes,* p. 569.

Digitized by Google

quelle langue il a été assez heureux de pouvoir lire une *traduction* du Talmud, qui n'a jamais été traduit dans aucune langue. Jusque-là il nous permettra de croire que si M. Renan *sait tout ce que l'on peut savoir,* son panégyriste aurait besoin d'apprendre beaucoup de choses qu'il ne devrait pas ignorer.

Après avoir suivi l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* dans l'excursion qu'il lui a plu de faire sur le domaine de l'histoire des sciences théologiques en France, nous allons examiner de près ses opinions religieuses et philosophiques. Car M. Havet a une philosophie à lui, une théologie, et par dessus tout une prose qu'il importe de prendre en sérieuse considération. Cette philosophie, c'est l'athéisme et le matérialisme; cette théologie, c'est de l'enfantillage, et cette prose n'a pas de nom. Nous prenons l'engagement de prouver la thèse dans tous ses points.

Pascal, voulant énumérer les règles nécessaires pour les démonstrations, posait celle-ci : « Prouver toutes les propositions en n'employant à leur preuve que des axiomes très évidents d'eux-mêmes, ou des propositions déjà démontrées ou accordées [1] ». Son éditeur n'a pas compris cette règle dictée par le sens commun, ou il l'a oubliée. Car voici ce qu'il avance dans son admiration naïve pour le livre de M. Renan : « L'historien se place tout d'abord et se tient constamment, dans tout son livre, en dehors du surnaturel, *c'est à dire de l'imaginaire*..... C'est le principe dominant de la vraie histoire comme de toute vraie science, — et sans lequel on peut dire qu'elle n'existe pas, — que ce qui n'est pas dans la nature n'est rien et ne saurait être compté pour rien, si ce n'est pour une idée [2]. »

1. *Opuscules de Pascal, de l'Esprit géométrique*, édit. Havet, p. 467.

2. *Revue des Deux-Mondes,* art. cité, p. 569.

Digitized by Google

D'où il suit sans doute que Dieu n'étant pas dans la nature, ne faisant point partie de la nature, n'étant pas soumis aux lois de la nature, ne saurait être compté pour rien, *si ce n'est pour une idée*. L'athéisme de M. Havet est manifeste pour qui sait lire et comprendre. Mais ne pressons pas trop ces étranges propositions, dont l'auteur ne s'est peut-être pas suffisamment rendu compte. De quel droit M. Havet vient-il affirmer que le surnaturel équivaut à l'imaginaire? Est-ce là un axiome évident de soi? Est-ce une proposition déjà démontrée ou accordée? Singulier axiome qu'une assertion contre laquelle l'humanité en masse n'a jamais cessé de protester, en croyant de toutes ses forces à la réalité du surnaturel! Mais, Monsieur, rien n'est plus contestable ni plus contesté que votre « principe dominant de la vraie histoire. » Il ne vous suffit donc pas de l'énoncer comme chose indubitable : la logique, et, laissez-moi ajouter le respect pour vos semblables, vous interdisent également de prendre pour base de votre démonstration ce qui est précisément en question.

Nous assistons à un spectacle vraiment curieux et peut-être unique dans l'histoire des controverses religieuses. Ils sont là trois ou quatre qui répètent du matin au soir et en chœur : le surnaturel est impossible; la croyance au miracle renferme une supposition inacceptable, etc., etc. Et quand nous les sommons de prouver cette prétendue impossibilité, de hasarder au moins l'ombre d'un argument, ils se retranchent dans un silence superbe, ou bien ils nous répondent en forgeant des axiomes; ils montent sur le trépied pour débiter des oracles; ils veulent être crus sur parole; ils ne raisonnent pas, ils affirment. Qu'est-ce que cela, sinon du pur enfantillage?

Je me trompe, il y a autre chose sous ce procédé puéril. On évite avec soin de s'engager dans une démonstration quelconque de l'impossibilité du miracle, parce qu'on

Digitized by Google

arriverait infailliblement à une profession d'athéisme franche et explicite. Refuser à Dieu le pouvoir de déroger aux lois qu'il a librement établies, d'y poser des exceptions décrétées de toute éternité comme la règle elle-même, c'est limiter sa toute-puissance, c'est le nier. Ou Dieu n'est qu'un vain mot, qui sert à désigner dans leur ensemble la nature et l'humanité, ou il est l'Etre vivant et personnel qui, après avoir créé le monde par sa libre volonté, le gouverne suivant des lois dont il n'est pas, dont il ne saurait être l'esclave. L'impossibilité d'un ordre de choses supérieur aux lois et aux phénomènes de la nature implique la négation de Dieu, de son activité souveraine et pleinement indépendante. Nos athées modernes le comprennent aussi bien que nous. Voilà pourquoi ils refusent toute discussion sur ce point capital, et se contentent d'affirmer sans preuve des principes dont le développement les obligerait de jeter le masque qu'ils tiennent à conserver pour un public qui ne se soucierait peut-être pas beaucoup de les voir à découvert.

Et pourtant il faut lui rendre cette justice, l'on ne peut guère reprocher à M. Havet de se montrer trop circonspect. S'il affirme purement et simplement, sans en tirer la conséquence, l'impossibilitéet le *néant essentiel* du miracle[1] (quel style!), il ne se gêne pas autant pour la doctrine de l'immortalité de l'âme, qu'il déclare *un rêve*[2]. Voilà qui est clair et net. Ainsi, tandis que M. le ministre de l'instruction publique exige de la jeunesse française, dans le nouveau programme de philosophie pour le baccalauréat ès-lettres, l'exposition des *preuves de l'immortalité de l'âme*[3], nous voyons un professeur du Collége de France traiter

1. *Revue des Deux-Mondes*, art. cité, p. 571.
2. Ibid., p. 572.
3. *Journal général de l'instruction publique*, 9 septembre 1863, programme de philosophie, etc., art. 19.

Digitized by Google

cette grande doctrine de *rêve individuel*. On conçoit que je doive m'abstenir de toute réflexion.

Que M. Havet ne s'imagine pas qu'on veuille le troubler dans son enseignement matérialiste. Au contraire, nous souhaitons, quant à nous, qu'il lui soit donné jusqu'au bout de formuler nettement sa pensée. Il importe, en effet, que les pères de famille sachent bien ce que leurs enfants sont exposés à entendre et à lire. Mais ce qui ne saurait être permis à un adversaire, même quand il ne sait ni penser ni écrire, c'est de travestir nos croyances et de prendre le monde chrétien pour un amas d'imbéciles qui croient à l'aveugle et sans motif. Pascal disait : « Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre [1]. » Son éditeur n'a pas suffisamment médité cette phrase, sinon il n'aurait pas écrit les lignes suivantes : « Le philosophe part de la raison, le croyant part de la foi. Pour lui (pour qui ?) *la foi n'a pas de titres à produire*... L'orthodoxe n'a pas besoin de prouver le miracle [2]... » Ne dirait-on pas, d'après cela, que nous sommes tous là, nous chrétiens, acceptant les yeux fermés tout ce qu'il plaît au premier venu de nous donner pour une vérité ou pour un miracle ? Eh bien ! apprenez de nous, Monsieur, que la foi *a besoin de produire des titres*, et que si elle n'en produisait pas, nul d'entre nous ne croirait. Les motifs de crédibilité sont une condition indispensable de la foi du chrétien. Apprenez également, puisque vous semblez l'ignorer, que nous n'admettons aucun miracle qui ne soit constaté par un témoignage certain. La seule différence entre vous et nous, c'est que vous rejetez *à priori*, sans examen, et en vertu d'un système préconçu les faits qui vous embarrassent, tandis que nous les ac-

1. *Pensées de Pascal*, édit. Havet, art. IX.
2. *Revue des Deux-Mondes*, art. cité, p. 570.

Digitized by Google

ceptons sans parti pris, après un examen préalable, sur la foi d'une attestation authentique et solennelle. Je vous laisse à juger de quel côté se trouvent la logiqne et le droit. Car si Pascal, que vous avez édité, ce me semble, a pu dire avec raison : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger, » on peut négliger sans crainte l'opinion de sophistes qui se dispensent d'examiner.

Si je ne me trompe, les erreurs de M. Havet proviennent en grande partie de ce qu'il juge les autres d'après lui-même. A l'entendre, « la science économique serait bien près d'être toute la religion d'aujourd'hui [1]. » Si, par une suite plus ou moins naturelle de ses longues et savantes études, M. Havet en est arrivé à adorer le melon ou le coton, nous ne pouvons pas l'en empêcher; mais, de grâce, qu'il parle pour lui seul. Dieu merci, le monde chrétien n'en est pas encore là : jusqu'à présent il sait distinguer assez bien la cuisine de l'Eglise, et rien n'indique qu'il confonde de si tôt la question du pot-au-feu avec l'immortalité de l'âme. M. Havet est en avance de beaucoup sur ceux dont il voudrait diriger l'appétit sensuel : il ferait bien de ralentir un peu le pas.

Quoi qu'il en soit, l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* ne se sent pas d'aise. « Il aime également, dans le livre de M. Renan, la largeur philosophique de la pensée, la sagacité qui pénètre le passé, l'imagination et le style qui *le* font vivre, l'âme qui l'anime (qui anime quoi, le livre ou le passé?) et *le* fait aimer [2]. » Eh bien, n'en déplaise à M. Renan, si je me trouvais à sa place, je n'aimerais pas à être loué dans un pareil style. Il me semblerait qu'on ne raisonne pas juste lorsqu'on écrit si mal. Je n'aimerais pas même qu'on citât un long passage de mon

1. *Revue des Deux-Mondes*, art. cité, p. 575.
2. Ibid., p. 581.

Digitized by Google

livre, en ajoutant : « *J'en voudrais* rester sur de telles paroles [1]. » Ce qui me peinerait surtout, ce sont des phrases comme celle-ci : « J'ai réclamé quelquefois pour ce qui me semblait la vérité ou la justice ; mais si je sentais jamais autour de moi ou en moi la *vérité devenir banale* ou la justice étroite, je m'échapperais volontiers du côté où s'envole la pensée de M. Renan [2]. » La vérité qui devient banale dans M. Havet : quel amphigouri ! Enfin, je commencerais à douter de mon œuvre, si je la voyais appréciée dans ces termes : « Je ne sais si je ne voudrais donner à l'utopie autant *que* lui donne une page d'ailleurs bien séduisante, et *que* beaucoup adopteront peut-être plus hardiment *que* moi ; mais je ne croirai dire *que* la vérité toute pure en disant avec l'auteur, *qu'à* côté du royaume de Dieu apocalyptique, *que* Jésus n'a pu *que* rêver comme le rêvaient les hommes de son temps, il y en a un autre qui n'est pas imaginaire, et *que* Jésus l'a compris, l'a voulu, l'a fondé [3]. » Il y a vingt ans, pas un rédacteur en chef n'aurait laissé passer un tel jargon à la quatrième page du plus mince journal; mais il paraît qu'aujourd'hui ce style va devenir classique dans la *Revue des Deux-Mondes*. Tant il est vrai que la langue elle-même se ressent, parmi nous, de l'abaissement du bons sens et de la raison.

Au moment où j'écris ces lignes, on veut bien me communiquer un article que M. Sainte-Beuve vient de composer pour le *Constitutionnel*, et voici ce que j'y trouve : « M. Havet, un écrivain qui sort tous les trois ou quatre ans de sa retraite et de son silence pour nous produire chaque fois *un chef-d'œuvre de critique* en son genre, —

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 577.
2. Ibid., p. 595.
3. Ibid., p. 576.

Digitized by Google

que ce soit sur la rhétorique d'Aristote, sur Pascal ou sur Isocrate, — a publié cette fois encore, dans la *Revue des Deux-Mondes,* un essai de premier ordre pour le fond des idées comme *pour l'élégance et la fermeté de l'expression;* il a traité excellemment de cette vie de Jésus[1]. » Comment, monsieur Sainte-Beuve, *tu quoque*, *Brute!*.... A cela, nous n'avons qu'une chose à répondre, c'est qu'il est permis à M. Sainte-Beuve de vieillir, comme à tout le monde, et que nous avons le droit d'en appeler au Sainte-Beuve d'autrefois, meilleur juge en fait de style et de littérature. Quant aux éloges que le critique du *Constitutionnel* décerne à l'auteur de la *Vie de Jésus*, nous comptons bien nous en occuper dès que ce théologien inattendu aura tiré ses conclusions.

Donc, M. Havet s'est décidé à quitter la retraite d'où il sort périodiquement tous les trois ou quatre ans pour nous produire chaque fois un chef-d'œuvre de critique en son genre; c'est M. Sainte-Beuve qui l'assure. Nous ne savions pas que cet écrivain, dont j'ai sans doute l'honneur d'apprendre le nom à un grand nombre de lecteurs, eût enrichi la littérature française de tant de *chefs-d'œuvre*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le silence de M. Havet menaçait de devenir une calamité. Fort heureusement, la période des trois ans touchait à sa fin, et le nouvel *essai de premier ordre* pouvait paraître à l'heure marquée. Nous avons vu à quoi se réduit cet essai de premier ordre. « Pour le fond des idées, » il se résume à dire que ce qui n'est pas dans la nature n'est rien, que l'immortalité de l'âme est un rêve, et que la science économique est bien près d'être toute la religion d'aujourd'hui. Quant à « l'élégance et à la fermeté de l'expression, » je n'ose plus rien en dire : M. Sainte-Beuve a parlé. Toutefois, pour que

1. *Constitutionnel* du 7 septembre 1863.

Digitized by Google

M. Havet n'ait pas lieu de se plaindre d'une omission tant soit peu grave, nous voudrions le suivre jusqu'au bout dans ses savantes élucubrations.

Le seul regret qu'il exprime au sujet du livre de M. Renan, c'est que « la critique de ce dernier, dans le détail, ne soit pas toujours assez ferme ni assez sévère [1]. » Il la voudrait encore plus tranchante et mieux accentuée : « à certains moments, il plaît à l'auteur de croire qu'il entend Matthieu dans l'Evangile qui porte ce nom, et Jean dans le quatrième, et dans les *deux autres deux autres* (style d'essai de premier ordre !) compagnons de Jésus. » M. Havet est un enfant terrible : les concessions du maître lui agacent les nerfs ; si M. Renan ne *savait pas tout ce qu'on peut savoir*, son panégyriste serait assez en humeur de lui faire la leçon. En tout cas, il lui échappe de dire là-dessus des choses fort sensées dont Pascal lui aurait su gré aussi bien que nous :

« M. Renan demeure indécis et vague, il dit : « Les « Evangiles sont *à peu près* des auteurs auxquels on les « attribue, » comme s'il pouvait y avoir en cette matière de l'à peu près. Ou bien : « Je n'ose être assuré que le « plus ancien Evangile ait été écrit *tout entier* de la plume « d'un ancien pêcheur galiléen, » quoiqu'il lui soit absolument impossible de faire le départ entre ce qu'il accepte et ce qu'il rejette [2]. »

Ces réflexions sont très justes, et l'on dirait que l'éditeur de Pascal s'est souvenu en cet endroit de l'opuscule sur l'*Esprit géométrique*. Seulement M. Havet ne voit pas que par là il renverse tout l'échafaudage de M. Renan ; car la prétendue vie de Jésus repose tout entière sur ces *suppositions complaisantes* et sur ces *à peu près* contre les-

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 582.
2. Ibid., p. 582.

Digitized by Google

quels il s'élève, et avec raison. Oui, comme vous le dites fort bien, il ne saurait y avoir en cette matière de l'à peu près : les Evangiles sont authentiques ou ils ne le sont pas. Oui, il est *absolument impossible* à M. Renan de faire le départ entre ce qu'il accepte et ce qu'il rejette ; mais alors comment pouvez-vous dire que ce fantaisiste nous ait donné sur les origines du christianisme toute la vérité, rien que la vérité [1] ? Êtes-vous sincère dans vos compliments, ou faites-vous de la satire ?

Mécontent des *à peu près* de son collègue, M. Havet imagine une solution plus radicale. « Je pense donc, dit-il, que non-seulement Jésus n'a rien écrit, mais que les *compagnons de Jésus n'ont rien écrit*, qu'ainsi aucun Évangile, ni aucune portion d'Évangile n'est authentique [2]. » A la bonne heure, voilà de la franchise. Mais, dira le public, — pas celui de la *Revue des Deux-Mondes*, — nul doute que l'auteur d'une pareille proposition n'ait donné quelques preuves à l'appui de son sentiment. Des preuves ! allons donc, cela était bon sous le règne de la vieille logique ; aujourd'hui on est dispensé de ce souci ; les revues manquent d'espace pour l'argumentation ; on n'a plus que le *temps de niaiser*, comme disait Pascal (édition Havet, p. 455). Voici le nouveau programme : « Toute discussion m'est impossible ; je ne puis qu'énoncer *sans le prouver* ce que je pense [3]. » Mais, Monsieur, savez-vous que cette invention-là est fort commode ? C'est tout juste le contre-pied de l'ancien adage : le sage n'affirme rien qu'il ne prouve. Voilà donc le progrès que la nouvelle école a la prétention d'introduire dans la critique ? On avance une énormité ; puis, quand les objections se

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 596.
2. Ibid., p. 582.
3. Ibid., p. 582.

Digitized by Google

présentent, on déserte la discussion et l'on se borne à dire : « Je ne puis qu'énoncer sans le prouver ce que je pense. » Eh bien ! croyez-nous, cela n'est pas digne de la position que vous occupez dans l'enseignement. Lorsqu'on a l'honneur de professer au Collége de France, on n'attaque pas aussi violemment la religion de son pays, sans du moins hasarder quelques preuves, et quand on est incapable d'en produire, on doit se résigner à se taire.

Certes, ce n'est pas aux théologiens catholiques qu'on reprochera d'avoir jamais usé d'un pareil procédé; et pour montrer à M. Havet qu'ils ne sont pas disposés à renoncer de sitôt à leur vieille habitude de prouver ce qu'ils avancent, nous aborderons, malgré lui, la discussion qu'il refuse. Ce qu'il *énonce sans le prouver* est tout simplement une naïveté dont M. Renan s'est bien gardé de se rendre coupable, et voici pourquoi. Si, comme il le prétend, « les auteurs des Evangiles ne sont pas des témoins oculaires, ni même des hommes qui touchent eux-mêmes à ces témoins, » il s'ensuit évidemment qu'on doit rejeter la composition de ces documents dans la troisième génération chrétienne, c'est-à-dire au plus tôt vers le milieu du IIe siècle. Dans ce cas, que M. Havet veuille bien nous expliquer comment Papias, qui vivait dans la première moitié du IIe siècle, a pu attribuer à saint Marc et à saint Matthieu des documents composés après lui ou à côté de lui [1]. Qu'il explique de plus comment, vers le milieu du IIe siècle, l'Eglise entière, — c'est saint Justin qui l'atteste, — a pu vénérer à l'égal des écrits prophétiques, et faire lire chaque dimanche, dans l'assemblée des fidèles, quatre pièces rédigées, on ne sait où, par quelques inconnus, *et sans que la moindre portion en fût authentique* [2]. Qu'il explique

1. *Fragment de Papias,* conservé par Eusèbe ; *Hist. Eccl.,* III, 39.
2. Saint Justin, 1re *apologie,* 67.

Digitized by Google

encore comment saint Irénée et Tertullien, qui écrivaient également au IIe siècle, ont pu déclarer de la manière la plus nette et la plus explicite que l'Eglise n'a jamais admis que quatre Evangiles, ni plus ni moins : ceux de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean [1]. Qu'il explique enfin comment une société déjà répandue sur la surface du monde entier a pu être dupe d'une mystification si grossière ou complice d'une si insigne supercherie ; comment il a pu y paraître tout à coup, ou s'y glisser peu à peu quatre Évangiles anonymes dont personne n'avait entendu parler jusqu'alors, et qui seraient devenus désormais l'objet de la vénération publique, sans que cette innovation radicale eût laissé après elle le moindre vestige, ni excité la plus légère réclamation ; et cela dans un moment où il suffisait d'une simple querelle liturgique, d'une erreur de calendrier relativement à la fête de Pâques, pour agiter les esprits et mettre l'Eglise en feu. Voilà ce que nous prions M. Havet de vouloir bien nous expliquer, lorsqu'il sortira de nouveau de sa retraite, dans trois ou dans quatre ans, pour produire un de ces essais de premier ordre dont parlait M. Sainte-Beuve.

On conçoit, en effet, qu'il faille au moins trois années à M. Havet pour se mettre au courant des questions qu'il traite. Ce qui devra l'occuper tout d'abord pendant cette période de silence dont nous sommes menacés, s'il faut en croire M. Sainte-Beuve, c'est la lecture attentive des Evangiles ; car *il pense* là-dessus quantité de choses qui pourraient déparer le prochain chef-d'œuvre. C'est ce qu'il me reste à démontrer.

On raconte que La Fontaine, étant tombé un jour sur

1. Saint Irénée, *adv. Hœreses*, l. III, c. 1 et ss. — Tertullien, *contre* Marcion, l. IV.

Digitized by Google

la prophétie de Baruch, s'en alla demandant à tous ceux qu'il rencontrait : Avez-vous lu Baruch! Il paraît que pendant les trois ou quatre ans qui, d'après M. Sainte-Beuve, s'écoulent régulièrement entre deux chefs-d'œuvre de M. Havet, une aventure pareille est arrivée à ce dernier au sujet de saint Marc, ou de Marc, pour parler le langage de ces messieurs. Avez-vous lu Marc? A la bonne heure ; voilà un évangéliste; ne me parlez pas de Matthieu, ni de Luc, ni de Jean : tout cela est fort éloigné de la source. « *Je demande*, dit l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes,* qu'on prenne la précaution de ne puiser la tradition qu'à sa source la plus haute et la plus pure, je veux dire dans le plus ancien Evangile, dont le caractère est en tout primitif, tout original, sévèrement et simplement grand. Le plus ancien Evangile (celui qu'on appelle du nom de Marc) doit être le fond d'une vie de Jésus, et je souhaite qu'on tienne pour suspect et qu'on écarte parmi ce qui a été ajouté depuis, tout ce qui fait disparate ou contradiction *par rapport* à ce beau texte [1]. »

Nous nous sommes demandé, à notre tour, ce qui a pu valoir à l'Evangile de saint Marc les préférences de M. Havet. Est-ce parce qu'il est impossible de signaler plus d'une trentaine de versets particuliers au disciple de saint Pierre, c'est-à-dire qui ne se retrouvent d'une manière équivalente dans saint Matthieu ou dans saint Luc? Il est probable que M. Havet ignore ce détail. Est-ce parce que l'Evangile de saint Marc est cité bien moins souvent que les autres par les premiers écrivains de l'Eglise? On ne peut pas exiger de tout homme de lettres qu'il se soit livré à des comparaisons de ce genre. Est-ce parce que la *grandeur sévère* de cet Evangile le

1. *Revue des Deux-Mondes,* 1er août 1863, p. 587.

Digitized by Google

rend plus sobre de détails? Excepté M. Havet, personne n'ignore que le propre de saint Marc est précisément d'appuyer, dans la plupart des faits qu'il rapporte, sur certaines circonstances omises par saint Matthieu et par saint Luc [1]? Serait-ce enfin que la priorité d'origine ou de date fût acquise sans conteste à l'Évangile de saint Marc? M. Havet ne se doute pas qu'il a contre lui la presque unanimité des critiques, y compris l'école rationaliste de Tubingue [2]. Il me semble qu'en pareil cas une affirmation pure et simple équivaut à une plaisanterie. Mais j'allais oublier que, dans la *Revue des Deux-Mondes*, il est reçu « d'énoncer sans le prouver ce qu'on pense. » Alors, pourquoi M. Havet a-t-il quitté sa retraite? Qu'est-ce qui l'empêchait d'attendre une année de plus pour compléter son essai de premier ordre?

Si je suis assez heureux pour voir clair dans la prose de l'auteur, voici pourquoi il accorde à l'Evangile de saint Marc l'estime qu'il refuse à celui de saint Jean. Ce dernier document contient l'histoire de la résurrection de Lazare; or, « ce signe éclatant de Jésus, » qui a déjà été l'écueil de M. Renan, embarrasse fort son panégyriste. « Il y a dans les Evangiles un miracle, mais un seulement, qui ne comporte aucune illusion : c'est la résurrection de Lazare... Mais aussi ce miracle unique, ce signe éclatant de Jésus, est précisément celui dont il n'est pas dit un mot dans aucun des trois premiers Evangiles; il ne se lit que dans le

1. Comparez, par exemple, pour la guérison du paralytique, saint Matth., IX, 2, et saint Marc, II, 4; — pour la guérison du possédé dans le pays des Gérasséniens, saint Luc, VIII, 29, et saint Marc, V, 3-6; — pour la guérison de l'hémoroïsse, saint Matth., IX, 20-22, et saint Marc, V, 25-33; — pour la guérison du lunatique, saint Matth., XVII, 14-17, et saint Marc, IX, 16-26, etc.

2. Schwegler, *Nachapostolisches Zeitalter.*, I, p. 455 et suiv.; Baur, *Cristiche Untersuchungen über die canon. Evang.*, p. 562 et ss.

Digitized by Google

dernier[1]. » Donc il faut, coûte que coûte, nier l'authenticité de l'Evangile de saint Jean. Ceci fait, M. Havet se croit hors de danger : il s'imagine sans doute que les autres Evangiles ne mentionnent aucun miracle de ce genre. Et la résurrection de la fille de Jaïre, où donc se trouve-t-elle rapportée ? Dans saint Jean ? Non : dans saint Marc, dans saint Matthieu et dans saint Luc[2]. Et celle du fils de la veuve de Naïm, opérée en présence de tout un peuple, est-ce encore saint Jean qui la raconte ? Non, c'est saint Luc[3]. Vraiment, M. Havet n'a pas la main heureuse : il a beau fuir d'un Evangile à l'autre, les morts le poursuivent partout ; et pour un ressuscité qu'il cherche à éviter, il s'en dresse deux autres devant lui. Ai-je eu raison de dire qu'il devra consacrer la prochaine période triennale à une lecture attentive des quatre Evangiles ?

Voici d'autres raisons qui prouvent combien cette lecture pourrait lui être utile. Ce qui attire notre critique vers l'Evangile de saint Marc, c'est qu'il a cru y trouver, « à la place d'une profession de foi véritablement universelle, » un esprit étroit et exclusif[4]. A l'entendre, le Sauveur refuserait à tout autre qu'aux Juifs l'entrée de son royaume. M. Havet, qui pense beaucoup, a le tort de lire peu et trop vite. Il aurait pu s'épargner cette étourderie, s'il avait ouvert l'Evangile de saint Marc aux passages suivants, que je prends la liberté de lui signaler : « Il faut que l'Evangile soit prêché *chez toutes les nations*. — Partout où sera prêché cet Evangile, *dans le monde entier*... — Allez dans tout l'univers, et prêchez l'Evangile à toute

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 584.

2. Saint Marc, v, 35-43; saint Matth., ix, 18-26; saint Luc, viii, 41-56.

3. Saint Luc, vii, 11-17.

4. *Revue des Deux-Mondes*, p. 585.

Digitized by Google

créature, etc.[1]. » Voilà comment « le Fils de Dieu se trouve ramené de l'idéal à l'homme de la réalité, » dans un Evangile qui débute par ces mots : « Commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, *Fils de Dieu*[2]. » Si M. Havet peut, sans effaroucher les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, « énoncer sans le prouver ce qu'il pense, » qui est-ce qui a pu lui permettre de ne pas lire ce qu'il cite ?

Il y a dans l'Evangile de saint Marc deux scènes qui scandalisent le délicat écrivain, et, chose singulière, c'est pour cela qu'il préfère ce document sacré à tout autre. Jésus-Christ voulant éprouver la foi de la femme syro-phénicienne, avant de l'exaucer, énonce ce proverbe usité parmi les Juifs : « Il ne faut pas jeter aux chiens le pain des enfants. » On connaît la belle réponse de cette femme, et l'admiration du Sauveur pour une si grande humilité. Il paraît que le mot *chien* a fait monter au visage de M. Havet une rougeur pudibonde. Aussi, pourquoi ne pas user d'une périphrase, et dire, par exemple : Il ne faut pas jeter le pain des enfants aux *symboles de la fidélité ?* Voilà des paroles qui eussent été *divines*. Que M. Havet se tranquillise : en Orient, on a coutume d'appeler les choses par leur nom ; et lorsqu'on cite un proverbe, on l'énonce tel qu'il a cours. Autre animal dont il ne devrait pas être question dans l'Evangile, du moins sans de longues circonlocutions. Un jour les esprits impurs se jugèrent assez bien pour demander à être logés dans un troupeau de porcs. M. Havet s'en étonne. Quand il aura trouvé pour les esprits immondes une demeure plus digne d'eux et qui rappelle mieux leurs habitudes, nous le prierons de nous faire part de sa découverte, et nous pourrons la discuter.

1. Saint Marc, XIII, 10 ; XIV, 9 ; XVI, 15.
2. Ibid., I, 1.

Digitized by Google

Tels sont les deux grands faits à l'aide desquels cet homme charitable veut guérir dans le monde chrétien *l'illusion du divin* [1]. S'il n'a pas d'autre remède, la maladie sera longue. Mais puisqu'il est en train de guérir l'univers entier, je me permettrai de lui signaler un malade qui réclame ses soins. L'infirmité de cet homme (est-elle incurable?) consiste à prendre les textes de travers et à les traduire en dépit du bon sens. Ainsi, « dans le dialogue fameux des noces de Cana, » cet étrange interprète, fort connu de M. Havet, traduira par : « Que me veux-tu, femme? » un texte dont le sens littéral est celui-ci : « Que vous importe à vous et à moi [2]? » De même, pour prouver « que la mère de Jésus ne croyait pas en lui, » il s'appuiera sur un passage où il n'est nullement question de Marie : « Ce qu'ayant appris, les siens vinrent pour se

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 592.

2. Ibid., p. 589. M. Havet prétend connaître un aumônier d'une pension de demoiselles qui s'est trouvé embarrassé par le texte de saint Jean. Si cet aumônier n'est pas une libre création de l'esprit inventif du critique, il aura oublié : 1° que le mot *femme* ne renfermait pas chez les Hébreux l'idée de mépris qu'on pourrait y attacher en français; que, dans l'antiquité, on donnait le titre de *femme* à des princesses et à des reines en leur adressant la parole; 2° qu'il y a une grande différence entre cette version, qui est inexacte : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » et celle-ci, qui est la véritable : « Qu'a cela de commun à vous et à moi? » Cette dernière version, comme Grotius l'a fort bien observé, est justifiée par divers passages analogues de l'Ecriture sainte. (*IIe livre des Rois*, XVI, 10; *IIe Paralipom.*, XXXV, 21; Joël, III, 4; saint Matth., VIII, 29). Pour ne citer que des noms peu suspects à nos adversaires, Calvin et Lamennais ont interprété le verset de la même façon que nous. Quant à la traduction brutale de M. Havet : « Femme, *que me veux-tu?* » elle lui appartient en propre; nul jusqu'ici n'avait eu la main assez lourde pour faire une pareille violence au texte. C'est chose vraiment pitoyable de voir une *Revue* qui se pique d'être sérieuse, ramasser des inepties dont il a été fait justice tant de fois.

Digitized by Google

saisir de lui, car ils disaient : Il a perdu l'esprit. » Enfin, pour se débarrasser de l'Evangile selon saint Jean, il dira dans une phrase où le style est à la hauteur des pensées : « Tout est simple pour *qui* admet que ce n'est pas Jean *qui* parle ici, mais bien une école *qui*, après la mort de Jean, se prétendait son héritière et se recommandait de son nom, et *qui* cherchait en effet à donner de l'importance à l'apôtre *à qui* on rapportait ce quatrième Evangile, *qu'on* voulait faire accroire *qu'il* avait écrit [1]. » Style et pensée, tout témoigne de la maladie que je signale, et sur laquelle je me suis permis d'appeler l'attention de M. Havet.

On me demandera sans doute ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ est devenu dans l'imagination du littérateur dont je m'occupe. J'ai réservé cette question pour la fin. Car il m'est impossible de suivre l'auteur dans ses divagations sur les miracles *possibles* et les miracles *impossibles*, sur les *menus* miracles et les miracles *extraordinaires* (comme s'il y avait des miracles ordinaires [2] !) Quand M. Havet aura mis quelque ordre dans ce farrago, à trois ou à quatre ans d'ici, on pourra entamer avec lui une discussion profitable. Arrêtons-nous, pour le moment, à la personne du Sauveur. Pascal disait : « Qui a appris aux évangélistes les qualités d'une âme parfaitement héroïque, pour la peindre si parfaitement en Jésus-Christ ? » (Edit. Havet, p. 227.) Son ancien éditeur n'est pas embarrassé : « Ceux qui nous parlent de Jésus, dit-il, ne le connaissent pas, *ils l'imaginent*... ; la légende de Jésus est un travail d'imagination et de transformation poétique [3]. » Ah ! ils l'ont imaginé ! Sans travailler sur le vrai, sans copier d'a-

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 588.
2. Ibid., p. 583, 584.
3. Ibid., p. 591, 587.

Digitized by Google

près nature, ils ont inventé ce divin original ! Ils ont tiré d'eux-mêmes, tout simplement et sans avoir l'air de s'en douter, cette figure sans pareille, ce caractère unique devant lequel le monde civilisé est en adoration depuis dix-huit siècles ! Ce sont quelques pauvres ignorants, auxquels vous reprochez une foule de bévues, qui ont produit ce chef-d'œuvre, qui ont retracé l'idéal du divin avec une vérité et une simplicité si touchante et si majestueuse ! Et vous ne pouvez pas même nous citer les noms de ces hommes doués d'une telle force imaginative ! L'histoire, d'après vous, ne sait rien de ces créateurs anonymes qui un beau jour ont doté l'humanité d'un Homme-Dieu ! Naissance, patrie, vie, tout est resté dans l'ombre ; la seule chose qu'on connaisse d'eux, c'est qu'ils ont imaginé Jésus-Christ, et depuis ce moment-là, le monde entier a vécu de leur invention ! Tenez, vous ne méritez pas que nous discutions sérieusement avec vous ; il nous suffira de vous renvoyer à l'un des vôtres qui, ce jour-là, se trouvait en veine de bon sens et d'humeur éloquente. Après avoir montré que la figure de Jésus-Christ ne saurait être une invention des évangélistes, M. Edgard Quinet appréciait ainsi le travail d'imagination et de transformation poétique dont parle M. Havet :

« Sans nous arrêter à cette observation, accepterons-nous, pour tout expliquer, la tradition populaire, c'est-à-dire le mélange le plus confus que l'histoire ait jamais laissé paraître, un chaos d'Hébreux, de Grecs, d'Égyptiens, de Romains, de grammairiens d'Alexandrie, de scribes de Jérusalem, d'Esséniens, de Sadducéens, de Thérapeutes, d'adorateurs de Jéhova, de Mithra, de Sérapis ? Dirons-nous que cette vague multitude, oubliant les différences d'origine, de croyances, d'institutions, s'est soudainement réunie en un seul esprit pour inventer le même idéal, pour créer de rien et rendre palpable à tout le genre

Digitized by Google

humain le caractère qui tranche le mieux avec le passé, et dans lequel on reconnaît l'unité la plus manifeste? On avouera au moins que voilà le plus étrange miracle dont on ait jamais entendu parler, et que l'eau changée en vin n'est rien auprès de celui-là [1]. »

Il est probable que ces paroles auront le privilége de scandaliser M. Havet, déjà fort mécontent du mot de Jean-Jacques : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » D'après lui, « la vie d'un Dieu, la mort d'un Dieu sont des assemblages de mots auxquels il est impossible d'attacher une idée nette [2]. » Sans doute, quand on confond dans le Christ la nature humaine avec la nature divine, et qu'on rapporte à celle-ci des souffrances qui ne sauraient l'atteindre ; mais est-ce là l'enseignement chrétien? Qu'est-ce que M. Havet trouve de peu net dans l'idée de deux natures conservant chacune leurs propriétés, et réunies en une seule et même personne qui les dirige et les gouverne? Lui-même est une image frappante de cette haute réalité. Quand il écrit dans la *Revue des Deux-Mondes,* il est à croire que sa main seule tient la plume, et cependant c'est M. Havet tout entier, corps et âme, qui *commet* l'article, et qui en est responsable. Il faut recommencer le catéchisme avec ces profonds théologiens.

« La mort de Jésus, continue le critique, n'est si touchante dans le texte même de l'Evangile qu'autant que l'idée du Dieu en est absente. » Quelle aberration d'esprit! C'est précisément l'*idée du Dieu* qui rend cette grande scène si émouvante pour l'âme humaine. Le supplice d'un simple homme m'attendrit sans nul doute; mais quand je vois un Homme-Dieu condescendre à souffrir pour l'humanité;

1. E. Quinet, *Allemagne et Italie,* II, 382.
2. *Revue des Deux-Mondes,* p. 579.

Digitized by Google

quand je songe à la distance qui le sépare de ceux dont il subit, sans se plaindre, l'injustice et la violence ; et que j'entends néanmoins tomber de ses lèvres ces sublimes paroles : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » c'est alors que le spectacle d'une si grande bonté jointe à une telle patience me saisit par le fond de mon être, et fait éprouver à mon âme une émotion que toute autre scène eût été impuissante à produire.

Mais, reprend M. Havet, « Jésus n'est plus un exemple, s'il devient inimitable, et si on ne peut lui dire à travers les siècles : Je suis ton frère, et je ferai comme toi [1]. » Et qui lui a dit que Jésus-Christ devient inimitable, s'il est Dieu, et que nous cessons dès-lors d'être ses frères ? Ce docte littérateur n'a donc jamais pris connaissance d'un livre assez répandu, ce me semble, et qui s'appelle l'*Imitation de Jésus-Christ*. Si Platon, bien plus avancé que nos modernes païens, a pu assigner à l'activité morale pour règle et pour but « l'imitation de Dieu, » cette imitation deviendra-t-elle impossible, parce que l'idéal de la perfection s'offre à nous sous une forme humaine ? N'est-ce pas, au contraire, ce qui la rend plus facile, en rapprochant de nous le modèle de la sainteté, et en le mettant à la portée de tous ? Vous admirez, dites-vous, « Jeanne devant l'inquisition de Rouen ; elle vaut pour vous Jésus-Christ devant Caïphe. » Le blasphème est gauche et maladroit. Jeanne est forte devant ses juges, précisément parce qu'elle se souvient de Jésus-Christ, parce qu'elle dira, l'héroïque jeune fille : « Je m'en attends du tout à Notre-Seigneur ; » parce qu'elle expirera le nom de Jésus sur les lèvres. Voilà le privilége de cette mort unique dont le caractère vous échappe, c'est d'avoir produit depuis lors les grandes résignations au milieu des grandes souffrances. A partir de

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 593.

Digitized by Google

saint Etienne, ramassant ses forces défaillantes pour cette prière suprême : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché, » jusqu'au dernier missionnaire qui vient de tomber victime de son zèle, il ne s'est plus trouvé dans le monde un seul homme, martyr de la justice et de la vérité, qui n'ait cherché dans le sacrifice de Jésus-Christ la force d'accomplir le sien. N'en déplaise à M. Havet, cela s'appelle mourir en Dieu [1].

L'ex-éditeur des *Pensées de Pascal* n'est pas de cet avis. « Non-seulement, dit-il, Jésus, dans ses derniers moments, n'est qu'un homme, mais il n'y est pas même *un homme extraordinaire*. Pour mourir comme Socrate, il faut être comme Socrate, un personnage. Il n'est pas besoin d'être Jésus pour *avoir* la mort de Jésus (avoir la mort!). Le plus petit des hommes, le plus misérable, peut souffrir et finir ainsi... Presque chaque parole de Jésus dans sa nuit dernière, à l'exception d'un seul mot : Je suis le Christ, *qu'on* a peine à croire *qu'il* ait pu dire (style d'essai de premier ordre!) est à la portée du dernier de nous... Jésus n'est qu'un Juif plein de cœur que d'autres Juifs ont fait attacher *pour cela* (pour quoi?) à une croix, où il a fini misé-

1. « Le caractère de Socrate, disait Marmontel, est beau, mais il n'a rien qui soit au-dessus de l'humain. Il plaide sa cause devant ses juges avec la dignité d'un sage ; mais il rappelle sa vie, ses mœurs, sa doctrine et les services qu'il a rendus à sa patrie, et le bien qu'ont fait ses leçons. Il méprise la mort, mais à cause de sa vieillesse ; et parce qu'elle lui procure une fin douce, au lieu d'une fin douloureuse qu'il trouverait incessamment, et qu'il ne saurait éviter. Et lorsqu'un de ses amis lui demande pourquoi il a négligé de prolonger ses jours, écoutez sa réponse : « Il m'eût fallu mourir tourmenté par les maladies, ou au moins par la vieillesse sur laquelle s'accumulent tous les maux, ou au moins par la privation de tous les plaisirs. » (*Vie de Socrate*, par Xénophon.) Assurément, tout cela est d'un homme. Rien de semblable dans Jésus-Christ. » (*Leçons sur la morale*, p. 75-76.)

Digitized by Google

rablement, en doutant peut-être de lui-même [1]. » M. Havet, lui, ne doute de rien. Qu'on le mette à l'épreuve, — nous ne le souhaitons pas pour lui, — il en fera de belles : pour le calme, la patience, la résignation, il se charge, à lui seul, de reculer les bornes de l'idéal, et peut-être même se fera-t-il adorer. Jésus-Christ n'est pas même un personnage, un homme extraordinaire!... Pauvre M. Havet! s'il savait quelle commisération excite en nous un langage si peu châtié, il y mettrait sans doute quelques formes. Il y a des limites, même dans le cynisme, et lorsqu'un homme éprouve la tentation d'écrire de pareilles choses, il regarde autour de lui pour voir s'il ne trouvera pas à ses côtés une femme et des enfants qui pourraient en rougir.

L'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* termine en souhaitant longue vie à M. Renan ; nous ferons comme lui. Puisque le scandale doit durer, il nous tarde de voir paraître le second volume qu'on nous promet. Non pas que nous nous attendions à quelque chose de neuf ni d'intéressant. Il serait facile de dire d'avance tout ce que contiendra le nouveau roman. D'abord, M. Renan essayera de montrer comment « la passion d'une hallucinée (sainte Madeleine) a donné au monde un Dieu ressuscité [2]. » Comme pour le miracle de la résurrection de Lazare, il se tiendra dans le vague ; il ne se prononcera pas sur la question de savoir « si le corps du Christ a été enlevé, ou bien si l'enthousiasme, toujours crédule, fit éclore après coup l'ensemble de récits par lesquels on chercha à établir la foi à la résurrection ! [3] » Puis, il se servira des mêmes mots, crédulité et enthousiasme, pour expliquer comment les apôtres ont reçu le Saint-Esprit

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 580.
2. *Vie de Jésus*, par M. Renan, p. 434.
3. Ibid., p. 434.

Digitized by Google

sans le recevoir, et par quel procédé ils ont pu se faire entendre dans toutes les langues, n'en connaissant qu'une ou deux. Peut-être même ses théories particulières sur la folie, sur la grande et la petite sincérité l'aideront-elles à dévoiler le mystère. Après ces contes, renouvelés de Celse et de Porphyre, il fera une description imaginaire de la première communauté chrétienne de Jérusalem, qu'il transformera en une espèce de phalanstère ou d'Icarie, fondée sur la négation de la propriété. Ou je me trompe fort, ou la secte des Ebionites et des Nazaréens devra lui paraître la seule expression véritable du christianisme primitif. Si, d'ici là, il entend parler du roman des *Clémentines*, il s'appuiera sur ce document, après Baur et Schwegler, pour développer une si brillante hypothèse. Ensuite, il abusera, sans le moindre doute, du passage de l'Epitre aux Galates (II, 11-14), pour donner les proportions d'une controverse dogmatique au différend qui s'était élevé entre saint Pierre et saint Paul sur une simple question de conduite. Partant de cette observation profonde, il verra des écoles et des partis là où l'antiquité chrétienne, témoin irrécusable des faits, n'avait jamais soupçonné la moindre dissidence en matière de doctrine. Nous aurons probablement le *pétrinisme*, le *paulinisme* et le *johannitisme*, sans la terminologie barbare de l'école rationaliste de Tubingue ! Comme dans l'*Histoire de l'Ecole d'Alexandrie* par M. Vacherot, les antithèses et les tableaux de genre prendront la place d'une étude sérieuse des faits et des textes : tel apôtre sera censé représenter l'*élément* judaïque, tel autre l'*élément* gréco-latin, un troisième l'*élément* oriental. Avec saint Pierre, la doctrine n'aura été que la loi ; avec saint Paul, elle devindra la foi ; avec saint Jean, l'amour. Je ne doute pas davantage qu'il ne prenne fantaisie au romancier de soutenir que saint Pierre n'a jamais été à Rome, à moins qu'on ne trouve un *à peu près*

Digitized by Google

ou un *probablement* pour éluder un témoignage certain, etc., etc. Et enfin, quand M. Renan aura offert à son public, sous le titre d'*Histoire des Apôtres*, ces grandes nouveautés, dont le plus faible étudiant en théologie pourrait lui apprendre la source et la date ; lorsqu'il aura reproduit, dans une édition de luxe, ce conte cent fois réfuté, détruit jusque dans ses moindres détails par des historiens et des critiques dont il se gardera bien de prononcer le nom, sa récompense la plus certaine sera d'avoir produit chez l'honorable M. Havet un deuxième ébahissement aussi fort que le premier.

FIN.

Paris. — Imp. Divry et Cᵉ, rue N.-D. des Champs, 49.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google